

TU NE M'ÉCHAPPERAS PAS

CHRISTINE DREWS

Traduit de l'allemand
par Bernadette Guesnard-Meisser,
Dieter Hornig & Catherien Weinzorn

© **City Editions 2017** pour la traduction française
© 2016 Bastei Lübbe AG, Köln
Publié en Allemagne sous le titre
Denn mir entkommst du nicht par Bastei Lübbe.
Couverture : © Bastei Lübbe

ISBN : 978-2-8246-0977-5
Code Hachette : 69 3078 7

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud
Catalogues et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit
de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce,
par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Juin 2017

Antonio Gomez s'arrêta, essoufflé. Son lacet venait encore de se défaire. Ce que c'était énervant ! Lorsqu'il devait interrompre sa course et s'immobiliser brutalement, il ressentait immédiatement des douleurs dans les jambes. Il détestait cela.

Il s'accroupit non sans mal pour relacer sa chaussure. Un an plus tôt, il avait été victime d'une rupture du tendon d'Achille et depuis, certains gestes jusqu'alors faciles étaient devenus compliqués. Mais il ne fallait pas qu'il se plaigne. Il avait pu se remettre à courir et à gambader avec son petit garçon, deux choses dont il n'aurait même pas osé rêver il y a six mois.

Il sourit. Quoi de plus beau que de jouer avec Pablo ? Jamais autrefois il n'aurait cru possible qu'une petite famille à lui puisse occuper la première place dans sa vie. Non, jamais il ne l'aurait envisagé, à l'époque, dans son ancienne vie. Antonio ressentait une incroyable reconnaissance pour avoir pu laisser aussi simplement son passé derrière lui. Il avait réussi à tirer un trait sans avoir à en assumer les conséquences des années après, contrairement à bien d'autres personnes. Il avait vraiment eu beaucoup de chance. La grossesse d'Élisa très peu de temps après leur rencontre avait néanmoins été un choc pour lui. Choc qu'il considérait aujourd'hui comme un heureux concours de circonstances.

Antonio se redressa en espérant que le nœud tiendrait cette fois pour les cinq kilomètres restants. Il contrôla l'application course à pied de son portable, l'interruption y était bien sûr mentionnée. Il effectuait tous les jours le même parcours, toujours à la même heure. Un bon moyen pour lui de contrôler ses progrès. Il remit le téléphone dans sa poche et reprit rapidement son rythme en s'efforçant de faire des foulées régulières, de poser le pied bien droit pour solliciter le moins possible le tendon d'Achille.

Il était déjà tard, le parc était désert et lentement mais sûrement les contours s'estompaient dans l'obscurité naissante. Il allait peut-être falloir qu'il se décide à s'acheter une de ces lampes frontales idiotes. Il les trouvait totalement ridicules et chaque fois qu'il croisait un joggeur qui en portait une, il ne pouvait s'empêcher de sourire. Il commençait pourtant à se dire qu'une lampe de ce type lui serait après tout bien utile.

Il s'arrêta tout à coup, intrigué.

C'est quoi, ça ?

Il essaya de calmer sa respiration pour réduire le bruit de son souffle. Il tendit l'oreille dans l'obscurité. Quelqu'un appelait ? Très faiblement et tout bas ?

— Tonio... Tonio !

Il crut entendre deux fois son nom, puis le silence revint. Y avait-il quelqu'un tout près ? Quelqu'un qui connaissait son ancien surnom ?

Antonio Gomez secoua la tête. Non, impossible. Il s'était trompé, personne ne l'appelait plus ainsi désormais. Un animal peut-être ? Ou bien les appels provenaient de plus loin ? En tout cas, ce n'était pas à lui qu'ils étaient adressés.

— Tonio !

Là, de nouveau. Cette fois-ci, il était sûr d'avoir entendu son nom. Une voix de femme ? Une voix d'homme ? Il était

incapable de le dire. Mais une chose était sûre : quelqu'un appelait.

Antonio scruta les sous-bois sombres autour de lui.

— Hé ? Il y a quelqu'un ?

Il écartait lentement les branches lorsque soudain, comme surgie de nulle part, une personne jaillit des fourrés et le bouscula.

— Hé ho, tu peux pas faire gaffe ! s'écria Antonio stupéfait.

Sous le choc, Antonio avait perdu l'équilibre. Il réussit à rester debout en faisant un grand pas en arrière, mais il ressentit tout de suite une douleur aiguë lui traverser le tendon d'Achille.

— C'est quoi, ce délire ?

Il essaya de déceler une réaction quelconque dans le visage de l'autre, immobile devant lui. Mais au lieu de répondre, la personne alluma une lampe de poche qu'elle braqua aussitôt dans les yeux d'Antonio. La lumière était aveuglante, presque blanche. Tout de suite ébloui, il ne vit plus que du noir et quelques points clairs qui dansaient sur sa rétine.

— Nom de Dieu ! Antonio mit la main devant son visage et détourna la tête. Tu veux quoi, enfoiré ! T'as un problème ?

Mais l'autre ne disait toujours rien. Il maintenait la lampe braquée sur lui.

Antonio sentait la moutarde lui monter au nez.

Il s' imagine quoi, ce type ? Il veut me voler ? Qu'il essaie, il trouvera à qui parler !

À l'aveuglette, il essaya de repousser l'intrus, mais ne fit qu'attraper son sweat-shirt. Bizarre, le vêtement semblait être humide.

— Baisse cette putain de lampe ou je te fous mon poing dans la gueule ! cria Antonio exaspéré. Il se demanda s'il ne devait pas frapper, tout simplement. Il levait juste le bras

lorsqu'il distingua vaguement l'inconnu qui pivotait devant lui, courait sur le chemin pour disparaître juste après dans l'obscurité.

— Nom d'un chien, quel taré...

Il plissa les yeux et se les frotta jusqu'à ce que les éclairs de lumière s'estompent et qu'il puisse enfin voir normalement.

— Ah l'idiot ! À te rendre aveugle, le truc, bon Dieu...

Antonio regarda autour de lui, aucune trace de l'inconnu. Ça rimait à quoi, cette comédie ? L'aveugler ainsi, ce con devait bien avoir une bonne raison. C'était qui ? Il l'avait seulement entraperçu. Il avait peut-être la même taille que lui, portait un pull dont il avait rabattu la capuche sur son visage. Et le devant du sweat-shirt était taché, c'est tout ce qu'Antonio avait pu distinguer.

Une idée lui vint tout à coup. Furtive au début, elle s'imposa peu à peu comme une certitude. Antonio sentit son cœur s'emballer. Sur le pull... C'était du sang ? Bien possible. Autrefois, dans son ancienne vie, lorsqu'il était mêlé à une rixe, ses adversaires s'étaient retrouvés plus d'une fois avec des hauts couverts de sang. Un bon coup sur le nez, une arcade sourcilière éclatée et le sang dégoulinait sur le pull ou sur la chemise. Antonio en avait fait l'expérience à maintes reprises.

Et même si c'était du sang, qu'est-ce que j'en ai à faire ?

Rien. Que le type ait été taché de sang ou pas, ce n'était pas ses oignons. Le mec pouvait avoir fait n'importe quoi là, dans le sous-bois, Antonio n'en avait rien à battre. Ce n'était jamais une bonne idée de vouloir se mêler des affaires des autres. C'est ce que la vie lui avait appris.

Antonio s'apprêtait à reprendre sa course lorsqu'il s'immobilisa une fois encore. Les appels bizarres. Il était sûr que ce n'était pas le fruit de son imagination. Mais il avait peut-être mal entendu et la voix n'avait pas dit son nom mais imploré de

l'aide. En tout cas, quelqu'un avait appelé, il en était persuadé. Et si ces taches de sang signifiaient que ce dingue avait tabassé un quidam ? Ou violé ? Une femme ? Voire un enfant qui gisait maintenant là, dans le bois, impuissant et blessé ? Et qui espérait de l'aide ? Non, Antonio n'avait pas le droit de fermer les yeux maintenant. Jamais. Il devait aller voir. C'était son putain de devoir de père et d'époux.

Imagine que ce soit Pablo ou Éliisa et personne ne leur viendrait en aide.

Antonio soupira. Il faisait maintenant si noir qu'il y voyait juste à un mètre. Il avança prudemment dans les fourrés vers l'endroit d'où avait surgi l'étrange gugusse. Au bout de quelques mètres, il se rendit compte qu'il ne pouvait pas aller plus loin dans cette obscurité. Il sortit son téléphone et activa l'appli lampe-torche.

— Merde, chuchota-t-il en voyant ses mains dans le faisceau de lumière.

Elles étaient pleines de rouge. La collision avec le guignol avait laissé des traces sur sa peau et tout semblait indiquer qu'il avait vu juste : c'était bien du sang qui lui collait aux doigts. Il éclaira le sol avec son portable, s'attendant déjà à découvrir quelque chose d'horrible.

— Grands dieux..., murmura-t-il les yeux rivés sur les taches de sang qui maculaient les feuilles mortes devant lui. Il suivit cette trace quelques pas encore et se figea. Il eut juste la force de pousser un gémissement plaintif.

Le corps allongé devant lui sur le sol offrait un spectacle effroyable. Le cadavre était nu, les jambes largement écartées, la peau maculée de sang. Un trou, gros comme la paume de la main, s'ouvrait, béant, au-dessus du pubis de la victime. Elle était morte, cela ne faisait aucun doute. L'estomac d'Antonio se révulsa.

Ne pas vomir, surtout, ne pas vomir !

Il réussit tout juste à sauter de côté avant de rendre derrière un buisson de mûres. Il avait déjà vu bien des blessures dans sa vie, des mâchoires fracassées, des nez brisés, même des ventres dans lesquels un couteau était planté. Mais ça... non. Un individu particulièrement pervers s'était acharné avec une violence inouïe sur cette femme. Un quelconque salaud brutal et sadique qui ne reculait devant rien.

Antonio déglutit péniblement lorsqu'il réalisa ce qui venait de se passer. Il avait eu, il y a à peine quelques minutes de cela, un contact physique avec l'assassin. Il avait été aveuglé par la lampe de poche de l'autre, cet autre qui l'avait clairement vu, lui. Ce n'était pas bon, pas bon du tout. Et s'il revenait, que se passerait-il ? Aucun tueur n'apprécie les témoins.

Un craquement le fit tressaillir. Il se retourna brusquement. Qu'est-ce que c'était ? Quelqu'un venait vers lui dans les fourrés ?

Il braqua la lampe-torche de son portable dans la direction du bruit, écarquillant les yeux pour distinguer quelque chose derrière l'enchevêtrement de branches. Tous les muscles de son corps se tendirent, prêts à frapper immédiatement. Antonio maîtrisait presque à la perfection de nombreux sports de combat et ne craignait donc pas la bagarre. Il savait qu'il était un adversaire coriace. Ils étaient nombreux à préférer la fuite à une rixe avec lui. Avec son mètre soixante-quinze, il n'était pas très grand mais sa forte carrure suffisait à le faire respecter. Il était capable de se défendre. Mais face à un tueur aussi fou ? Et si le type était armé ? Alors, il ne pourrait rien faire.

Le faisceau de sa lampe éclaira soudain une paire d'yeux luisants. Surpris, Antonio sursauta. Il entendit au même

moment un curieux glapissement et vit un renard disparaître dans les buissons. Il poussa un soupir de soulagement. Mais ce répit ne fut que de courte durée. Le froid le fit tressaillir lorsque son regard se porta de nouveau vers le cadavre.

Tu n'as pas le choix. Tu dois appeler les flics, et vite.

Il s'apprêtait à composer le numéro d'appel d'urgence lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de la morte. Il lâcha son portable et eut du mal à réprimer un cri. Les mains tremblantes, il récupéra son téléphone et braqua de nouveau la lumière sur le corps. Le faisceau remonta le long des jambes blanches, passa sur le ventre ravagé et atteignit la tête.

Non, non, ce n'est pas possible.

Prudemment, il se rapprocha et dirigea la lampe-torche directement vers la figure de la victime. De la terre et des feuilles étaient accrochées dans ses longs cheveux noirs. Les lèvres étaient rouges et charnues, la bouche était ouverte. Et les yeux...

Antonio sentit ses jambes mollir, il s'agenouilla lentement, sans prendre garde à la douleur qu'il ressentait dans le talon.

— Sara, chuchota-t-il horrifié.

Et il éteignit son portable.

2

Charlotte referma sa portière et prit une profonde inspiration.

— Tu es une mère poule, dit-elle à voix haute et elle mit le contact.

Dans vingt ans, j'aurai encore du mal à dire au revoir à Félix, pensa-t-elle en démarrant pour s'insérer dans la circulation de cette fin de journée. Est-ce que toutes les mères ressentaient cela ? Ou y en avait-il qui étaient contentes d'être débarrassées de leurs enfants pour quelques heures ? Elle avait du mal à se l'imaginer et elle se souvint tout à coup d'une affaire sur laquelle elle avait travaillé il y a quelques années. Un petit garçon avait disparu sans laisser de traces. Elle pouvait aujourd'hui, beaucoup mieux qu'à l'époque, comprendre l'angoisse qu'avait vécue la mère de l'enfant. Et ce sentiment revenait en force chaque fois qu'elle devait se séparer de Félix.

Mais cela se passait déjà beaucoup mieux. Certes, ce n'avait pas été facile de dire au revoir à son fils, mais c'était la première fois depuis la naissance de Félix que Charlotte avait l'impression de pouvoir se consacrer entièrement et intensément à une enquête. Ces deux dernières années, elle avait bien travaillé sur quelques cas et épaulé Käfer du mieux possible. Pourtant, contrairement à ce qu'elle avait imaginé au début, il lui avait été bien difficile de concilier son job et le bébé.

L'accouchement avait été difficile, Charlotte ne s'en était remise que lentement. Les ennuis de santé s'étaient multipliés ; de la mastite aux hémorragies secondaires, elle avait eu tout ce qui peut émailler la vie d'une jeune mère. Pour couronner le tout, Félix n'était pas un bébé facile. Il souffrait de coliques, pleurait beaucoup et était difficilement consolable. Au bout d'un an, il ne faisait toujours pas ses nuits et Charlotte avait l'impression d'être à deux doigts d'une dépression nerveuse. Bernd lui prêtait main-forte dans toute la mesure du possible mais bien des choses retombaient automatiquement sur elle. Elle ne voulait peut-être pas qu'il en soit autrement, d'ailleurs. Elle savait pertinemment qu'elle avait beaucoup de mal à lâcher prise et à admettre que Félix était aussi bien dans d'autres mains que dans les siennes. Encore une situation qu'auparavant elle n'aurait jamais envisagée sous cet angle. Pendant cet accouchement long et difficile, il y avait eu des moments dramatiques, surtout pour le bébé. Son cœur ne battait plus que faiblement, la sage-femme et le médecin s'agitaient beaucoup et envisageaient même une césarienne en urgence. Depuis, la peur qu'il puisse arriver quelque chose à Félix était profondément ancrée dans le subconscient de Charlotte. Ces angoisses étaient encore renforcées par le passé de la jeune mère, ce traumatisme qu'elle avait subi lors de la mort de son petit frère. L'idée de perdre un jour Félix de la même manière qu'elle avait perdu Stefan faisait naître en elle une peur incommensurable.

Depuis quelques mois cependant, tout allait mieux, beaucoup mieux même. Félix avait une place dans une crèche, il s'était bien habitué et se sentait bien. Il avait grandi et était maintenant un enfant sûr de lui qui parlait bien et se confiait facilement, ce qui avait beaucoup facilité le retour à la vie professionnelle de sa mère. Félix disait si quelque chose lui

faisait mal, ou ne lui convenait pas. L'époque où il fallait essayer de deviner pourquoi il pleurait était heureusement révolue. Un soulagement immense pour Charlotte.

— Maman, dormir. Il fait nuit, avait-il dit d'une voix ensommeillée lorsqu'elle était allée lui faire un bisou dans sa chambre.

— Maman doit aller travailler.

— Chasser les bandits ?

Elle avait souri et l'avait encore embrassé sur le front.

— Papa est là, et moi, je vais revenir vite.

— Au revoir, maman, avait murmuré Félix presque endormi.

Il avait alors pris Emmi, un mouton en peluche autrefois blanc et douillet qui n'était plus maintenant qu'une boule un peu grisâtre, avait enfoui sa petite tête dans le doudou et s'était endormi presque sur-le-champ.

En arrivant à la clairière dans le parc qui entourait le lac Aasee, Charlotte pensa un instant à son fils, le revit dormant paisiblement dans son petit lit, les yeux fermés et la bouche entrouverte. Il y avait peut-être quelque part à Münster un enfant semblable allongé dans son lit et qui ne se doutait de rien alors que sa mère était étendue là devant eux dans le bois, atrocement mutilée.

Elle eut froid et remonta la fermeture Éclair de sa veste. Les journées étaient encore assez chaudes en cette fin octobre mais la fraîcheur automnale se faisait sentir dès la tombée de la nuit. Était-ce uniquement pour cette raison qu'elle grelotait ? Le spectacle qui s'offrait à elle l'aurait probablement glacée même s'il avait fait très chaud.

Deux projecteurs plongeaient la scène de crime dans une lumière fantomatique. Käfer était agenouillé près du cadavre et écoutait le docteur Heer lui expliquer comment on avait

ouvert le bas-ventre de la victime. Bertold Wolske, chargé de relever tous les indices, faisait des photos et Sacha, passé du statut d'assistant à celui de technicien criminaliste, recueillait des prélèvements de terre. Ils portaient tous des combinaisons blanches, à part Käfer qui avait seulement passé des chaussons de plastique sur ses chaussures. Charlotte en fit autant pour ne pas détruire d'éventuels indices.

— Ah, Charlotte, te voilà.

Käfer se leva et la regarda d'une mine soucieuse.

— Tu connais déjà le docteur Heer, ajouta-t-il en désignant le pathologiste.

La jeune femme salua l'homme qui occupait le poste de médecin légiste depuis la mort de Lars Krane. Alors que Käfer et elle s'étaient liés d'amitié avec Krane et que le ton entre eux avait toujours été amical et décontracté, Charlotte n'arrivait pas à établir vraiment le contact avec le docteur Christian Heer. Cet homme grand, très maigre, au crâne rasé était particulièrement avare de paroles et semblait doté de peu d'humour. Mais il était très compétent dans sa discipline. Cela n'empêchait pas Charlotte de continuer à regretter Krane, même si sa mort remontait maintenant à deux ans. Aurait-elle pu l'empêcher ? Elle l'ignorait, mais cette question la torturait aujourd'hui encore.

Elle balaya la mèche brune qui lui retombait sur le front. Elle portait depuis quelques mois les cheveux plus longs qu'avant, ils lui arrivaient au menton et lui retombaient donc souvent dans le visage. Ce changement était dû, comme tant d'autres, à son petit garçon. Elle n'avait tout simplement plus le temps d'aller chez le coiffeur. Mais elle pourrait bientôt se faire une natte.

— On sait déjà de qui il s'agit ? demanda-t-elle.

— Non, on n'a pas encore retrouvé ses vêtements, ni ses

papiers d'identité, répondit Käfer. On a reçu un appel anonyme provenant d'une cabine.

— Une cabine ? Il y en a encore ? Je croyais qu'on les avait toutes supprimées, s'étonna Charlotte.

— Oui, il n'en reste plus que quelques-unes. Entre autres près de l'université. La ville croit peut-être que les pauvres étudiants ne peuvent pas se payer de portable, dit Käfer avec un rire bref avant de redevenir sérieux. L'appel provient de la cabine située près du château.

— Bizarre, ça fait une trotte du lac au château. Celui qui a téléphoné aurait eu bien d'autres possibilités d'informer la police. Des bistrots, des maisons particulières... Il aurait pu donner partout l'information s'il n'avait vraiment pas de portable sur lui.

— Exact, acquiesça Käfer qui réfléchissait. Il y avait sûrement encore du monde dans les rues, il n'était pas si tard. Ici, le coin est assez désert, mais là-bas sur le chemin principal, il y a presque toujours de l'animation. Il ne voulait peut-être pas qu'on le voie ? Un petit dealer qui est tombé sur le cadavre pendant qu'il faisait ses petites affaires et qui ne voulait rien avoir à faire avec la police ?

— Ou un proxénète. Ou un client. Il y a encore de la prostitution dans le parc, non ? poursuivit la jeune femme.

— Plus autant qu'avant, répondit Käfer d'une voix hésitante. C'est néanmoins vrai, les parkings et les coins de bois voient encore passer des types qui ont levé une pute, à un endroit ou à un autre. Mais celui qui a téléphoné était peut-être aussi l'assassin. Ce ne serait pas la première fois que ce genre d'individus fournit l'info décisive. On écouterait demain tranquillement l'enregistrement de l'appel.

— Comment est-elle morte, demanda Charlotte en laissant errer son regard sur le corps ensanglanté. D'une hémorragie ?

Le docteur Heer lui répondit d'une voix calme, le visage parfaitement inexpressif.

— Oui, c'est de cette hypothèse que je partirais actuellement. Elle a perdu une très grande quantité de sang, comme on peut le constater. On lui a probablement enfoncé un objet pointu dans le ventre. À première vue, je dirais que l'arme lui a ensuite labouré l'intérieur de l'abdomen, ce qui explique le gros trou qu'on voit là. En tout cas, il ne semble pas qu'on ait porté plusieurs coups. Je pourrai bien sûr en dire plus une fois que j'aurai procédé à l'autopsie.

— Quels organes ont été touchés ? demanda Charlotte en regardant le légiste.

— Si je ne me trompe pas, je dirais à première vue que l'utérus, les ovaires, des parties de l'intestin et la vessie ont été ravagés. Le foie aussi peut-être, je regarderai tout cela de plus près pendant l'autopsie.

— Le meurtrier s'est donc surtout acharné sur des organes bien spécifiques. La jeune femme réfléchissait tout haut. Ce qui n'est pas atypique pour des criminels sexuels.

— Je ne peux pas encore dire si elle a été violée ou non. Il est difficile de se prononcer ici, nous devons attendre l'autopsie, poursuivit le docteur Heer. Mais vu la grande quantité de sang perdue par la victime, je peux dire que cet endroit est aussi la scène de crime et que cette femme était encore vivante lorsqu'on lui a infligé ces blessures. Si le cœur n'avait pas battu, jamais autant de sang ne se serait répandu.

Charlotte dut s'éclaircir la voix avant de pouvoir articuler :

— Vous voulez dire qu'elle a vécu, pleinement consciente, ce qu'elle a subi ?

— Je n'ai pas dit cela. Il est bien possible qu'elle ait été inconsciente. Je vais bien sûr faire des analyses de sang pour rechercher des stupéfiants ou d'autres substances anesthé-

siantes, répondit Heer d'un ton sec. Je ne vois ici pas d'autres blessures mortelles. Pas de strangulation, pas d'armes à feu, rien de tel ne semble avoir été utilisé.

— On peut voir si elle s'est défendue ?

— Rien de visible, là non plus. Elle ne semble pas s'être débattue. Au premier abord du moins.

Charlotte regardait le visage de la victime qui, les yeux écarquillés et la bouche entrouverte, semblait la fixer. Elle ne pouvait qu'espérer que la jeune femme ait déjà perdu connaissance lorsque le meurtrier l'avait anéantie de la sorte. Et que c'était la raison pour laquelle il n'y avait eu aucune réaction de défense. Penser qu'elle ait vécu en toute lucidité une fin aussi brutale était tout simplement atroce.

— Elle a été ligotée ? s'enquit Käfer.

— Aucun indice allant dans ce sens, répondit Heer en secouant la tête.

— À quand remonte la mort ?

— Maximum deux heures en tenant compte de la température corporelle. Quelques minutes de plus ou de moins puisque le corps, du fait de l'ouverture de l'espace abdominal, a pu se refroidir un peu plus vite.

Donc vers dix-neuf heures, pensa Charlotte. La nuit était déjà tombée mais le parc qui, à certains endroits, ressemblait plus à un bois, n'était pas complètement désert à cette heure-là. La prairie, surtout, dans laquelle se trouvaient les boules du Aasee – d'énormes objets ronds en béton qui avaient valu à Münster de se faire un nom dans le monde artistique – mais aussi l'embarcadère de la location de bateaux étaient des lieux de rendez-vous prisés par les jeunes. Certes, l'animation était bien plus grande en été qu'en octobre, mais Charlotte avait encore rencontré en venant ici quelques promeneurs qui sortaient leurs chiens. Et même si la scène de crime était assez

éloignée du chemin goudronné le plus proche et invisible à partir de là, elle ne pouvait pas concevoir comment quelqu'un pouvait entraîner une femme dans les buissons, la tuer de manière bestiale, sans que personne ne le remarque. Elle allait lancer un appel à témoins et elle espérait que les visiteurs du parc seraient nombreux à y répondre.

— Qu'en est-il de l'arme du crime ? demanda Käfer.

— On n'a encore rien trouvé, répondit le docteur Heer. J'ai d'abord pensé à un pic à glace, quelque chose qui est plus pointu en bas qu'en haut. Certains couteaux répondent aussi à cette caractéristique. Mais ce ne sont que des suppositions. Il faut que je vérifie tout cela minutieusement pendant l'autopsie et je pourrai peut-être alors dire quelque chose sur l'arme employée.

— J'ai encore trouvé un truc intéressant, intervint Sacha à cet instant. Accroupi derrière un buisson de mûres, il versait avec précaution un peu de terre dans un sachet transparent.

— Les vêtements ?

— Non, regardez.

Heer, suivi de Käfer et de Charlotte, se dirigea vers Sacha et ils regardèrent ensemble l'endroit que leur montrait leur jeune collègue derrière le taillis.

— C'est du vomi, non ?

— Contenu stomacal, rectifia le docteur Heer.

En effet, quelqu'un semblait avoir rendu ici puis avoir recouvert à la hâte la flaque. Certains éléments trahissaient cependant tout de suite qu'il ne pouvait s'agir de boue.

— Le tueur a peut-être été pris de nausée après son acte, supposa Charlotte.

— Ce ne serait pas la première fois, approuva Käfer.

— On peut en extraire l'ADN ? demanda la jeune femme au docteur Heer.

— Naturellement.

Il s'accroupit à côté de Sacha et considéra plus attentivement le liquide qu'on avait cherché à dissimuler. Il se tourna alors vers le technicien de la police scientifique :

— Monsieur Wolske, auriez-vous l'amabilité de prendre quelques photos de cet endroit ? Merci beaucoup.

— Est-ce que quelqu'un s'occupe de la cabine téléphonique ? demanda Charlotte.

— Oui, on l'a déjà examinée pour voir s'il y avait des indices exploitables, répondit Sacha.

— Bien. Lorsque vous aurez terminé ici, faites transférer le cadavre le plus rapidement possible à l'Institut médico-légal. Wolske ? Charlotte se tourna vers son collègue obèse. Il me faut une photo du visage de cette femme. Faites-le plutôt une fois qu'elle sera passée en anapath et qu'on l'aura lavée. D'accord ?

— Je m'en charge.

— Il nous faut connaître son identité, c'est notre priorité absolue. Il se peut que la victime ait une famille, des enfants qui attendent leur mère quelque part.

Käfer acquiesça d'un hochement de tête.

— Bientôt vingt-deux heures. Si l'absence date d'aujourd'hui, elle va être portée disparue dans les prochaines heures. Il faut qu'on téléphone à Subotik et Hammersbach pour qu'ils nous fassent parvenir les avis déjà arrivés. Si nous n'avons pas d'indices sur l'identité de la victime dans le courant de la nuit, il faudra envisager de publier rapidement sa photo. Du moins en ligne, sur le site du commissariat central.

— Bien.

Charlotte sortit son portable et composa le numéro du commissariat central.

— Et il faut qu'on nous envoie aussi la brigade canine. Les

vêtements de la victime se trouvent peut-être ici dans les buissons. Je veux qu'on les trouve avant le lever du jour.

Mais avant qu'elle puisse appuyer sur la touche verte pour établir la communication, un cri déchirant la fit sursauter. Fort, presque suraigu, trahissant la panique et l'effroi, le cri résonnait dans l'obscurité. C'était une femme qui criait.

— C'est tout proche. Viens ! dit Käfer qui courait déjà.

3

— Tu ne veux pas venir te coucher ? Tu passes d’abord deux heures dans la baignoire, après tu te colles devant la télé. Je ne te reconnais pas.

Élisa se tenait devant lui dans une chemise de nuit blanche légèrement transparente. Son regard était chargé de reproches.

— Et moi qui croyais que nous ne serions jamais un de ces couples scotchés devant le petit écran.

Elle s’avança vers lui avec des gestes aguicheurs, rejeta sa crinière noire en arrière et s’assit sur ses genoux.

— On voulait faire l’amour tous les soirs, lui susurra-t-elle à l’oreille.

Antonio s’efforça de sourire mais produisit tout au plus une sorte de rictus.

— Pas aujourd’hui, ma biche, désolé. Je suis absolument crevé. Il évitait son regard.

Élisa lui jeta un regard étonné.

— Qu’est-ce qui se passe ? En rentrant du travail, tu m’as encore dit que ta journée avait été cool, que tu t’étais presque ennuyé au bureau. Et maintenant, te voilà crevé ?

Il eut un moment d’hésitation. En effet, sa journée de travail n’avait rien eu de fatigant. Après avoir tourné le dos à son ancienne vie, Antonio avait gravi les échelons dans une entreprise de sécurité et travaillait désormais dans un bureau. Il était responsable de la coordination des vigiles et de leurs

horaires de travail. Parfois, lorsque des manifestations importantes se préparaient ou lorsque Preussen Münster recevait un adversaire de taille, il était possible qu'Antonio soit constamment au téléphone, dépêche des équipes ou discute avec les clients. Cela prenait souvent des heures. Oui, ces journées pendant lesquelles il ne savait plus où donner de la tête existaient aussi. Mais aujourd'hui, tout avait été calme, si calme qu'il en avait eu mal aux fesses d'être assis.

— Je crois que j'ai forcé au jogging, finit-il par dire. Le parc... c'était trop.

Ce n'était même pas un mensonge. Il ne se souvenait de rien qui l'aurait affecté dans le passé autant que ce qu'il avait vécu aujourd'hui pendant son jogging.

— Ton tendon d'Achille ?

— Oui, aussi.

— D'accord, alors je vais me coucher, dit Éliisa en se levant. Bonne nuit, chéri.

Il donna un baiser à sa femme et la regarda quitter la pièce. Il pouvait voir au travers de la chemise de nuit qu'elle ne portait pas de slip et il pensa le temps d'un éclair qu'il pourrait peut-être faire un petit effort. Mais il abandonna vite cette idée. Dès qu'il pensait au corps de sa femme, l'image du ventre mutilé de Sara surgissait dans sa tête.

Aurait-il dû raconter à Éliisa cette atroce découverte ? Non, il ne pouvait pas lui dire ce qu'il avait vu ce soir. Impossible. Elle insisterait, et elle aurait raison de le faire, pour qu'il aille à la police et fasse une déposition en bonne et due forme. Et tout ressortirait au grand jour.

Il ne faut absolument pas en arriver là.

Lors de sa première rencontre avec Éliisa, il travaillait depuis deux ans déjà pour cette boîte, il allait être promu aux services internes. Il avait dû lui donner l'impression d'être un

employé normal, sérieux, pas du tout le genre de type qu'il avait été autrefois. Élisabeth ignorait tout de son passé. Il y avait cinq ans maintenant qu'il avait commencé une nouvelle vie.

S'il n'avait jamais été un gros poisson, il s'était vite fait un nom dans le milieu grâce à sa ténacité et à sa loyauté. Il s'était spécialisé dans les services de transport et de coursier. Il s'était surtout agi d'argent et de stupéfiants. Il n'avait été ni un dealer ni un braqueur, non, jamais il n'avait donné dans des actions aussi répréhensibles. Il s'était contenté de faire passer des choses d'un point A à un point B. Comme tout bon transporteur. Il fallait bien distribuer aux revendeurs toute la cocaïne qui arrivait quotidiennement sur le marché de gros. Et puis, toutes les sommes drainées par les bordels et les centres de paris illégaux de la ville ne pouvaient pas rester éternellement cachées sous un matelas. Pour Antonio, le job était juteux. Cinq pour cent de la valeur des marchandises étaient pour sa poche. Jamais il n'avait gagné autant d'argent, et d'ailleurs, jamais plus il n'en gagnerait autant. À aucun moment il ne s'était toutefois considéré comme un délinquant, et c'était très important à ses yeux. Jamais il n'avait vendu de drogue, jamais il n'avait exploité des prostituées. Il s'en était tenu au transport de marchandises. Il ne s'était pas embarrassé de scrupules quelconques.

Même si sa conscience le laissait plutôt en paix, il n'était pas question qu'Élisabeth puisse apprendre un jour son passé criminel. Son père était bibliothécaire, sa mère dirigeait la chorale de l'église, tout le milieu dont était issue sa femme était nettement plus conservateur que le sien. Inutile de compter sur sa compréhension, et encore moins après avoir gardé le silence pendant des années. Élisabeth se sentirait couillonnée si elle apprenait tout d'un coup toute l'histoire. Il était donc préférable qu'il garde certaines choses pour lui.

Dans un couple, chacun a ses secrets. C'est comme ça, voilà tout.

Antonio s'étira, remonta jusqu'au menton la couverture douillette qui avait élu domicile sur le canapé depuis la naissance de Pablo. Il posa un regard interrogateur sur ses mains qu'il avait frottées, et lavées, et encore frottées depuis son retour à la maison. Elles ne portaient plus aucune trace de sang, mais sa peau basanée lui paraissait presque pâle.

Il avait fait la connaissance de Sara dans le cadre de ses activités d'avant. Elle se prostituait à l'époque dans un de ces bordels clandestins dont il venait régulièrement chercher les gains. Jamais il n'avait compris pourquoi elle bossait dans un établissement aussi miteux. Elle gagnait cinquante euros de l'heure. Antonio était sûr qu'elle aurait pu gagner le double ailleurs. Quelqu'un avec le physique de Sara avait bien d'autres perspectives.

Au début, elle lui avait à peine prêté attention lorsqu'il venait dans le bordel prendre les fonds. Antonio connaissait la musique. Il devait à ses racines mexicaines une silhouette plutôt trapue qui ne semblait pas plaire particulièrement à bon nombre d'Européennes. Il n'avait rien du type surfeur, grand et blond, mais penchait plutôt du côté sud-américain baraqué, un peu petit, le cheveu aile de corbeau. Un beau jour, ils avaient pourtant engagé la conversation.

— Pourquoi tu ne te mets pas à ton compte ? ne cessait-il de lui demander avant de l'aider finalement à quitter cet infâme bordel.

Ni l'un ni l'autre n'eurent l'idée qu'elle pourrait aussi faire autre chose que se prostituer. Avec ce corps, ce sourire, ce visage merveilleusement beau, elle pouvait devenir riche

comme pute. Antonio n'avait pas trouvé pour elle d'autres boulots qui lui garantiraient le même résultat.

Ses pensées s'égarèrent. Il pensait à son corps, si bien fait, si parfait, les fesses fermes, la taille fine, les seins ronds. Antonio avala péniblement sa salive. Quel salaud, quelle brute avait pu mutiler avec autant de brutalité une femme aussi belle ? Cela le révoltait. Jamais il n'avait pu accepter les violences faites aux femmes ou aux enfants.

Combien de temps avait-il été avec Sara ? Il ne savait plus exactement. Ce n'était pas une véritable liaison, il n'avait jamais été son petit ami ou quelque chose dans ce genre. Mais ils avaient régulièrement baisé ensemble pendant un ou deux ans, s'étaient rencontrés, avaient bavardé et raconté des bêtises. Il l'avait accompagnée dans les administrations et chez les médecins, l'avait aidée pour toutes ces choses auxquelles elle était incapable de faire face toute seule. Oui, ils s'entendaient bien, même s'il ne savait pas s'il avait jamais été amoureux d'elle.

Le job qu'elle faisait l'avait empêché de développer des sentiments plus profonds à son égard. L'idée que celle qu'il aimait couche tous les jours avec cinq ou six autres hommes lui paraissait totalement absurde. Jamais il n'aurait pu vraiment aimer une telle femme, il se l'était toujours interdit ; s'il l'avait fait, la jalousie l'aurait sans doute fait devenir chèvre. Mais il l'aimait bien, oui, il l'aimait vraiment bien. Il avait perdu tout contact avec Sara lorsqu'il avait quitté le milieu. Pas moyen de faire autrement. Hélas.

Et ce soir, il l'avait revue pour la première fois depuis tout ce temps. C'est elle qui l'avait appelé ? Juste avant de mourir ?

Antonio zappa d'une chaîne à l'autre sans voir ce qui défilait sur l'écran.

Sara. Pauvre Sara. Cette fois-ci, je ne pouvais plus te venir en aide.

Elle avait souvent retrouvé ses clients dans le bois qui entoure le lac Aasee et jamais il ne lui était rien arrivé. Mais cette fois-ci, elle avait fait une mauvaise rencontre.

Antonio grelottait. Le chauffage était allumé dans la salle de séjour, il avait une grosse couverture sur lui mais il avait froid.

Il t'a vu.

Oui, le meurtrier de Sara l'avait vu. Nettement, clairement. Y aurait-il un problème pour lui, Antonio ? Les idées se bouscuaient dans sa tête. Non. Pas de problème. À moins que ? L'assassin avait braqué sa lampe sur lui, d'accord. Mais de quelle utilité cela lui serait-il ? Il était peu probable qu'il sillonne maintenant tout Münster à la recherche de ce visage.

Et si c'était un ancien client de Sara ? Ou l'un des souteneurs ? Quelqu'un qui avait connu Antonio dans son ancienne vie ? Alors, il y avait fort à parier que ce quelqu'un l'avait reconnu.

Antonio se secoua. Le type lui avait braqué très longuement la lampe sur le visage. Il ne voulait peut-être que l'aveugler mais... Oui, il fallait qu'il prenne cette éventualité en compte : il était possible que l'homme l'ait vraiment reconnu. Il avait maintenu le faisceau lumineux sur son visage pendant un aussi long moment pour être bien sûr qu'il ne se trompait pas, que c'était bien Antonio qui se tenait devant lui. Plus il réfléchissait et plus cette hypothèse devenait vraisemblable.

Il sait qui tu es.

Antonio avait assez longtemps évolué dans le milieu pour savoir que cela ne resterait pas sans conséquence. Son cœur s'emballa, il se leva, éteignit le téléviseur et se dirigea vers

la porte d'entrée. Il tourna trois fois la clé dans la serrure, poussa le verrou qu'ils avaient fait monter uniquement pour pouvoir fermer rapidement la porte dans la journée lorsque Pablo courait dans l'appartement.

À partir de maintenant, le verrou sera toujours poussé.

Il y veillerait désormais avec beaucoup d'attention. Personne ne devait pouvoir s'introduire ici, personne ne devait s'approcher trop près de son bonheur.

Il s'immobilisa pour tendre l'oreille. Avait-il entendu quelque chose ? Y avait-il quelqu'un tout près ? Il sentit ses mains devenir moites lorsqu'il s'appuya contre la porte pour regarder par l'œilleton dans le couloir. Il y avait de la lumière.

Il y a quelqu'un dehors.

Le cœur battant, il essaya de voir le couloir dans son ensemble. Et poussa un soupir de soulagement en découvrant les vieux Grote qui gravissaient lentement l'escalier pour monter à leur appartement au premier. Ils étaient sur le même palier que madame Siebert, alors qu'Hubert Strauss, éternellement mal luné, habitait tout seul au dernier étage. Au rez-de-chaussée, il y avait encore madame Wagner dont l'appartement se trouvait exactement en face du sien.

Madame Grote soutenait son mari qui était encore plus chancelant qu'elle. Antonio ne connaissait personne qui paraisse aussi inoffensif que ces deux vieilles personnes.

Il faut que tu gardes la tête froide. Ce n'est pas le moment de devenir parano !

Épuisé, il s'adossa à la porte. Son cœur battait toujours la chamade et il remarqua que ses genoux tremblaient. Tout son corps était en proie à un sentiment qu'il n'avait plus ressenti depuis belle lurette : la peur.

En arrivant le lendemain au commissariat central, Käfer ne vit que des visages livides et épuisés. Pas étonnant. La nuit avait été longue, pour tous. Lui-même avait dormi à peine quatre heures, et encore. Les autres étaient sûrement logés à la même enseigne. Toute l'équipe se rendit d'un pas traînant dans la salle de réunion.

Hier soir dans le parc, Charlotte et Käfer s'étaient rués vers l'endroit d'où provenait le cri qui venait de résonner. Ils trouvèrent non loin de la scène de crime une femme qui promenait son chien. Elle tenait une grosse torche et le chien, un rottweiler adulte, portait un collier vert phosphorescent, ce qui rendait le tableau encore plus irréel qu'il ne l'était déjà.

— Police ! lui cria Käfer de loin. Il vous est arrivé quelque chose ?

— Non... Oh mon Dieu ! Hermann, assis ! Assis, je te dis ! La femme paraissait complètement perdue.

— Que s'est-il passé ? répéta Käfer lorsqu'il arriva, tout essoufflé, à sa hauteur.

Il remarqua alors que la femme tremblait de tout son corps. Elle finit par balbutier :

— Hermann... mon chien... Il m'a échappé et s'est précipité dans le sous-bois. Lorsqu'il en est ressorti... Voyez vous-même !

La promeneuse braqua sa lampe sur la tête de son chien. L'animal tenait entre ses mâchoires impressionnantes un bout d'étoffe ensanglanté qui lui sortait à moitié de la gueule. Käfer finit par comprendre que c'était un soutien-gorge.

— Eurêka !

Le docteur Heer, très volubile, remercia un peu trop joyeusement la maîtresse du chien, ajoutant encore à la confusion de la malheureuse. Le légiste eut toutefois toutes les peines du monde à extirper le soutien-gorge de la gueule du molosse qui ne semblait pas enclin à lâcher sa proie.

Käfer fut tenté d'expliquer à la femme qu'un ton un peu désinvolte était parfois inévitable au cours d'une enquête, pour prendre ses distances par rapport à l'horreur des faits. Les pathologistes étaient, plus encore que les autres, quotidiennement confrontés à des choses difficilement soutenables. Certains collègues donnaient dans la plaisanterie, d'autres affichaient une attitude très cool, et d'autres encore traitaient les pièces à conviction comme s'il s'était agi d'une balle de golf égarée. Mais tous se comportaient ainsi pour une seule et même raison : pour se protéger et pour empêcher l'horreur de les dévorer.

Les soucis de la promeneuse étaient tout à fait différents. Elle avait craint que son chien n'ait attaqué une femme en la blessant grièvement. Charlotte avait réussi à calmer la dame, sans toutefois mentionner qu'on venait de trouver un cadavre.

— Bonjour, dit Käfer pour saluer son équipe.

Carsten Hammersbach et Frank Subotik étaient assis au premier rang, Henry Schwarzer et Sven Pauly s'étaient installés derrière eux. Ensemble, ils avaient déjà mené des enquêtes à bien. Le meurtre perpétré dans l'internat d'élite, au cours duquel Lars Krane avait perdu la vie, les avait soudés.

Appuyée au tableau blanc, Charlotte était la seule qui semblait en pleine forme. Le docteur Heer et les hommes de la police scientifique n'assistaient pas à la réunion. Ils travaillaient d'arrache-pied à l'autopsie et à l'analyse des indices recueillis sur place.

— Je sais, la nuit a été longue, la plupart d'entre nous n'ont pas assez dormi, commença Käfer.

Hammersbach bâilla très fort.

— Désolé, dit-il en mettant la main devant la bouche, je n'ai pas la condition physique de Charlotte.

— Fais un gosse, répondit la jeune femme en souriant. La dernière fois que j'ai dormi huit heures d'affilée, c'était il y a deux ans. Bon entraînement, crois-moi.

— Bonne idée, répondit Hammersbach dans un autre bâillement. Je me demande bien ce qu'en dira le beau Tom.

Ses collègues rigolaient. Il était rare que Hammersbach parle ouvertement de son compagnon, mais lorsqu'il le faisait, il y avait toujours de la gaieté à la clé. Peut-être parce qu'il était l'homo le plus atypique que Käfer puisse imaginer. Avec sa petite bedaine et sa veste en cuir râpé, qu'il portait d'ailleurs aujourd'hui, il donnait l'impression d'être incroyablement hétéro.

— Bon, on se concentre. Vous savez tous de quoi il retourne.

Il désigna une photo fixée au tableau blanc par un aimant. C'était celle de la victime.

— Des résultats du côté des avis de recherche ?

— Pas grand-chose, intervint Sobotik qui se leva et donna une feuille à chacune des personnes présentes.

On y voyait les photos et les informations concernant les personnes disparues qui correspondaient le mieux à la description de la victime.

— Wolske nous a indiqué que la femme mesurait envi-

ron un mètre soixante-dix, qu'elle avait des cheveux noirs mi-longs, qu'elle était mince et probablement âgée de trente, quarante ans, dit Subotik en désignant la feuille. Là, ce sont les femmes qui ont disparu ces trois derniers mois à Münster et dans les environs et qui correspondent à cette description. Nous avons sciemment réduit la durée à trois mois, un laps de temps plus long ne collant pas avec ce genre d'affaire.

Käfer acquiesça. Subotik avait raison. Il ne se souvenait d'aucun cas dans l'histoire de la criminalité où le meurtrier aurait détenu sa proie pendant plusieurs mois pour l'amener ensuite dans la forêt et l'assassiner sauvagement. Il existait bien sûr des cas d'enlèvements de longue durée qui s'étaient soldés par la mort de la victime ; mais lorsque quelqu'un se trouvait pendant si longtemps à la merci de son ravisseur et que ce n'était pas un enlèvement dans le but d'obtenir une rançon, il s'agissait en règle générale d'un délit à caractère sexuel. Et il était fort improbable qu'un assassin détienne une victime pendant des mois dans un lieu secret, la viole pour ensuite l'amener dans la forêt et la tuer. L'endroit où il la retenait était bien plus propice à un tel acte sanglant.

— Trois mois, c'est beaucoup, je trouve, intervint Charlotte au même moment. Quels sont les avis les plus récents ?

— Ces deux-là. Ils datent de la semaine dernière. Tous les autres ont plus d'un mois, dit Subotik en montrant deux photos.

Käfer regarda le visage des deux femmes. Elles avaient toutes les deux de longs cheveux noirs et souriaient à l'objectif. Il secoua la tête.

— Non, je ne pense pas. Aucune d'elles n'est notre cadavre. Je me trompe ? demanda-t-il en se tournant vers Charlotte.

— Difficile à dire, mais je partage plutôt ton avis. Je fais porter les photos à Heer. Il pourra comparer directement.

— Bien. Il faut qu'on sache de qui il s'agit. Priorité absolue. Si l'autopsie ne nous fait pas avancer sur ce point, on publiera aujourd'hui même la photo de la victime sur notre site Internet. Parallèlement, on va procéder à un appel à témoins. Henry, tu t'en charges ? Je veux qu'on interroge tous ceux qui, au moment du drame, promenaient leurs chiens, joggiaient, ou se divertissaient d'une manière quelconque dans les parages.

— D'accord, je m'en charge, répondit Henry Schwarzer en prenant des notes.

— Et les autres vêtements de la victime ? demanda Pauly.

— On les a retrouvés dans les buissons à côté du cadavre. Le rottweiler n'avait attrapé que le soutien-gorge, heureusement. Le docteur Heer est en train de les analyser.

— On a trouvé quelque chose dans la cabine téléphonique ? intervint Charlotte.

— Non, répondit Henry Schwarzer en secouant la tête. Je viens de parler aux collègues sur place. L'appel d'urgence est bien parti de la cabine mais ils n'ont pu relever aucune empreinte, absolument aucune. Ils supposent que la poignée de la porte et le téléphone ont été nettoyés. En tout cas, quelqu'un a effacé toutes les traces.

Käfer hocha la tête. C'est bien ce qu'il avait redouté.

— On dirait qu'on a affaire à un professionnel. Celui qui nous a appelés tient absolument à ne pas être reconnu, semble-t-il.

— Ce qui veut dire également qu'on *pourrait* le reconnaître si on avait ses empreintes, interrompit Charlotte. Et là, il n'y a qu'une seule réponse.

— Il est fiché chez nous, conclut Käfer. Il s'agit donc éventuellement d'un pro ou du moins de quelqu'un qui a déjà eu maille à partir avec la justice.

— On a relevé des empreintes de pas sur la scène de crime.

C'était Hammersbach qui prenait maintenant la parole.

— Il y en a de plusieurs personnes, éventuellement de la victime elle-même. Certaines n'étaient pas exploitables, mais on est parvenu à en isoler une : pointure 46. Vu le profil de la semelle, des chaussures de sport apparemment.

— Et vu la pointure, un homme alors, dit Käfer.

On frappa à la porte, Sacha entra, une clé USB à la main.

— L'enregistrement du coup de fil, dit-il en saluant aimablement ses collègues et en tendant la clé à Käfer. L'appel est arrivé à vingt heures quatre.

— Merci. Vous avez terminé l'autopsie ?

— Presque, répondit Sacha qui tournait déjà les talons.

— Sacha, attends une minute.

Charlotte lui montra les photos des femmes disparues qu'ils avaient sélectionnées.

— Tu veux bien donner ça à Heer, pour qu'il compare directement ?

Sacha fit oui de la tête et quitta la pièce.

— OK. On va écouter l'enregistrement avant de continuer. On en saura peut-être plus après, continua Charlotte en se saisissant de l'ordi qui se trouvait sur la table.

Elle appuya sur quelques touches.

— Tu peux y aller, dit-elle en faisant glisser l'appareil vers Käfer.

Il brancha la clé USB.

— Eh bien, allons-y pour l'audition, dit-il en cliquant avec la souris sur le seul fichier que contenait la clé.

Ils entendirent une sonnerie puis une voix masculine préenregistrée : « Ici l'appel d'urgence de la police. Ne raccrochez pas. »

Käfer savait que ce court message était surtout destiné à dissuader d'éventuels plaisantins ou à leur dire clairement

qu'ils étaient maintenant vraiment connectés à un poste de police. Quelques secondes plus tard la voix d'un collègue, en chair et en os cette fois, se fit entendre. Käfer écoutait avec la plus grande attention.

— Police, appel d'urgence. Je peux vous aider ?

— Je... Il y a un cadavre. Une femme.

La voix était celle d'un homme manifestement en proie à une grande agitation, bien que parlant très bas.

— Où avez-vous trouvé la victime ?

— Dans le bois. Près du lac. À peu près à la hauteur de la location de pédalos.

L'homme parlait de plus en plus bas, sa voix était presque inaudible. Tenait-il la main devant le combiné ? Sa voix était comme étouffée.

— C'est... c'est horrible...

— Quel est votre nom ?

L'homme ne répondit pas, il y eut comme un bourdonnement sur la ligne.

— Vous êtes blessé ? Vous avez besoin d'aide ?

— Non, murmura-t-il.

— Donnez-moi votre nom s'il vous plaît.

Le bourdonnement ressemblait maintenant plus à une sorte de grattement souligné par les bruits rauques de la respiration du correspondant. Sa voix était quasi incompréhensible.

— Di... mi... a, chuchota-t-il avant de raccrocher.

— Qu'est-ce qu'il vient de dire ? Son nom ? demanda Henry perplexe. On peut repasser l'enregistrement ?

— Tout de suite.

Käfer cliqua de nouveau pour reprendre les dernières secondes de l'appel.

— Donnez-moi votre nom s'il vous plaît.

— Diosmioara...

— Diosmioara ? C'est quoi, ce nom ?

Henry était de plus en plus perplexe.

Käfer haussa les épaules et revint au début de l'enregistrement. Il monta à fond le volume sonore. Ils entendirent une fois encore les mêmes paroles.

— Ce n'était pas un nom, dit-il en réfléchissant. Le type dit quelque chose. C'est quoi, comme langue, de l'italien ? De l'espagnol ? Quelqu'un s'y connaît là-dedans ?

— Je dirais de l'espagnol, répondit Charlotte. J'en ai fait à l'école. *Dios mio* veut dire « Mon Dieu ». Mes connaissances d'espagnol suffisent encore pour ça. Et si j'ai bien entendu, il ajoute après « Ara ».

— Ça veut dire quoi ?

— Perroquet, autant que je sache. « Mon Dieu, perroquet » ? Ça n'a ni queue ni tête.

Charlotte réfléchissait tout haut.

— Tu peux le repasser ? Avec seulement la fréquence vocale cette fois-ci ? Tu devrais pouvoir neutraliser les bruits de fond.

Käfer fixa l'écran pour trouver comment régler les fréquences.

— On fait comment, déjà ?

— Attends, laisse-moi faire.

Charlotte cliqua une ou deux fois avant d'appuyer sur « Play ».

Seule la voix de l'interlocuteur se fit entendre, tous les autres bruits sur la ligne avaient disparu. Son murmure sortait si fort du haut-parleur qu'il résonnait dans toute la pièce.

— Dios mio... Sara...

— « Sara ! Mon Dieu, Sara », s'exclama Charlotte. On a une Sara dans les avis de disparition ?

Käfer regarda la liste que Subotik leur avait donnée.

— Non, pas de Sara, dit-il alors en regardant fixement devant lui. Ce type connaissait donc la victime...

— Alors, il y a de fortes chances pour que ce soit lui l'assassin, conclut Pauly. Et cette femme n'est pas une victime fortuite. Un crime passionnel ?

— Possible. Ou bien l'homme au bout du fil n'est qu'un complice torturé par sa conscience. Quoi qu'il en soit, c'est l'homme que nous recherchons, dit Käfer qui constata que sa voix était soudain pleine d'énergie.

Il avait hâte d'en découdre, en dépit de la fatigue de plomb qui pesait sur lui.

— Qu'est-ce qu'on sait ? demanda-t-il à Charlotte d'un ton impétueux.

— On recherche un homme, origine présumée : espagnole ou sud-américaine, parlant l'allemand sans accent, commença Charlotte. Compte tenu de ses origines, on peut penser qu'il a les cheveux noirs ou décolorés. Il ne veut pas être reconnu et a fait en sorte qu'on ne puisse pas trouver ses empreintes. Il faut donc en tout premier lieu que nous consultions nos fichiers pour rechercher tous les délinquants ayant des racines espagnoles ou sud-américaines.

— Tu as une idée de l'âge qu'il peut avoir ?

— Étant donné que sa victime a entre trente et quarante ans, je n'envisagerais pas un meurtrier beaucoup plus jeune. Il a peut-être le même âge que sa victime, plus ou moins quelques années. Comme il faut de la force pour amener quelqu'un là où on a trouvé le cadavre, je dirais un homme fort, éventuellement grand, mais pas trop... Dans les un mètre quatre-vingts. S'il était beaucoup plus grand, il aurait dû se baisser pour entrer dans la clairière, ce qui est un peu compliqué quand on porte le corps d'une femme.

— À moins que la femme ne se soit rendue elle-même à cet endroit, intervint Pauly.

— Exact. Mais j'ai du mal à envisager les choses sous cet angle. Le parc n'était pas encore désert à l'heure où elle est morte. L'éventualité qu'elle et son ravisseur rencontrent des passants n'est pas négligeable. Et quel assassin est prêt à courir ce risque ?

— Le risque aurait aussi existé s'il avait transporté la victime sur ses épaules, ajouta Henry Schwarzer. Lorsque j'interrogerai les témoins, j'insisterai sur ce point-là : avez-vous remarqué un homme qui transportait quelque chose d'encombrant ? Il ajouta quelques mots à ses notes.

— Bien. Hammersbach et Subotik, vous cherchez dans le fichier tous les délinquants qui correspondent à notre description. Et dès que le docteur Heer aura pu extraire l'ADN du contenu stomacal découvert sur les lieux du crime, vous prendrez un échantillon de salive de tous les types que vous aurez trouvés.

Käfer se frotta les mains et sourit :

— Les gars, je le sens bien ! Avec un peu de chance, on aura bientôt ce salopard au bout de l'hameçon.

5

Sur le chemin qui le menait vers l'Institut médico-légal, Käfer semblait plus exubérant, plus bavard que d'habitude.

— Te voilà tout excité, lui dit Charlotte lorsqu'ils quittèrent le commissariat.

— Tu me connais. Käfer souriait. Quand je n'ai pas assez dormi, je suis vite remonté à fond. Que veux-tu, il faut bien que je commence un peu à m'entraîner...

Il se mordit les lèvres, il en avait trop dit. Mais son sourire s'élargit encore.

— Ça veut dire qu'Annette et toi... ?

— Non, non, non, se hâta-t-il de répondre. Mais on est en train de. Ça fait un bon moment déjà qu'on projette de fonder une famille. Et très bientôt mes formidables gènes se seront reproduits. Annette va faire un nouveau test aujourd'hui.

Käfer lui fit un clin d'œil et ce fut au tour de Charlotte de sourire.

— Super ! Je croise les doigts ! Les enfants, c'est vraiment formidable. Je n'aurais jamais pensé ça auparavant.

Ils traversèrent le parking pour gagner à pied l'Institut médico-légal.

— Et chez vous, ça a duré combien de temps avant que ça marche ? demanda Käfer au bout d'un moment.

— Tu rigoles ? Charlotte se mit à rire. Félix est un accident.

Le plus mignon, le plus bel accident du monde, mais un accident quand même. Oublié une fois la pilule, et crac ! C'était fait. À mon âge, en plus !

Elle secoua la tête en se remémorant comment elle avait pris la chose à l'époque. L'annonce de cette grossesse l'avait mise K.-O. Jamais, jamais de la vie elle n'avait pensé devenir mère un jour. Et puis c'était arrivé.

Käfer passa la main dans ses boucles brunes.

— Un accident, tiens, tiens. Nous, on est nettement plus organisés.

— Bien sûr. Charlotte riait toujours. En tout cas, le moment venu, je pourrai te donner l'équipement de base : poussette, siège auto, tout est encore chez nous dans la cave.

— Je prends tout, tu en veux combien ?

— On en reparlera en temps utile.

— Je t'ai dit. Annette fait un test aujourd'hui.

— Oui, mais ça veut encore rien dire.

— Comment ça, soupira-t-il. Toi, tu oublies une fois la pilule et tu tombes enceinte. Il n'y a pas de raison pour que cela ne fonctionne pas chez nous.

Charlotte décelait une certaine inquiétude dans la voix de son collègue, en dépit de la gaieté qu'il affichait.

— Ça fonctionne différemment pour tout le monde. Pour une de mes amies, ça a duré plus d'un an. Je crois que les accidents dans mon genre, c'est plutôt rare.

Nouveau soupir.

— On a laissé tomber la contraception depuis un an, en fait, depuis qu'on est mariés, avoua-t-il. Il serait temps que ça marche, non ?

Charlotte se doutait que le sujet préoccupait son collègue plus qu'il ne voulait bien l'avouer. Käfer avait quarante-

cinq ans et sa femme, Annette Steinkamp, en aurait bientôt quarante.

— Tu as peur que le temps vous file entre les doigts ? demanda-t-elle avec douceur.

Il hésita avant de hocher la tête.

— Ben oui, peut-être un peu. Tu sais, on veut vraiment tous les deux avoir un enfant. Annette n'est pas comme toi, elle désire profondément être mère. Et moi, j'aspire tant à être père. Je veux absolument fonder une famille et je n'ai pas envie que cela devienne un problème.

— Vous avez déjà parlé à un toubib ?

— Oui, la gynéco d'Annette dit qu'à son âge, il faut parfois un peu plus de temps. Toutes ses analyses sont bonnes.

— Et les tiennes ?

— Je n'en ai pas encore fait. Mais qu'est-ce que tu veux qui n'aille pas, chez moi ?

Charlotte leva les yeux au ciel.

— T'es sérieux, là ?

Ils entraient dans l'Institut médico-légal.

— Comment ça ? Je suis en bonne santé, je ne fume pas, je bois modérément, je fais du sport, je suis dans la force de l'âge. Pourquoi veux-tu que quelque chose cloche avec mes spermatos ?

Charlotte ne put s'empêcher de penser : Typique macho !

— Fais un test, lui conseilla-t-elle au moment où ils poussaient la porte du docteur Heer. On ne sait jamais, ils sont peut-être quand même un peu feignants et il y a plein de remèdes à ça.

— Ah, vous voilà, les salua le pathologiste.

Il portait une tenue verte, comme un chirurgien qui se rend en salle d'opération. La femme du parc était allongée sur une table en inox au milieu de la pièce. Le docteur Heer venait,

heureusement, de terminer son travail, et un drap blanc recouvrait la victime jusqu'au cou. Ses cheveux avaient été lavés et peignés, les yeux et la bouche étaient fermés. Appareil en main, Wolske se penchait au-dessus d'elle pour prendre des photos de son visage.

— J'aurais pu vous envoyer mon rapport par mail, dit le docteur Heer.

— Vous nous connaissez, nous préférons discuter de tout cela avec vous, répondit Charlotte, pour que vous puissiez répondre directement à d'éventuelles questions. À quelles conclusions êtes-vous parvenu ? Est-elle l'une des deux femmes portées disparues ?

— Non, absolument pas.

— On s'en doutait un peu. Votre opinion sur les blessures de l'abdomen ?

— La blessure se trouve exactement au-dessus du pubis. L'intestin et la vessie ont certes été touchés, mais votre première supputation sur les lieux du crime était la bonne, madame Schneidmann. L'assassin s'est en effet concentré sur les organes génitaux. Les blessures portées à l'intestin et à la vessie relèvent plus du hasard, alors que le coup visait précisément l'utérus. L'assassin a ensuite vraiment fait bouger l'arme avec un mouvement que je qualifierais de malaxage. Cela a entraîné des lésions massives des ovaires et des trompes.

Le docteur Heer souleva le drap qui recouvrait le corps de la victime et désigna le trou béant dans le bas-ventre.

— Vous voyez là ? Ces bords effrangés ? Ce sont des traces de déchirure. Les tissus n'ont pas été tranchés mais déchirés.

— Et l'arme du crime ? demanda Käfer.

Heer hocha la tête, indécis.

— Euh, très difficile de se prononcer. En tout cas une lame, très acérée en bas, mais manquant plutôt de tranchant

en haut. Sinon, nous n'aurions sans doute pas ces traces de déchirure dans ce secteur. Un couteau Winchester-Bowie pourrait correspondre, la lame est très effilée en bas et s'évase vers le haut. Ou bien un scalpel ou un couteau de boucher. Ou alors un pic à glace, mais plutôt un modèle ancien, celui qui est un peu plus large à une extrémité.

— Je vois. Elle est morte des suites de ses blessures ? intervint Charlotte.

— Oui, sans l'ombre d'un doute. La perte de sang est si importante qu'il est certain que le cœur battait encore lorsque le coup initial et les autres blessures lui ont été infligés. Étant donné qu'on n'a relevé aucune lésion de défense et aucune trace de liens, on est en droit de penser qu'on a administré un sédatif à la victime. Les analyses de sang ne sont pas terminées, mais j'ai déjà relevé des indices allant dans ce sens. Je ne peux pas être plus précis pour le moment. J'aurai les résultats définitifs dans quelques jours. On ne l'a pas mise K.-O. non plus. Sédation puis transport dans la forêt pour la tuer.

— Vous avez pu trouver un indice qui indiquerait la manière dont elle a été transportée sur le lieu du crime ?

— Peut-être. J'ai trouvé dans son nez d'infimes fibres textiles. Je ne les ai pas encore examinées en détail, mais je peux dire après un premier examen au microscope que ce ne sont pas des fibres de coton. Je dirais plutôt un textile synthétique.

— On l'a donc peut-être enveloppée dans un matériau quelconque pour la transporter dans le bois, dit Charlotte qui réfléchissait tout haut. Un sac ou un tapis. Qui peut bien procéder de la sorte à une heure où il y a encore beaucoup de monde dans le parc ?

— Ou bien quelqu'un lui a collé un bout d'étoffe sur la bouche, l'interrompt Heer. On a retrouvé des traces qui

parlent pour un grand morceau de sparadrap. Il est donc fort possible que les traces de textile soient celles d'un bâillon.

— Oui, possible en effet. Je ne comprends toujours pas pourquoi. Admettons que je sois un pervers sexuel ; je n'enlève pas une femme pour abuser d'elle dans un endroit sûr avant de la transporter dans la forêt pour la tuer. Cela n'a aucun sens, les risques d'être pris sur le fait sont bien trop élevés...

Heer interrompit une nouvelle fois la jeune femme.

— Elle n'a pas été violée. Il n'y a aucune trace de violence, ni dans le vagin, ni dans le rectum. Je n'ai pas trouvé non plus de traces de pénétration orale.

— Pas de sperme ?

— Non, pas de sperme non plus. Et avant que vous ne posiez la question : j'attends encore les résultats de l'extraction ADN du contenu gastrique.

— En effet, j'allais vous poser la question.

— L'utérus de la victime est intéressant, poursuit le docteur Heer sans sourciller. Bien qu'il soit en très mauvais état et coupé en plusieurs morceaux, je peux affirmer avec une quasi-certitude que cette femme était encore enceinte il y a peu.

— Elle a eu un enfant ?

Charlotte dut ravalier sa salive. S'imaginer qu'un nourrisson sans défense se trouvait peut-être quelque part était insoutenable.

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que l'utérus a un volume supérieur à la normale. Je ne peux pas être plus précis vu l'état de l'organe. Mais il est plus volumineux, c'est certain. Et comme on sait que l'utérus se rétracte relativement vite après l'accouchement, on peut dire que la grossesse ne date pas de plus de six semaines. Il faut compter de six à

huit semaines pour que le taux d'hormones et le volume de l'utérus reviennent à la normale. Le post-partum classique en somme. Il est aussi possible que la victime ait été enceinte au moment des faits. Je ne peux pas encore exclure cette éventualité. Sa forme physique laisse beaucoup à désirer, la victime est maigre, décharnée, ce qui n'est pas incompatible avec une grossesse. Il faut que j'examine les organes correspondants encore plus exactement. Dès que je connaîtrai la taille exacte de l'utérus au moment de la mort, je pourrai dire s'il contenait ou non un embryon viable.

— Je comprends, murmura Charlotte. Nous tenons peut-être là le mobile.

— L'assassin aurait... ?

Käfer ne finit pas sa phrase. Il était pâle et Charlotte se doutait de ce qui lui traversait l'esprit.

— Volé le fœtus comme une sorte de trophée ? demanda Heer.

Käfer hocha la tête.

— Oui, théoriquement, c'est possible. Mais il aurait dû prendre le cordon ombilical et le placenta. On n'a rien trouvé dans ce sens sur la scène de crime.

— Mais on ne peut pas l'exclure, vu le mode opératoire, murmura Charlotte.

— Vous avez sans doute raison. Il faut que j'attende les résultats de l'analyse de sang avant de pouvoir dire si la victime était enceinte au moment du crime ou si la grossesse remonte à quelques semaines.

Käfer se tut un instant, les yeux rivés sur le cadavre.

— D'une manière ou d'une autre, il y a un bébé dans cette histoire.

— Et il se peut qu'il ait un besoin urgent qu'on vienne à

son secours, poursuivit Charlotte. Qui peut faire une chose pareille ? Le père de l'enfant ?

— Mais alors, il aurait agi sous le coup de l'émotion, non ? contra Käfer. Il l'aurait étranglée ou battue à mort à la maison. Au lieu de lui administrer un sédatif, de la transporter dans la forêt et de lui extraire son propre enfant du ventre ?

Charlotte haussa les épaules.

— Possible. Toujours est-il que nous devons travailler avec encore plus d'énergie à trouver de qui il s'agit. Il pourrait y avoir un nourrisson quelque part tout seul...

Käfer hocha une nouvelle fois la tête. Charlotte remarqua son trouble. Le fait que la victime puisse être une jeune mère les affectait tous les deux.

— Venons-en aux vêtements de la victime retrouvés dans la forêt, continua Heer de sa voix de professionnel.

Il alla vers une étagère sur laquelle les habits souillés étaient soigneusement étalés.

— On y relève certes quelques traces de sang, mais, pour moi, cela ne semble pas s'être passé après que la victime les a enlevés. On ne trouve pas d'éclaboussures, les vêtements se sont plutôt imbibés de sang sur les bords. Ce qui signifie que les vêtements se trouvaient à côté d'elle et que le sang qui coulait s'est répandu sur le tissu.

— Mais je croyais qu'on avait trouvé ces habits dans les buissons, intervint Käfer.

— Exact. Ce qui veut dire que l'assassin les y a cachés après son forfait. Je dirais que les vêtements n'ont pas été arrachés de force, ils sont intacts. Soit la victime les a enlevés de son plein gré, soit elle était déjà sous l'influence du sédatif et on l'a déshabillée. Les deux hypothèses vont toutefois dans le même sens : la victime a très probablement été déshabillée une fois

qu'elle se trouvait dans le bois. Mais je voudrais attirer votre attention sur une chose.

Heer passa un gant de protection et leur montra une sorte de bustier.

— Je ne suis pas vraiment un expert de mode, mais ce genre de haut en imitation léopard ? Elle ne le portait pas comme sous-vêtement. Le soutien-gorge trouvé par le chien a été formellement identifié grâce au groupe sanguin comme appartenant à la victime. Non, le bustier, elle le portait comme haut. Et ce en cette saison.

Il saisit la jupe.

— Voilà un modèle en latex et si court qu'il couvre à peine les fesses.

Heer prit ensuite un porte-jarretelles.

— Elle portait ces bas-là et des chaussures avec un talon de quinze centimètres. Vous voyez où je veux en venir ?

Käfer acquiesça.

— Tout à fait. Vous pensez qu'il s'agissait d'une prostituée ?

— Disons que je n'exclurais pas cette éventualité. Même si l'autopsie ne révèle, comme je vous l'ai dit, aucun indice d'acte sexuel.

— Indice d'acte sexuel, soupira Charlotte une fois qu'ils eurent pris congé du pathologiste. Comment peut-on s'exprimer de manière aussi ampoulée !

Elle marchait aux côtés de Käfer.

— Mais on a au moins maintenant quelques débuts de pistes, continua-t-elle. La petite culotte manque à l'appel. Qui sait, l'assassin l'a peut-être gardée comme trophée ?

— Ou elle n'en portait pas. Assez courant dans le métier.

— Exact. Une prostituée du nom de Sara, enceinte il y

a peu de temps encore. Voilà une bonne base de travail. Le mobile peut aussi se trouver dans cette grossesse.

Käfer se racla la gorge comme pour se lancer dans une grande phrase.

— C'est tout à fait possible et je pense qu'on a de bonnes chances de trouver bientôt de qui il s'agit. On va envoyer sa photo aux services de gynécologie des hôpitaux.

— Exact. Si elle a accouché dans les six ou huit dernières semaines, on aura peut-être la chance de trouver quelqu'un qui se souvienne d'elle.

— Oui, possible. À tenter en tout cas. C'est peut-être la vie d'un nourrisson qui est en jeu, là.

— Oui. Mais dis-moi...

Charlotte s'était arrêtée, songeuse.

— Pourquoi le tueur n'a-t-il pas attendu encore quelques heures ?

— Tu veux en venir où ?

— Écoute, on est à peu près sûr qu'il a soigneusement préparé son coup. Ce n'était pas un meurtre spontané, notre assassin ne se baladait pas comme ça dans la nature pour se précipiter sur la première femme qu'il rencontrerait. Tout porte à croire qu'il l'a sciemment enlevée et qu'il lui a administré un sédatif avant de la transporter dans le bois.

— Tout à fait. Il connaissait probablement aussi son nom.

— Oui, c'est possible. Tout va dans le sens d'un acte bien prémédité. Mais pourquoi vers dix-neuf heures ? Quelques heures plus tard, le parc était complètement désert. Il aurait pu la tuer sans prendre autant de risques. Pourquoi n'a-t-il pas procédé ainsi ?

Käfer plissa le front, il réfléchissait.

— Tu as raison. Il n'y a qu'une seule explication à cela.

— Il manquait de temps, déduisit Charlotte. Il fallait

qu'il coure ce risque car c'était la seule fenêtre de tir dont il disposait.

— Il a néanmoins pris le temps d'enlever le bâillon de sa victime avant de disparaître. Pourquoi s'arrête-t-il à de tels détails ?

Charlotte haussa les épaules.

— Le bâillon est susceptible d'être reconnu. Une socquette ou un mouchoir. Ou le sparadrap avait quelque chose de particulier qui aurait trahi l'assassin.

Ils poursuivirent lentement leur chemin.

— Si c'était un crime sexuel..., reprit Käfer.

— Elle n'a pas été violée.

— Oui. Mais il existe aussi des meurtriers sexuels impuissants, continua-t-il. Et si nous partons de l'hypothèse qu'il trouvait du plaisir dans cette boucherie...

— Alors le manque de temps ne colle absolument pas, continua Charlotte. Ou bien notre homme n'avait absolument aucun plaisir et le meurtre n'a aucune motivation sexuelle, ou bien il avait de bonnes raisons de commettre son forfait à cette heure précise. Mais lesquelles ?

Nicole Schopmann ouvrit lentement les yeux. Désorientée, elle tenta de rassembler ses idées mais elle était encore trop bouleversée pour comprendre ce qui s'était passé. Sa langue collait au palais, elle avait un goût insupportable dans la bouche.

Boire. Il faut que je boive quelque chose.

Elle voulut se relever pour voir si elle trouverait une bouteille d'eau, mais elle ne le put pas. Elle n'était même pas en mesure de tourner la tête, ni de bouger les bras ou le reste de son corps. Elle était allongée là, comme paralysée. À cet instant, elle remarqua qu'elle avait quelque chose dans la bouche.

Que s'est-il passé ?

Le seul mouvement que Nicole contrôlait encore, c'était celui de ses paupières. Elle pouvait les ouvrir et les fermer. Pour le reste, elle était comme figée. Elle pouvait juste constater qu'elle ne se trouvait pas dans sa chambre. L'odeur était aussi complètement différente. Non, c'était clair, elle n'était pas dans son appartement. Nicole essaya de se concentrer. Elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait ni de la façon dont elle était arrivée là. Mais surtout, elle ne savait pas pourquoi elle ne pouvait plus bouger. Elle se souvenait qu'elle était en train de rentrer à la maison. Oui, c'était bien cela. Après avoir dit au revoir au groupe, elle était rentrée directement. Avait-elle eu un accident ? Était-elle tétraplégique, sur un lit d'hôpital ?

Elle tenta, dans la mesure du possible, de regarder autour d'elle. C'était particulièrement difficile, puisqu'elle était incapable de bouger la tête d'un centimètre. Elle pouvait uniquement tourner les yeux, jusqu'à ce qu'ils lui fassent mal.

Il ne faisait pas très clair. La pièce était plongée dans une lumière pourprée, comme si quelqu'un avait recouvert une lampe d'un tissu rouge. Cela ne parlait pas vraiment pour un milieu hospitalier. Nicole sentait qu'elle était allongée sur un lit confortable, agréable et douillet. En faisant un gros effort, elle pouvait discerner la couette sous laquelle elle était couchée. Le motif du tissu était d'innombrables fleurs. Pas non plus vraiment le style hôpital, pensa-t-elle en prêtant attention à son corps. Rien. Elle ne ressentait aucune douleur mais elle sentait ses membres. Même si elle ne pouvait absolument pas bouger, elle remarquait la couette sur elle. Ce n'était pas là des symptômes de tétraplégie, du moins le croyait-elle.

Donc, ce n'est pas un accident. On m'a agressée ? Fait boire la drogue du violeur ? C'est pour ça que je ne peux plus bouger ?

Elle ferma les yeux et essaya de se souvenir le plus exactement possible du trajet qu'elle avait suivi pour rentrer chez elle. Elle avait longé la Moltkestrasse et avait bifurqué de là vers la droite dans la Wehrstrasse. Mais elle n'avait vu personne, non ? Un homme peut-être ? Un joggeur, un piéton ? Non, elle n'avait vu personne.

Des pas. Elle avait entendu des pas !

Oui, elle avait encore le bruit dans la tête. Arrivée au bout de la Wehrstrasse, elle avait entendu des pas. Un mélange de couinement et de grincement, comme celui que produit une épaisse semelle de caoutchouc ou une vieille chaussure de sport. Elle avait d'abord entendu les pas dans le lointain, puis

ils étaient devenus de plus en plus rapides, de plus en plus proches. Et ensuite...

Mon cou !

Nicole se souvenait maintenant. Les pas étaient exactement derrière elle, et au moment où elle avait voulu se retourner, quelque chose l'avait piquée dans le cou. C'est pour cette raison qu'elle était maintenant dans l'incapacité totale de bouger ? Sans doute. Elle avait donc bien été agressée ! Nicole avala sa salive. Elle savait pertinemment que cela ne présageait rien de bon. Une agression n'augure jamais de quelque chose de bon. Et qu'elle soit allongée là comme sur un catafalque ne pouvait avoir qu'une seule signification. Elle tenta de contrôler sa respiration et de garder son calme autant que possible.

Le principal, c'est que tu restes en vie. On peut survivre à un viol, tu t'en sortiras. Martin t'aidera, tous vont t'aider, tes amis, tes collègues, ils vont tous te soutenir pour que tu réussisses à t'en tirer. Tu vas y arriver !

Elle se promit de fermer les yeux lorsque son bourreau se jetterait sur elle. S'il pouvait être sûr qu'elle ne le reconnaîtrait pas, elle avait plus de chances de rester en vie, elle en était persuadée.

Mais il n'est pas encore là.

Nicole essaya de refouler l'idée d'un viol imminent. Elle pouvait peut-être discerner un peu plus que le plafond et la couette qui la recouvrait. Chaque détail qu'elle donnerait plus tard à la police sur ce lieu pourrait contribuer à l'arrestation du violeur.

Allez ! Fais un effort !

Elle tourna les yeux autant que cela lui était possible vers la gauche et, dans la seconde même, fut saisie d'effroi. Nicole sentit que son cœur s'emballait de nouveau et que la panique l'envahissait. Si elle avait été capable du moindre mouvement, elle se serait sûrement mise à trembler de tout son corps. Elle

s'empessa de reporter son regard vers le plafond et s'efforça de reposer ses yeux douloureux.

Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible. Tu fais erreur !

Avait-elle bien vu ? S'était-elle trompée ? Du coin de l'œil, on ne voyait jamais les choses distinctement.

Rassemblant tout son courage, Nicole tourna de nouveau les yeux vers la gauche.

Oh, mon Dieu !

Elle ne s'était pas trompée. Lentement, la peur au ventre, elle essaya alors de distinguer tout ce qui se trouvait à sa droite. Elle avait déjà mal à la tête à force de tourner les yeux d'une façon aussi peu naturelle, mais c'était sa seule chance de découvrir ce qui se passait dans cette pièce. Et de savoir si ses suppositions étaient les bonnes.

Elle réussit dans un dernier effort à jeter un bref regard vers la droite. La seconde d'après, elle fixait de nouveau le plafond au-dessus d'elle. Son cœur battait si fort qu'elle avait l'impression qu'il allait se rompre, sa respiration était rapide et saccadée. Elle avait tout de suite saisi qu'elle était allongée au milieu du lit.

Mais elle n'était pas seule. Aussi bien sur sa gauche que sur sa droite, de grands yeux bleus la regardaient fixement.

Des yeux morts.

Au moment où Nicole se demandait qui pouvaient bien être ces deux cadavres et pourquoi elle était allongée entre eux deux, un bruit la tira de ses pensées. Un bruit ténu venu de l'extérieur, mais qui se rapprochait inexorablement. Nicole connaissait ce bruit. Un couinement et un grincement.

Les pas !

Lorsque la porte s'ouvrit, Nicole voulut hurler. Mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Une vague de sentiments oubliés depuis longtemps submergea Charlotte au moment où elle arriva le lendemain avec Käfer sur le parking de l'hôpital. Elle avait encore la voix de Bernd dans les oreilles, cette voix bouleversée qui la suppliait, il y avait maintenant deux ans et demi, au beau milieu de la nuit lorsqu'ils avaient déboulé dans un crissement de pneus.

— Respire ! Respire par à-coups !

— Bernd, je n'ai pas encore de contractions. J'ai perdu les eaux, mais...

— À partir du moment où on perd les eaux, tout va très vite.

Il avait bondi hors de la voiture, l'avait aidée à descendre.

— Tu veux que j'aille chercher un fauteuil roulant ?

— Non, je suis capable de marcher.

— Mais je ne veux pas que Lukas vienne au monde là, sur ce parking.

— Je n'ai pas encore de contractions, et de plus, il ne s'appellera pas Lukas...

Mais Bernd ne l'entendait déjà plus. Fébrile, il avait fait plusieurs allées et venues, puis était quand même allé chercher un fauteuil roulant pour conduire Charlotte au pas de course dans la salle de travail. Elle avait ensuite souffert pendant

presque vingt-quatre heures avant que Félix (Lukas était son second prénom) ne vienne enfin au monde.

— Le toubib n'est pas absolument sûr, mais il croit bien avoir reconnu notre morte, dit Käfer, rappelant ainsi sa collègue à la réalité. Le type avait l'air assez lointain au téléphone. J'ai eu l'impression que cela ne lui convenait pas trop qu'une de ses collaboratrices ait pris l'initiative de nous appeler.

Dans un premier temps, ils avaient contacté tous les services de gynécologie des hôpitaux auxquels ils avaient ensuite envoyé la photo de la victime et la date d'accouchement présumée. Deux jours plus tard, une femme qui travaillait au CHU leur avait téléphoné et les avait mis en contact avec son supérieur hiérarchique. Heureusement, pensa Charlotte. Elle avait passé les deux derniers jours à rechercher fébrilement un nourrisson abandonné. Elle avait parlé avec l'association Mahure qui s'occupait des prostituées enceintes ou venant d'accoucher. Mais personne ne connaissait la victime et l'inquiétude de Charlotte avait grandi d'heure en heure. Combien de temps le nouveau-né pourrait-il survivre sans nourriture ? Était-il seul, ou quelqu'un s'occupait-il de lui ? Et cet enfant existait-il vraiment, ou y avait-il eu interruption de la grossesse ? Ils n'avaient pas de réponses à ces questions, ce qui mettait leurs nerfs à rude épreuve. Charlotte était donc soulagée qu'ils puissent enfin avancer dans l'enquête.

— J'espère qu'il nous permettra de jeter un coup d'œil au dossier de la patiente.

Comme toujours, Käfer manœuvrait pour se garer dans un espace particulièrement restreint. Charlotte se disait parfois que c'était pour lui une sorte de défi de conquérir toutes les places de parking du monde, aussi petites soient-elles.

— Tu penses que ce pourrait être compliqué, à cause du secret professionnel ?

— Oui, bien sûr. S'il a le moindre doute quant à l'identité de la victime, il ne nous laissera jamais accéder au dossier. Il l'a d'ailleurs dit au téléphone. Un type qui prend la réglementation au pied de la lettre, semble-t-il.

— Oui... En fait, je trouve ça bien que le secret professionnel reste valable au-delà de la mort. Tu t'imagines un peu quel cirque les assurances feraient à partir du moment où elles devraient verser les assurances-vie. Elles interrogeraient tous les médecins un par un, histoire de reporter le paiement *sine die*.

— Tu as sans doute raison sur ce point. Mais cela ne nous simplifie pas vraiment la tâche.

L'odeur typique des hôpitaux les accueillit dès leur entrée dans le bâtiment. Un mélange de produits désinfectants, de médicaments et de maladie qui évoqua immédiatement pour Charlotte les heures agitées qu'elle avait passées ici à faire les cent pas dans les couloirs. Elle s'étonnait de constater à quel point les odeurs étaient capables de faire renaître les souvenirs. Elle envisagea un moment de demander à Käfer le résultat du test de grossesse dont il lui avait parlé hier. Mais n'en aurait-il pas parlé spontanément si celui-ci avait été positif ? Oui, certainement. Elle se garda donc bien de l'interroger.

— Heer nous a dit que la victime avait plusieurs kystes vaginaux. Ce qui est courant chez les prostituées. Je ne peux pas m'imaginer qu'il y ait beaucoup de ces femmes avec ce type de pathologie qui aient accouché ici ces dernières semaines, dit Käfer en obliquant dans le couloir qui menait au service de gynécologie.

— Sûrement pas. On va tout simplement montrer le rapport de Heer au toubib et ce sera à lui de décider si cela

correspond ou non à sa patiente et s'il veut nous parler ou s'il préfère se retrancher derrière le secret professionnel, acquiesça Charlotte.

Ils se retrouvèrent quelques minutes plus tard assis dans le bureau du docteur Manuel P. Unkel, qui dirigeait le service. C'est le nom qu'ils lurent sur le badge qu'il portait. Tout dans cette pièce était beige, se dit Charlotte. Le bureau, les murs, même la blouse du médecin, jusqu'à ses cheveux, ses dents, sa peau. Cela tenait-il à la lumière ? Possible. Contrairement à la description donnée par Käfer après sa conversation téléphonique, le docteur Unkel paraissait tout à fait sympathique. Charlotte estima qu'il devait avoir la cinquantaine, il avait de petites rides du rire au coin des yeux. Ni son ton ni la manière dont il leur parla ne trahissaient une volonté de distanciation ou de refus. Charlotte se demanda comment Käfer avait bien pu avoir cette première impression lorsqu'il avait contacté le médecin par téléphone.

Le docteur Unkel passa la main dans ses cheveux blond-beige. Il se les teignait ? Sans doute, pensa Charlotte. Les cheveux blonds étaient plutôt rares pour un homme de type méridional, à la peau basanée et aux yeux foncés.

— Docteur Unkel, merci d'avoir pris le temps de nous recevoir, commença Charlotte.

— C'est tout à fait normal.

Le toubib lui souriait aimablement.

— Je me sens lié par le secret professionnel, mais j'essaierai bien sûr de vous aider dans la mesure du possible.

— J'en suis ravie. Vous pensez avoir reconnu la femme de la photo. Comment s'appelle-t-elle ?

Le docteur Unkel extirpa un papier d'une pile qui se trouvait sur son bureau.

— Franziska Rotbaum, lut-il. La femme de la photo lui ressemble en tout cas beaucoup.

Charlotte et Käfer échangèrent un regard déçu. Ils avaient espéré l'entendre dire Sara. Parlaient-ils de deux femmes différentes ?

— La patiente souffrait-elle de kystes vaginaux ? demanda Charlotte, jetant un coup d'œil rapide dans le rapport de Heer. Des kystes d'inclusion, lut-elle.

— Des kystes de ce type sont en général dus à des rapports très fréquents et à un manque d'hygiène. Ils sont courants chez les prostituées, répondit le docteur Unkel en pontifiant. Nous avons beaucoup affaire à ce genre... à ces femmes qui n'osent pas aller dans les hôpitaux gérés par l'Église catholique et qui viennent chez nous avec leurs MST. Laissez-moi vous dire que c'est parfois...

Le médecin se racla la gorge et secoua la tête.

— Franziska Rotbaum avait-elle ce genre d'affection ? insista Charlotte.

Le docteur Unkel poussa un gros soupir pour exprimer son regret.

— J'aimerais beaucoup répondre à votre question, mais je n'en ai malheureusement... pas le droit.

C'est bien ce que Charlotte avait redouté.

— Je comprends. A-t-elle accouché dans cet hôpital il y a environ six semaines ?

Visiblement mal à l'aise, le médecin se trémoussait sur sa chaise.

— En fait, je n'ai pas non plus le droit de répondre à cette question. Le secret professionnel... Mais comme je vous l'ai dit, je veux vous aider. Je pense que si je vous dis qu'elle est venue ici, je me conforme à l'éthique médicale.

— Pour quelle raison est-elle venue ici ? demanda Käfer.

Pour accoucher ? Il faut que je le sache, docteur Unkel. Il faut impérativement que nous puissions écarter l'hypothèse d'un nourrisson abandonné quelque part.

Le médecin le regarda, navré.

— Je comprends fort bien. Mais vous savez, j'ai un jour reçu dans ce bureau un de vos collègues qui m'a posé des questions semblables. Le mari d'une de mes patientes avait déclaré sa femme disparue et j'ai dit à votre collègue que cette femme avait accouché ici et qu'elle avait quitté l'hôpital avec son enfant. Suite à ma déposition, on retrouva vite la jeune mère. Était-ce bien ? Non, ça ne l'était pas. J'ai appris plus tard que cette femme avait fui son mari violent. Si je m'en étais tenu au secret professionnel, on ne l'aurait pas retrouvée. Vous saisissez ce que je veux dire ?

— Oui, tout à fait, dit Charlotte en hochant la tête. Mais l'affaire que nous traitons est différente. Nous avons une morte inconnue dont nous devons impérativement trouver l'identité car un bébé est peut-être en danger.

— Mais je vous ai déjà donné le nom de cette femme.

— Il ne correspond malheureusement pas aux résultats actuels de nos recherches. Il nous faut donc éclaircir certains points avant de pouvoir vraiment exclure qu'il s'agisse bien de la même personne. Auriez-vous l'amabilité de regarder ce dossier et de nous dire s'il correspond à votre patiente ?

Le docteur Unkel prit le rapport que lui tendait Charlotte.

— Je ne peux rien promettre... mais...

— Regardez le dossier et décidez alors de ce que vous voulez nous dire. Ou pouvez nous dire.

Charlotte s'efforçait d'adopter un ton aussi diplomate que possible. Elle comprenait certes qu'il était moralement tiraillé mais elle commençait aussi à trouver qu'il exagérait un peu ses scrupules professionnels.

Le docteur Unkel se lança dans la lecture du rapport d'autopsie.

— Entre trente et quarante ans ? murmura-t-il en secouant la tête. Non, madame Rotbaum a tout juste trente-deux ans.

Ce qui revient au même, pensa Charlotte, qui se garda bien de dire quoi que ce soit. L'impression sympathique que lui avait faite le médecin au début céda peu à peu la place à un sentiment vague qu'elle n'aurait su exactement définir.

Elle attendit patiemment qu'il finisse sa lecture. Le docteur Unkel la regarda alors tout un moment, sans ouvrir la bouche. Il semblait peser le pour et le contre et réfléchir à ce qu'il voulait dire.

— Oui, je pense qu'il s'agit bien de madame Rotbaum, finit-il par lâcher.

— Elle a mis un enfant au monde dans cet hôpital ? voulut savoir Charlotte.

— J'ai vu madame Rotbaum pour la dernière fois il y a un mois et demi. Elle était...

Il plissa les yeux pour scruter l'écran de son ordinateur tout en manipulant la souris.

— Enceinte de onze semaines.

Donc, si la victime était encore enceinte au moment de sa mort, le fœtus aurait eu dix-sept semaines, pensa Charlotte. Même si l'idée que le meurtrier ait pu arracher l'embryon du ventre de sa mère révoltait Charlotte, elle était soulagée de ne pas avoir à chercher un nourrisson abandonné. L'enfant n'était pas viable à ce moment de la grossesse. Il n'y avait donc pas de bébé qui hurlait de faim, seul et abandonné depuis deux jours. Et pour le moment, c'était ça le plus important.

— Avez-vous rencontré le père de l'enfant au moment des examens ? demanda Käfer.

Le docteur Unkel se mit à rire.

— Le père ? Bien sûr que non. Je crois que cette femme ne savait pas elle-même de qui elle était enceinte. Elle est venue précédemment plusieurs fois chez nous, toujours pour les mêmes raisons... Un homme l'accompagnait parfois. Mais je ne peux pas vous en dire plus. Je ne discute jamais avec mes patientes de leur vie privée.

— Vous nous permettez de prendre le dossier médical ? Nous vous le rendrons, cela va de soi.

Le docteur Unkel croisa les bras sur sa poitrine et jeta un regard navré à Charlotte.

— Je suis désolé, ce n'est pas possible. Je vous en ai déjà beaucoup trop dit. Vous avez le nom, vous avez l'adresse, tout ce qu'il vous faut pour avancer dans votre enquête. Même si cette femme est morte, les détails médicaux ne regardent personne.

Son visage exprima une fois de plus ses regrets.

— Maintenant, je vous prie de bien vouloir m'excuser. Une césarienne, un cancer du sein. Vous comprenez.

— Le docteur Unkel a raison. On a un nom et une adresse, dit Käfer lorsqu'ils quittèrent quelques minutes plus tard le parking de l'hôpital. Il nous a donné un bon coup de pouce.

Charlotte fit une grimace.

— Il aurait pu nous en dire beaucoup plus sur cette femme ! C'était clair.

— Possible. Mais si mes souvenirs sont bons, sur le secret médical, c'est toi qui la première avais...

— Je sais, l'interrompit Charlotte.

Elle admettait que le docteur Unkel s'était comporté de façon on ne peut plus correcte. Mais elle avait le sentiment qu'il leur avait caché quelque chose.

— Tu as remarqué comme son ton a changé quand il a parlé des prostituées ? C'était... comment dire ?... méprisant.

— Oui, mais de là à y chercher une signification quelconque... Je suis originaire de Hambourg. Va discuter avec les collègues de la Davidwache, le commissariat central. Si tu patrouilles chaque jour sur la Reeperbahn, crois-moi, tu peux laisser échapper une remarque méprisante sur les prostituées.

Käfer lui parla d'un de ses amis, policier à Hambourg, qui travaillait pour la police des mœurs. Depuis vingt ans, il n'avait à faire quotidiennement qu'à des prostituées et des proxénètes.

— Tu ne peux pas t'imaginer à quel point il est parfois écoeuré.

— Le CHU n'est pas la Reeperbahn, rétorqua Charlotte un brin sarcastique.

— N'empêche. Je suis persuadé que dans un hôpital, tu en vois aussi de belles.

Käfer tapotait sur son GPS.

— Idenbrockweg, murmura-t-il tout en rentrant le nom de la rue.

— C'est à Kinderhaus ?

— Oui. Cosy, le coin.

Surtout connu pour ses barres de béton, Kinderhaus était un quartier situé au nord de Münster. Il ne faisait pas vraiment partie des meilleures zones résidentielles de la ville. Ils obliquèrent dans la Grevener Strasse et durent traverser laborieusement la moitié de la ville dans les embouteillages de fin d'après-midi avant de s'arrêter devant un grand immeuble.

— Je m'étais imaginé que ce serait pire, remarqua Käfer en descendant de voiture.

— Il faut dire que toi, en tant que Hambourgeois, tu connais la misère, dit Charlotte en riant.

Pourtant, elle trouvait aussi que ce quartier ne méritait pas sa triste réputation. Les maisons et les petits jardins semblaient bien entretenus, pas de bandes de jeunes qui traînaient dans les rues, pas d'alcoolos non plus comme souvent dans les quartiers défavorisés des grandes villes.

Ils se dirigèrent vers une maison de briques rouges dont la façade était de loin la plus miteuse, comparée à celles des bâtiments voisins. Des volets roulants pendaient de guingois devant certaines fenêtres. S'agissait-il d'appartements vides ? Cela en avait tout l'air. Pourtant, des mégots avaient été jetés devant la porte d'entrée et les mauvaises herbes qui poussaient

entre les dalles avaient été traitées et prenaient lentement une couleur brune.

Charlotte lut les noms inscrits sur les douze sonnettes, sans trouver celui de Franziska Rotbaum.

— Bizarre. Est-ce qu'il y a au moins une Sara quelconque ?

Elle regarda de nouveau les inscriptions sur les sonnettes.

— Elle a peut-être donné un faux nom à l'hôpital ? Ou bien ce n'est pas le bon numéro, dit Käfer en regardant autour de lui.

— Ou elle habite avec quelqu'un, dit Charlotte en pensant que son nom à elle ne figurait toujours pas sur la porte de l'appartement de Bernd.

Elle avait emménagé chez lui peu de temps avant la naissance de Félix, mais comme il fallait d'abord dévisser laborieusement la plaque de la sonnette pour changer le petit bout de papier portant le nom, ou pour le compléter, elle s'était contentée dans un premier temps d'apposer son nom sur la boîte aux lettres. C'était rapide et facile, elle recevait son courrier, et ceux qui voulaient lui rendre visite savaient de toute façon où la trouver.

Elle regarda donc les boîtes aux lettres et hocha la tête, l'air satisfait.

— Et voilà. Olga Maranochov et Franziska Rotbaum.

Peu de temps après, ils se tenaient dans un petit trois-pièces étonnamment propre et rangé, comparé au reste de la maison. Après avoir montré leur carte de police, ils furent conviés par Olga Maranochov à passer dans la salle de séjour et à prendre place sur un canapé bleu clair. La jeune femme rejeta ses boucles rousses en arrière et les interrogea du regard. Charlotte lui donnait à peine trente ans. Son visage n'était pas particulièrement beau, mais pas laid non plus et sortait de l'ordinaire. Bernd l'aurait probablement qualifié d'insolite. Elle portait

un pantalon de jogging et un tee-shirt léger, ce qui montrait qu'elle n'était pas encore sortie de chez elle aujourd'hui.

— La police, donc. Que me voulez-vous ?

Bien qu'Olga Maranochov parlât avec un fort accent russe, son allemand était irréprochable.

— Il y a encore eu un cambriolage quelque part ?

— Non.

Käfer sortit de la poche de sa veste les photos de la morte.

— Madame Maranochov, connaissez-vous cette femme ?

Il lui tendit la photo. Il ne se passa rien pendant un long moment. Olga Maranochov fixait le cliché en silence, sans la moindre réaction. Charlotte observa avec attention son visage constellé de taches de rousseur mais n'y décela pas le plus petit tressaillement. Elle ne clignait même pas des yeux.

— C'est Franzï, finit-elle par dire d'une voix étranglée.

Elle se racla la gorge.

— Elle est morte ?

— Oui.

Charlotte n'en dit pas plus car elle voulait attendre la réaction d'Olga Maranochov à cette nouvelle. Mais la jeune femme se taisait et finit par les regarder d'un air interrogateur.

— Et qu'attendez-vous de moi, maintenant ?

Intéressant, se dit Charlotte. Elle ne paraît pas particulièrement bouleversée. La manière dont sa colocataire est morte ne semble même pas l'intéresser.

— Quelle était votre relation avec Franziska Rotbaum ? demanda alors Käfer. Vous étiez amies ?

— Non.

— C'est-à-dire ?

— Elle habitait ici.

— Alors, vous la connaissiez bien.

— Non.

Charlotte remarqua à quel point ces réponses monosyllabiques agaçaient Käfer. Elle savait que son collègue détestait devoir ainsi tirer les vers du nez à quelqu'un.

Il respira bruyamment.

— Elle vous a été envoyée comme colocataire par une agence immobilière, ou quelque chose du genre ?

— Petit futé.

— Madame Maranochov, intervint Charlotte rapidement en voyant le visage de Käfer s'empourprer. Je vous prie de nous dire tout ce que vous savez de madame Rotbaum. C'est très important pour nous. De plus, ce serait bien si nous pouvions régler cela ici, sans être obligés de vous faire venir au commissariat central. Vous risqueriez de passer une bonne demi-journée dans les couloirs du poste de police à attendre, et je suis certaine que ce n'est pas ce que vous désirez.

— Sûrement pas.

— Justement. Depuis combien de temps habitez-vous avec madame Rotbaum ?

— Depuis environ un an. Elle a dit à l'agence qu'elle était étudiante, dit la jeune femme avec un rire amer. Si j'avais su ce qu'elle entendait par là, je ne l'aurais certainement pas laissée emménager ici.

— Pourquoi ? demanda Charlotte comme si de rien n'était.

— Parce que c'était une pute. Et parce que les putes, je peux pas les saquer. Elles sont répugnantes.

— Elle se prostituait sous le nom de Sara ?

Olga hocha la tête.

— Oui, elle ne voulait pas courir le risque que sa famille apprenne ce qu'elle faisait.

La jeune femme leur raconta que Franziska Rotbaum venait de Francfort et que son père était un banquier aisé.

— Et puis elle s'est brouillée avec tout ce beau monde, est

tombée amoureuse mais a tiré le mauvais numéro, et a fini par échouer ici.

— Elle a... euh... elle recevait ses clients ici ? demanda Käfer d'un ton hésitant.

— Dans l'appartement ? Non. Pendant un temps, elle a bossé dans des bordels quelconques, mais ici ? Non, j'aurais pété les plombs.

— Elle avait quelqu'un ? Un ami attitré ? demanda Charlotte.

— Ou un protecteur ? ajouta Käfer.

La jeune femme secoua énergiquement la tête.

— Un ami, sûrement pas. Qui peut bien tomber amoureux d'une traînée pareille ? On n'avait pas grand-chose en commun. Je fais des études de médecine, c'est dur et c'est beaucoup de boulot. Quand elle allait faire le trottoir, je bossais ou je dormais, et quand elle rentrait à la maison, j'étais la plupart du temps à la fac. Franchement, je n'aurais pas non plus été d'humeur à entendre ses histoires sordides.

Comme si les prostituées n'étaient pas capables de parler d'autre chose que de sexe, pensa Charlotte étonnée devant l'aversion qu'affichait Olga Maranochov pour sa colocataire. Y avait-il peut-être une autre raison ?

— Saviez-vous qu'elle était enceinte ? demanda Käfer.

— Quoi ? Olga ouvrait de grands yeux.

— Oui, il se peut qu'elle ait été enceinte de quatre mois.

La mine de la jeune femme trahissait sa perplexité. Puis elle secoua la tête rageusement.

— C'est pas vrai ! C'était la troisième ou la quatrième fois qu'elle se retrouvait dans cet état. Au moins. Chaque fois, elle a avorté. Pourquoi voulait-elle cette fois-ci mener cette grossesse à terme ?

— Il est tout à fait possible qu'elle ait, une fois encore,

avorté. À ce stade de nos recherches, on ne peut ni l'affirmer ni l'infirmer, dit Charlotte.

— Je suis sûre qu'elle a avorté ! Comment peut-on être aussi irresponsable ? Elle ne supportait pas la pilule et je n'ai cessé de lui redire qu'elle ne devait jamais... sans préservatif... Ne serait-ce qu'à cause du sida et de toutes ces autres maladies. Vous savez ce qu'elle m'a dit alors ? « Il y a des hommes qui me payent deux cents euros pour baiser sans capote. » Texto. Comment peut-on être si bête et si avide de fric ? Incroyable.

Charlotte se le demandait aussi. Elle ne comprenait pas comment on pouvait faire courir un tel risque aux autres et à soi-même pour un peu d'argent.

— Elle vous a parlé récemment d'un avortement ?

— Non. Mais la semaine dernière, j'ai jeté trois bouteilles de vodka vides. Je ne pense pas qu'elle était encore enceinte à ce moment-là. Quoique je la croie tout à fait capable de continuer à picoler, même dans cet état. Possible aussi que cette fois-ci elle n'arrivait pas à surmonter aussi bien la chose que les fois précédentes. C'est du moins ce qu'elle prétendait. Tant d'avortements...

— Où est la chambre de madame Rotbaum ? s'enquit Käfer.

— Je vais vous la montrer.

La jeune femme se leva et regarda sa montre de façon ostentatoire.

— Mais il ne me reste que peu de temps. Je dois passer un coup de fil à mon prof. L'examen est pour bientôt...

— Pas de souci, intervint Käfer. Prenez le temps de téléphoner pendant que nous allons dans la chambre de madame Rotbaum. La police scientifique viendra plus tard examiner les lieux en détail.

L'endroit contrastait curieusement avec tout ce qu'ils avaient jusqu'à présent entendu à propos de la victime. Charlotte

enfila ses gants de latex et jeta un regard étonné autour d'elle. La pièce faisait dans les vingt mètres carrés, le revêtement des murs était blanc et le seul ornement était un grand tableau suspendu au-dessus du lit. Une prairie peinte à l'huile s'étalait là, explosant de coquelicots rouges qui attiraient immédiatement le regard. Un jeté de lit clair, un bureau blanc près de la fenêtre complétaient le décor. Tout était soigneusement rangé et faisait plus penser à la chambre d'une étudiante issue de la bonne bourgeoisie qu'à l'espace de vie d'une prostituée.

— En fait, j'aurais attendu autre chose, marmonna Charlotte.

— Oui. Mais n'oublie pas que ce n'est pas ici qu'elle travaillait. Il n'y a donc aucune raison pour que le décor évoque son boulot.

— Tu as raison.

Käfer avait lui aussi enfilé des gants et ouvrait l'armoire. Il émit un sifflement admiratif.

— Voyez-vous ça ! Là par contre, pas de doute possible. Bonjour les fringues.

Charlotte le vit sortir une robe mini très courte et la regarder sous tous les angles. Elle traversa la pièce en prenant soin de ne marcher sur rien et de ne pas détruire d'éventuels indices. Elle laissa son regard errer sur les dos des livres sur l'étagère.

— La plupart des bouquins traitent de l'art du comédien ou tournent autour du théâtre et du cinéma. Elle voulait peut-être devenir actrice avant de tomber dans la prostitution. Ou elle rêvait même encore de faire quelque chose dans ce domaine.

— Oui, des rêves envolés, le copain qui ne convient pas, parfois, tout peut s'enchaîner très vite.

Charlotte hocha la tête. Elle savait d'expérience que c'était effectivement les raisons les plus fréquentes pour lesquelles des jeunes femmes se prostituaient : un rêve de vie qui vole

en éclats, les soucis financiers et un soi-disant ami qui vous suggérerait que la prostitution, c'était la bonne solution. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré pendant toutes ces années à la criminelle une seule prostituée qui ait choisi ce job parce qu'elle y trouvait du plaisir. C'était du baratin, rien de plus. Elle se dirigea vers le bureau sur lequel s'entassaient des papiers, s'assit dans le fauteuil et commença à éplucher une feuille après l'autre. Il s'agissait surtout de remboursements de l'assurance-maladie. Charlotte fut très étonnée de constater que Franziska Rotbaum avait une mutuelle.

— Un reliquat des années passées, supposa Käfer en ouvrant un tiroir.

Il fouilla dans quelques dessous qui étaient tous plus ou moins transparents.

— Papa a sans doute continué à payer l'assurance après s'être brouillé avec sa fille.

— Non, les remboursements sont à son nom à elle. Mais peut-être l'a-t-il aidée financièrement. Il faudrait en tout cas qu'on parle aux parents. Une fois que les collègues de Francfort seront allés leur porter la nouvelle du décès de leur fille, il faudra que l'un de nous les contacte par téléphone.

— Et je sais déjà qui.

Charlotte se tut. C'était toujours sur elle que retombait l'interrogatoire de la famille des victimes. Ces conversations lui pesaient aussi. En fait, Käfer peut bien s'en charger cette fois-ci, pensa-t-elle, et elle décida de lui déléguer cette tâche ingrate.

— En tout cas, on voit clairement dans les remboursements qu'elle a subi un curetage. Après une fausse couche ou un avortement, on ne peut pas le savoir... Heer pourrait peut-être nous en dire plus.

Käfer poussa un soupir de soulagement et referma le tiroir.

— L'assassin n'a donc pas pris l'embryon comme trophée. Vu les circonstances, c'est presque une bonne nouvelle.

Charlotte ne pouvait qu'abonder dans son sens.

— Bizarre que le docteur Unkel ne nous en ait rien dit. Secret médical ou pas, ce genre d'information ne lui aurait pas apporté d'ennuis et nous aurait bien aidés. Pourquoi ce silence ?

Käfer eut un sourire en coin.

— Je te l'avais bien dit, parce que c'est un trouduc.

Elle acquiesça tout en continuant à étudier chaque feuille. Elle parut étonnée puis s'arrêta brusquement.

— « Que signifient ces hurlements moralisateurs/Damnant l'une et l'autre/À table seul hait la viande/Celui qui n'a plus de dents », lut-elle à voix haute.

— Pardon ?

Charlotte haussa les épaules.

— C'est ce qui est écrit là. À la main. Elle a peut-être composé des poèmes ou s'est intéressée à la poésie. Il faudra contrôler s'il s'agit bien de son écriture.

Elle se saisit d'une nouvelle pile de papiers et les feuilleta. Des tickets de caisse de boutiques et de restaurants se mêlaient à des numéros de téléphone griffonnés sur un bout de papier ou des billets de cinéma. Elle prit un tract qu'elle regarda avec attention.

— Toujours est-il que notre victime ne semble pas aussi dénuée de conscience que veut bien le faire croire sa coloc, dit-elle en consultant la mince brochure. Elle s'est renseignée pour savoir comment surmonter les conséquences psychiques d'un avortement. On dirait qu'elle a eu un genre de baby blues.

— Mais sans bébé, dit Käfer à voix basse.

Perplexe, il regarda Charlotte.

— Je ne sais pas comment c'est pour toi, mais moi, je

n'arrive pas à me faire une idée claire de Franziska Rotbaum. D'un côté, on a la fille de bonne famille...

— Qui se brouille avec ladite famille, se tire et plonge. Un scénario plus fréquent qu'on ne veut bien le croire.

— Oui, tu as raison. Je peux encore comprendre comment elle en est venue à se prostituer. L'homme qui ne convient pas, et c'est suffisant. Là encore, c'est fréquent. Mais si je regarde autour de moi...

Charlotte acquiesça. Elle savait exactement ce que Käfer voulait dire.

— Tu te demandes pourquoi elle n'a pas réussi à s'en sortir.

— Exactement. Sa situation ne me paraît pas, et de loin, aussi désespérée que celle de certaines autres prostituées.

— Surtout qu'avec ses trente-deux ans, elle n'était plus toute jeune.

La porte s'ouvrit et Olga entra. Elle s'était changée et portait maintenant un jeans moulant et un corsage blanc qui mettait encore mieux en valeur sa crinière rousse.

— Il faut que j'y aille. Vous avez fini ?

— Une seule question encore, dit Charlotte en se relevant. Est-ce que vous savez si madame Rotbaum a essayé de se sortir de la prostitution ?

Olga Maranochov haussa les épaules.

— Aucune idée.

Charlotte la regarda, surprise.

— Vous connaissiez donc si peu votre colocataire, ou voulez-vous seulement ne pas nous en dire plus sur elle ?

La jeune femme hésita un instant et poussa un soupir.

— Je ne sais pas comment vous l'expliquer, finit-elle par dire. Je comprends que vous trouviez bizarre que je sache si peu de chose sur Franziska et que sa mort ne m'affecte pas outre mesure.

— Et pourquoi en est-il ainsi ?

— Vous savez, je suis arrivée en Allemagne il y a cinq ans. Avant, je vivais dans la banlieue de Moscou. Mes parents sont pauvres, j'ai réussi à atterrir ici avec une bourse et je travaille pratiquement jour et nuit pour pouvoir terminer mes études avec de bons résultats. Je ne me suis pas prostituée, pourtant, ça aurait été pour moi une manière de me procurer facilement de l'argent, ce dont j'aurais d'ailleurs fort besoin. Et Franzl ? Elle est née avec... comment dit-on ? Elle réfléchit un instant... une cuillère d'argent dans la bouche. Et seulement parce qu'elle s'est fâchée avec ses parents, cela devrait expliquer qu'elle soit devenue une putain ? On peut s'en sortir autrement, croyez-moi. Elle était tout simplement trop paresseuse pour faire quelque chose de bien.

La voix d'Olga avait des accents presque mauvais. Son regard plein de haine semblait transpercer Charlotte.

— Quand on choisit la facilité, qu'on se contente de s'allonger et d'écarteler les jambes, il ne faut pas s'étonner de passer un jour l'arme à gauche.

Et elle ajouta tout bas :

— Cette salope ne l'a pas volé.

Charlotte et Käfer en restèrent muets de stupeur. Ils se regardèrent, ahuris. La sonnerie d'un portable troua le silence. Charlotte ne connaissait pas cette sonnerie. Elle ne venait ni de son portable ni de celui de Käfer.

— Pas de problème, vous pouvez décrocher, dit-elle donc en s'adressant à Olga qui, pour sa part, ne semblait pas prête à sortir son téléphone.

— C'est son portable à elle, dit-elle, et sa voix était encore plus acerbe qu'auparavant.

Antonio Gomez ferma son sac et embrassa sa femme.
— Je ne rentrerai pas trop tard.

— Mais il fera nuit dans quelques heures.

— Je sais. Mais je veux profiter du beau temps pour travailler un peu à la tonnelle, sinon, jamais elle ne sera terminée avant l'hiver. Alors autant profiter de mon après-midi libre.

Il faisait doux en ce jour d'automne. Il n'avait donc mis dans son sac qu'un tee-shirt à manches longues et une veste un peu plus chaude, en plus des outils dont il aurait besoin.

Élisa le regarda, compréhensive.

— Je passerai récupérer demain la voiture au garage, tu mettras moins de temps pour tes déplacements.

— Parfait, dit-il en se penchant vers Pablo cramponné à la jambe de sa mère.

Il lui fit la bise puis, se retournant vers sa femme :

— Et surtout, ferme la porte à clé une fois que je serai parti.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ? lui demanda-t-elle étonnée. Pablo n'a pas essayé bien souvent d'ouvrir la porte d'entrée.

Il hésita un instant, se demandant s'il devait invoquer une quelconque série de cambriolages dans le quartier mais il se ravisa. À quoi bon lui faire peur inutilement en racontant de tels mensonges ?

— On ne sait jamais, se contenta-t-il de répondre en s'efforçant d'arborer le sourire le plus décontracté possible.

Il quitta la maison, la peur au ventre.

Il est bien possible que j'exagère, se dit-il une fois dans la rue. Après quelques mètres, il s'arrêta et se retourna, comme mû par une intuition. Des passants marchaient vite, il ne remarqua rien d'inhabituel. Mais ce sentiment confus d'être suivi ne le quitta pas pour autant.

Il se remémora tout ce qu'il voulait faire aujourd'hui, histoire de penser à autre chose. Ils avaient loué l'été dernier un jardin ouvrier à Münster-Gievenbeck. L'emplacement était très beau, mais les prédécesseurs n'avaient malheureusement pas investi beaucoup de temps dans l'entretien du terrain. La petite tonnelle était en bien piteux état et il fallait la réparer le plus vite possible. Aujourd'hui, il voulait s'occuper du toit en bouchant les plus gros trous pour que la pluie ne puisse plus passer au travers. Il espérait qu'il avait pris suffisamment d'outils et que le temps allait se maintenir encore un peu.

De nombreuses personnes attendaient à l'arrêt de bus qui ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres. Beaucoup de collégiens traînaient autour de l'Abribus, ils se poussaient, chahutaient alors que d'autres personnes essayaient de garder leurs distances par rapport à cette meute bruyante.

Génial ! Le trajet en bus avec une horde d'ados en pleine puberté, ça va être un vrai régal !

Antonio se posta loin des jeunes sur le bord du trottoir, posa son sac entre ses pieds et regarda sa montre. Deux heures et quelques, il ne lui restait donc plus que trois heures avant que la nuit tombe. Il aurait le temps de boucher les trous avec du carton fibre goudronné. Il pourrait repeindre l'intérieur pendant le week-end et il réussirait peut-être même à bêcher le jardin avant les premières gelées.

Un bruit l'arracha à ses pensées. Fort et familier à la fois. Intrigué, Antonio porta son regard vers la gauche. Une Porsche, ou une Lamborghini ou une voiture de ce type en tout cas. Le moteur qui tournait à plein régime lui signalait le passage imminent d'une voiture de sport luxueuse. Un véhicule orange prit le virage dans un crissement de pneus, confirmant la supposition d'Antonio.

Ah, une Lotus Elise. Super.

Il avait fréquenté dans son ancienne vie des gens qui conduisaient ce genre de voiture, mais il n'en connaissait plus aucun maintenant. Un de ses principaux patrons lui avait dit à l'époque :

— Tonio, si tu te donnes un peu de mal, tu pourras bientôt te payer aussi une caisse comme ça.

Il fallait bien qu'il le concède, parfois, les sommes d'argent qu'il gagnait à l'époque lui manquaient. Il adorait les bolides et il aurait tant aimé se payer une fois dans sa vie une voiture de sport. Il pouvait dire définitivement adieu à de tels rêves.

Qu'importe. Tu possèdes aujourd'hui quelque chose de bien plus précieux.

Cela ne l'empêcha pas de porter un regard plein de nostalgie sur la Lotus aux lignes aérodynamiques. Les jeunes poussèrent des cris admiratifs. Le conducteur de la voiture sembla apprécier cette attention que lui portait ce public d'ados. Il rétrograda, le moteur rugit lorsqu'il accéléra. Il roulait très vite en arrivant à hauteur de l'Abribus.

La voiture n'était plus qu'à quelques mètres lorsqu' Antonio sentit soudain un coup brutal dans les reins. Il perdit l'équilibre, tituba, tomba du trottoir. Une femme hurla, les collégiens crièrent « Hé, mec ! » et « Merde » et le conducteur du bolide donna un grand coup de frein, la voiture s'immobilisa dans un crissement de pneus en touchant légèrement les

jambes d'Antonio qui heurta le capot avant de retomber sur la chaussée. Il réussit à amortir sa chute avec les mains mais son coude cogna violemment sur l'asphalte.

Un silence de mort se fit. Antonio fixait le conducteur qui le regardait avec effroi. Puis tout le monde se mit à parler en même temps.

— Vous n'avez rien ?

— Vous êtes blessé ?

— Il est dingue ce type, ou quoi ?

— Vous pouvez pas faire attention ?

— On appelle un médecin ?

— Mais l'autre, là, il roulait bien trop vite !

Antonio remarqua qu'il tremblait comme une feuille. Il s'était écorché le coude, le sang coulait le long de son bras.

— Monsieur Gomez ? Mais c'est vous, monsieur Gomez ? Laissez-moi donc passer !

Il connaissait cette voix, mais il était incapable de dire de qui il s'agissait. Il ne la reconnut que lorsque madame Wagner, sa voisine de palier, s'accroupit à côté de lui. Il aimait bien cette femme blonde à la beauté un peu sauvage. Elle devait être proche de la cinquantaine.

— Vous avez mal ? Mon Dieu, mais vous saignez !

Elle appuya un mouchoir sur son coude en lui lançant un regard inquiet.

— Vous voulez que j'appelle une ambulance ?

— Non, non, c'est bon, répondit Antonio avec difficulté.

Il était encore sous le choc.

Le conducteur de la Lotus se tenait devant lui, le visage cramoisi.

— Mais nom d'un chien, vous jouez à quoi, là ? Vous êtes dingue ? Vous allez bien ? Vous êtes blessé ?

Antonio mit un certain temps à retrouver son calme, à

distinguer les voix et à contrôler la peur panique qui s'était emparée de lui.

— Tout va bien, bredouilla-t-il, c'est ma faute...

Calme-toi, calme-toi ! Que s'est-il passé ?

Il ne savait pas s'il se faisait des idées, si le choc affectait ses sens ou si son impression était bien la bonne. Il porta son regard sur les gens qui l'entouraient et le fixaient, effrayés. Quelqu'un l'avait-il poussé ?

— Vous êtes sûr que vous allez bien ? demanda le conducteur de la Lotus, un homme élégant d'une cinquantaine d'années.

Le choc se lisait encore sur son visage. Mais on voyait bien aussi qu'il n'avait qu'une seule envie : quitter les lieux au plus vite.

— Mais oui, c'est certain, pas de souci, murmura Antonio.

L'homme sortit de son portefeuille une carte de visite qu'il lui tendit.

— Appelez-moi si vous souffrez quand même de quelque chose. Je ne veux pas qu'on me reproche un délit de fuite.

— Ne vous inquiétez pas. Vous n'êtes pas en tort. C'est moi qui ai trébuché, je suis désolé, continuez votre route...

Son interlocuteur acquiesça, lui tapa sur l'épaule et remonta dans sa voiture. Il repartit nettement plus lentement et raisonnablement qu'avant.

Madame Wagner aida Antonio à se relever.

— Je vous ramène chez vous.

— Merci, mais ce ne sera pas nécessaire. Vous allez sûrement au travail.

Sa voisine jeta un coup d'œil à sa montre et hocha la tête, navrée.

— C'est vrai, vous avez raison. Mais c'est important pour moi que vous alliez bien.

— Je vais bien. Je vous assure. Vous prenez aussi le 135 ?

— Non, j'attends le 131. Vous ne voulez pas que je vous mette au moins un sparadrap sur le coude ? Je crois que j'en ai un dans mon sac...

Elle se mit à fouiller dans son sac mais le bus d'Antonio arriva au même instant.

— Merci, madame Wagner, ça ne saigne plus. Vraiment, tout va bien. Bonne journée !

Il s'efforça de paraître le plus gai possible avant de disparaître dans le bus. Il fit encore signe à sa voisine derrière la vitre, mais dès qu'il ne la vit plus, son visage s'assombrit.

Pendant que le bus traversait la ville, Antonio se remémorait les quelques secondes qu'avait duré sa chute. Et plus il se demandait si on l'avait poussé ou non, plus cela lui paraissait invraisemblable.

Tous ces collégiens, les bousculades... tout d'un coup, j'ai été pris dedans.

Il prit une profonde inspiration. Mais oui, voilà comme cela s'était passé. Une malheureuse coïncidence qui finalement s'était plutôt bien terminée. Il ferait plus attention la prochaine fois. Il examina son coude écorché où une croûte s'était déjà formée. Il avait aussi mal au postérieur. Pas étonnant vu la violence de la chute. Il ne faisait aucun doute qu'il avait eu, une fois encore, de la chance.

Il y avait de l'animation dans les jardins familiaux. Bien des propriétaires s'affairaient à préparer leur lopin de terre pour l'hiver et Antonio échangea de nombreuses fois un salut par-dessus les haies. Dans les heures qui suivirent, il travailla à la tonnelle et ne pensa pas une seule fois à l'incident du début d'après-midi. Il passa plus de temps que prévu à étanchéifier le toit et l'opération lui coûta bien de la peine et des efforts. Il revint le soir chez lui, sale et épuisé.

— Oh ! Une bonne douche s'impose, lui dit Élisabeth en riant. Pablo était déjà couché et la jeune femme s'apprêtait à descendre à la cave avec une corbeille de linge sale.

— Mets tes affaires sur les autres vêtements, elles iront directement dans la machine.

— Testostérone et sueur d'homme, plaisanta Antonio en enlevant son tee-shirt. Tu veux sentir ?

Elle rit.

— Merci bien, je préfère un corps bien savonné.

— Que tu pourras alors faire transpirer à ton aise, s'amusa Antonio en se retournant.

— C'est quoi, là ? demanda Élisabeth inquiète au moment où son mari se dirigeait vers la salle de bains.

Sa voix trahissait l'inquiétude.

— Bah, un truc idiot. J'ai trébuché et je me suis écorché le coude. Comme un petit garçon. Rien de bien grave.

Élisabeth posa sa panier à linge et alla vers lui. Elle lui caressa doucement le dos.

— Et là ? Tu as un beau bleu.

Il sursauta lorsqu'elle appuya à l'endroit dont elle parlait.

— Aucune idée. C'est peut-être quand je suis tombé.

Antonio remarqua que sa voix s'était altérée. Il se hâta de gagner la salle de bains et referma la porte derrière lui. Il essaya de voir son dos dans le grand miroir suspendu au-dessus du lavabo. Il eut toutes les peines du monde à discerner que, en effet, il avait un bleu.

Antonio accusa le coup. Il n'était pas tombé sur le dos, puisqu'il avait amorti sa chute avec le coude. Le bleu ne venait donc pas de là.

Quelqu'un m'a-t-il donc vraiment poussé ?

Charlotte ne parvenait pas à oublier la voix de l'homme qui avait appelé sur le portable de la victime. Une voix qui avait quelque chose d'ordurier.

— Sara, ma belle ! Envie d'un peu de rab ? avait-elle entendu juste après avoir décroché.

— Qui est à l'appareil ? avait demandé Charlotte, mais l'interlocuteur avait aussitôt raccroché.

Étant donné que le numéro était masqué, les jeunes informaticiens du commissariat central mettraient un certain temps avant de trouver qui avait appelé.

— Sophie arrive quand, ce week-end ? demanda Charlotte.

Elle s'efforçait de penser à autre chose pendant qu'elle mettait la table pour le dîner. La fille que Bernd avait eue de son premier mariage leur rendait visite le deuxième week-end du mois. Elle avait onze ans et était folle de son demi-frère. Charlotte était heureuse que Félix ait une grande sœur aussi gentille et aimante. Bernd installa le petit dans sa chaise haute et lui donna un gobelet rempli d'eau.

— Je passerai la chercher vendredi directement après l'école. À propos, elle aimerait qu'on se fasse une soirée DVD tous ensemble. Tu pourrais t'arranger pour que ce soit possible ?

La mauvaise conscience assaillit la jeune femme. Depuis qu'ils travaillaient sur le meurtre de Franziska Rotbaum, les

heures supplémentaires étaient à l'ordre du jour. Charlotte commençait à se rendre compte que ce n'était pas bon pour leur vie de famille.

— Bien sûr, je serai là. Ce sera de nouveau *Pirates des Caraïbes* ?

Bernd se mit à rire.

— Bientôt, je pourrai réciter par cœur tous les dialogues.

— Aussi regarder !

C'était Félix qui se mêlait à leur conversation.

— Vendredi, ton programme à toi, ce sera le marchand de sable. Promis ! répondit Bernd en caressant la tête de son fils.

Heureux, Félix mordit à belles dents dans la tartine au pâté que lui avait préparée Charlotte. Au moment où elle se saisissait du pain, son portable sonna.

— Désolée, dit-elle à Bernd qui détourna le regard et redonna de l'eau à Félix.

En fait, les téléphones étaient bannis des repas du soir en famille. Mais en ce moment, elle devait rester joignable. L'affaire sur laquelle ils enquêtaient avait trop d'importance.

— Käfer, quoi de neuf ? Vous avez déjà le nom de celui qui a appelé ? demanda-t-elle tout de suite.

— Non, mais le docteur Heer vient de me téléphoner. Il a les résultats de l'analyse de sang. On a en effet injecté un relaxant musculaire à la victime. Le truc s'appelle de la succinylcholine, expliqua son collègue à l'autre bout du fil. Ce qui est terrible, c'est qu'elle n'entraîne aucune altération de la conscience.

Charlotte laissa retomber sa tartine dans son assiette. Atterrée, elle fixait le vide.

— Tu veux dire que Franziska Rotbaum était pleinement consciente lorsqu'on lui a ouvert le ventre ? Elle a subi ces tortures tout en restant lucide ?

Un frisson d'effroi secoua la jeune femme.

— Charlotte, lui intima Bernd tout en regardant leur fils pour lui faire comprendre qu'elle ne pouvait pas parler aussi ouvertement devant lui de l'enquête en cours.

Elle lui lança un regard contrit.

— C'est exactement ce que cela veut dire, poursuivit Käfer. Mais c'est un peu plus compliqué. Cette substance entraîne normalement une paralysie respiratoire, selon Heer.

— Mais alors, elle serait morte étouffée. Or elle est morte d'hémorragie, non ?

Bernd leva les yeux au ciel et tenta de distraire l'attention de Félix qui regardait sa mère avec étonnement.

— Tout à fait. Heer n'a pas encore reconstitué le déroulement complet des faits. En cas de paralysie respiratoire, tu meurs asphyxié en l'espace de quelques minutes. Mais ce n'est pas ce qui est arrivé ici. Il va examiner une fois de plus le cadavre.

— Quelle que soit la manière dont le meurtrier s'y est pris, une chose est sûre : il voulait infliger de terribles souffrances à sa victime, pensa Charlotte tout haut.

— Et elle ne pouvait même pas crier. Ni supplier, ni se défendre. Or la plupart des meurtriers sexuels jouissent justement de voir leur victime souffrir.

— C'est exactement ça. Donc le mobile n'était pas d'ordre sexuel. Il voulait qu'elle souffre, mais il ne voulait pas en tirer une jouissance. Il faut qu'on se penche plus sur l'aspect symbolique. Qu'est-ce que ça signifie de lui détruire les organes génitaux ?

— Charlotte !

Cette fois-ci, Bernd était vraiment excédé.

— Je t'en prie, va ailleurs.

— Tout va bien ? demanda Käfer qui venait apparemment d'entendre ce que disait le mari de sa collègue.

— Oui, oui. On en reparlera demain, tu veux bien ? Je vais peut-être encore appeler un ancien collègue de la fac. Il a fait sa thèse sur les meurtres sexuels et s'y connaît dans... Bernd lui jeta un regard noir.

— Euh, on voit ça demain.

Et elle raccrocha.

— Charlotte, là, tu vas trop loin, je t'assure ! dit Bernd aussitôt. Enfin ! Tu es psychologue. Tu es bien placée pour savoir qu'on ne parle pas de choses pareilles devant un enfant !

Charlotte hocha la tête. Elle savait qu'il avait raison et qu'elle avait commis une erreur. Mais elle trouvait aussi que ce n'était pas une raison pour en faire un drame.

— Il ne comprend pas tous les détails, heureusement.

— Je t'en prie, arrête ! On ne sait jamais ce qu'un petit bout de chou capte ou pas. S'il faut vraiment que tu téléphones pendant qu'on est à table, alors au moins fais-le dans la pièce à côté.

— Oui, tu as raison. Désolée.

À cet instant, Félix lui prit la main et elle remarqua qu'il tenait aussi la main de Bernd. Il regardait tour à tour son père et sa mère avec de grands yeux. Charlotte sentit immédiatement les larmes lui monter aux yeux. Elle était bouleversée de voir que leur fils tentait de mettre fin à la dispute de ses parents.

— Tout va bien, mon chéri, murmura-t-elle en caressant la tête blonde.

Une fois Félix couché, Bernd se mit à son bureau pour corriger des copies pendant que Charlotte s'installait confortablement dans le canapé avec le téléphone. Il y avait longtemps

qu'elle n'avait pas parlé à Wolfgang Canisi, mais elle savait qu'elle pouvait le faire à tout moment. À l'époque de la fac, il lui avait fait ouvertement la cour, lui avait même avoué une fois qu'il était amoureux d'elle. Certes, Charlotte avait beaucoup d'estime pour cet homme trapu, mais jamais ses sentiments pour lui n'avaient dépassé le stade de l'amitié. Elle avait réussi à maintenir leur relation au niveau de rapports professionnels amicaux. Wolfgang était resté célibataire et travaillait toujours comme enseignant chercheur. Elle lui téléphonait à intervalles irréguliers lorsqu'elle voulait discuter travail avec lui. Par contre, Wolfgang l'appelait toujours à Noël pour lui souhaiter de bonnes fêtes de fin d'année.

— Salut, c'est moi, Charlotte, dit-elle lorsqu'il décrocha. Je te dérange ?

— Pas du tout. Je suis content de t'entendre. C'est déjà Noël ?

— Dans ce cas, c'est toi qui aurais téléphoné, rétorqua-t-elle en riant. Comment vas-tu ?

— Comme d'habitude. Ma vie est faite de travail, de travail, et de travail. Tu m'appelles pour me tenir au courant de mon absence de vie privée ? Alors, tu aurais mieux fait de passer me voir, l'absence aurait été un peu moins criante.

Il riait et Charlotte ne put s'empêcher de sourire.

— Non, en fait, je voulais te parler boulot.

— Raconte !

Elle décrivit le cas sur lequel elle travaillait. Maintenant que Félix était couché et que Bernd travaillait dans une autre pièce, elle n'avait pas à faire attention aux termes qu'elle employait.

— J'ai l'impression que cette femme n'a pas uniquement été saignée, conclut-elle, mais que la mise à mort avait... était un peu comme un rituel.

— Tu veux dire comme à l'époque, pour notre cas préféré ?
Jürgen Bartsch ?

Charlotte avait des frissons rien qu'à penser au cas de Jürgen Bartsch. Elle se souvenait dans les moindres détails de la fascination qu'avait exercée sur elle le psychisme de cet homme pendant ses études. C'était lui le boucher des enfants qui avait assassiné plusieurs garçons dans les années 1960 d'une manière totalement bestiale. Elle avait, à l'époque, rédigé un mémoire sur cette affaire avec Wolfgang, et avait dévoré tout ce qui s'y rapportait.

— Le meurtre dont je te parle n'est peut-être pas aussi extrême, mais oui, dans les grandes lignes, il est identique.

— Dans la plupart des cas, on peut voir sur le cadavre s'il y a eu rituel ou pas au moment de la mise à mort, poursuit Wolfgang et Charlotte remarquait à sa voix qu'il était tout à fait dans son élément. De tels criminels ne tuent pas simplement, ils célèbrent leur acte, le mettent en scène. La manière dont tu me décris la scène de crime et la découverte du cadavre colle bien avec ce genre de pratique.

— C'est aussi ce que je pense. Qu'est-ce que cela me dit sur le tueur ?

— Qu'il vit retiré mais qu'il est socialement intégré, que c'est probablement un homme et qu'il a une vie tout à fait ordinaire. Sa soif de meurtre est son unique particularité.

— Et elle est largement suffisante, commenta Charlotte avec un rire sec.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Mais je crois que votre homme recherche nettement le plaisir. Je crois qu'on peut avoir cette formule générale. Les meurtres rituels sont toujours des meurtres sadiques.

Charlotte réfléchit un long moment. Il n'y avait pas de doute, l'assassinat de Franziska Rotbaum avait été célébré. On

lui avait retiré ses vêtements, écarté les jambes pour mettre la victime dans une position qui rappelait celle adoptée sur un fauteuil gynécologique ou celle précédant un rapport sexuel. Un tel acte devait être préparé, l'assassin devait avoir un plan qu'il avait exécuté dans le moindre détail.

— Le côté sadique ne colle pas.

— Pourquoi ?

— Normalement, la souffrance de la victime contribue au plaisir de son bourreau. En général, ils ont des années durant des fantasmes de meurtre qui s'amplifient de plus en plus jusqu'à ce qu'ils en viennent à passer à l'acte.

— Tu as raison, convint Wolfgang. Les souffrances de la victime sont déterminantes pour les meurtres et l'assouvissement du plaisir. Mais tu m'as dit que la femme était consciente. Alors, cela colle dans ce schéma.

— Pas tout à fait, contra Charlotte, qui lui expliqua que Franziska Rotbaum avait été dans l'incapacité de crier, de se débattre, de supplier qu'on la laisse en vie ou de demander grâce. Le relaxant musculaire qu'on lui avait administré l'avait condamnée à subir son sort de manière absolument passive. Cela ne colle pas avec les délires sadiques d'un meurtrier sexuel pour qui le fait qu'une femme lui résiste peut aussi jouer un grand rôle.

— C'est vrai. Mais les meurtres rituels n'ont pas tous un mobile sexuel. La satisfaction peut avoir lieu sur un autre plan. Le meurtrier prend le rôle d'un dieu qui a droit de vie et de mort. Il se sent comme un être supérieur, comme quelqu'un qui est au-dessus de tous les autres.

— Le psychopathe classique.

— Certes, c'est une possibilité. La plupart d'entre eux ne sont pas irresponsables de leurs actes. Dans ma thèse, j'ai eu affaire à quelques cas semblables, reprit Wolfgang.

Il lui expliqua que les criminels de cette espèce tentaient toujours d'expliquer leurs actes, de les justifier à leurs propres yeux et de les excuser. De tels individus trouvaient, semblait-il, toujours de bonnes raisons pour tuer.

— Ceci dit, une obligation impérieuse reste rare. N'oublie pas que de nombreuses tentatives infructueuses précèdent presque tous les meurtres. Et pourquoi ces échecs ?

— Parce que quelque chose a empêché le tueur de passer à l'acte, dit Charlotte pensive avant de retomber dans le silence.

Elle savait que de nombreux criminels attendaient longuement qu'une bonne occasion se présente, qu'ils interrompaient leur tentative lorsqu'ils se sentaient observés ou déstabilisés par le comportement ou l'apparence de leur victime potentielle. Certains d'entre eux pouvaient se maîtriser pendant des années avant de finir par tuer. Ils se contrôlaient tous jusqu'à un certain point.

— Mais à partir du moment où il passe à l'acte, poursuit son collègue, on peut dans de nombreux cas partir du principe que l'assassin va récidiver. En effet, arriver à ses fins est pour lui la satisfaction la plus intense. Ce sentiment de sortir du lot, d'avoir seul parmi tous les autres le droit de vie ou de mort est si exaltant qu'il veut presque toujours le ressentir de nouveau. Il peut s'écouler plusieurs années avant que cela se produise. Ou il le fait seulement quelques jours après, expliqua Wolfgang d'une voix qui trahissait l'intérêt qu'il portait au sujet. J'ai étudié un cas où l'assassin a attendu vingt ans avant de récidiver. Vingt années pendant lesquelles il a su se maîtriser et puis il a suffi d'un déclencheur pour qu'il cède de nouveau à ses pulsions.

Les sourcils froncés, Charlotte regardait droit devant elle pendant que Wolfgang continuait à lui parler du cas qui était actuellement au cœur de son travail de recherche.

Des tentatives ratées. Le criminel qui les préoccupait aujourd'hui en avait-il déjà fait par le passé ? Avait-il déjà échoué ? Y avait-il des prostituées qui avaient été agressées mais sauvées *in extremis*, sans que personne ait jamais pu prendre la mesure de ces échecs ? Elle ferait interroger dès demain toutes les victimes d'agression qui avaient pu échapper à leurs ravisseurs ou à leurs agresseurs. Elle découvrirait peut-être des parallèles avec son enquête actuelle, des similitudes avec le crime, son déroulement et aussi le choix des victimes.

Charlotte se figea. Plus elle y réfléchissait et plus elle découvrait que ce que lui disait Wolfgang correspondait assez précisément au crime du parc du Aasee. Absence de composantes nettement sexuelles, un cadavre mis soigneusement en scène...

— Merci, Wolfgang, l'interrompit-elle au beau milieu de ses explications. Comme toujours, notre conversation a été très fructueuse.

— Charlotte, tu sais combien j'apprécie notre ping-pong de spécialistes. On pourrait peut-être se retrouver un de ces jours pour déjeuner ensemble...

— Bonne idée. Viens donc chez nous, tu pourras faire connaissance avec ma famille.

— Oui, avec plaisir. Je te rappellerai, ajouta-t-il après un court instant d'hésitation.

— Alors à bientôt, et merci !

— Ce sera toujours avec plaisir, Charlotte.

Une fois le coup de fil terminé, elle se leva et se mit à marcher nerveusement de long en large. Ce qui n'avait été qu'un vague pressentiment s'était mué en quasi-certitude.

Le tueur allait de nouveau frapper.

Quand Charlotte arriva le lendemain au commissariat, Käfer était au téléphone avec le frère de la victime. D'habitude, il préférerait abandonner cette tâche à sa collègue, mais il s'était laissé cette fois convaincre de prendre lui-même contact avec la famille. Käfer avait branché le haut-parleur pour permettre à Charlotte d'entendre sa conversation avec Gabriel Rotbaum. Le jeune homme était certes choqué d'apprendre le décès de sa sœur mais ne semblait pas surpris outre mesure.

— Il était clair que cela arriverait un jour, était-il en train de dire et sa voix était altérée par l'émotion. Mes contacts avec elle étaient sporadiques ; Franzl et moi, nous n'avions plus de véritable relation. Cela fait des années que mes parents ne l'ont plus vue.

— Comment la brouille entre votre sœur et vos parents a-t-elle commencé ?

Gabriel Rotbaum poussa un profond soupir.

— C'est une longue histoire. En fait, Franzl ne s'est jamais bien entendue avec eux. Surtout pas avec mon père. Il était toujours très strict, un vrai patriarche. Ce n'était pas du goût de ma sœur. Les problèmes ont commencé à la puberté. Un jour, elle est arrivée avec de la drogue. Rien de bien méchant, du haschich, un peu de cocaïne. Mais c'en était trop pour mes parents. Mon père a alors pensé qu'il devait se montrer intran-

sigeant et il l'a mise à la porte de la maison. Elle avait juste vingt et un ans.

— Il y a donc plus de dix ans de cela. Et pendant tout ce temps, il n'y a jamais eu de rapprochement ? demanda Käfer.

— Au début, les choses n'étaient pas aussi difficiles. Dans un premier temps, elle revenait à la maison pour Noël et pour les anniversaires. Elle voulait faire des études de théâtre, mais si vous voulez mon avis, elle n'a fait que se défoncer.

— De quoi vivait-elle ?

Gabriel Rotbaum eut un rire amer.

— C'est bien là que le bât blesse. Mes parents l'ont toujours aidée financièrement. Ils lui ont payé l'appartement, l'assurance-maladie, tout. Et tout ça alors qu'ils n'étaient pas d'accord avec le choix de ses études. Ils étaient sans doute tout simplement contents que Franzï fasse quelque chose. Et puis mon père a découvert un beau jour qu'elle était certes inscrite en faculté mais qu'en fait elle ne travaillait pas. À vingt-quatre ans, elle n'avait encore validé aucun diplôme. Vous vous rendez compte !

— Je vois. Et là, votre père lui a coupé les vivres.

— Exactement. Autant que je sache, c'est le type auquel elle achetait de temps à autre son herbe qui lui a donné l'idée merdique de se prostituer.

L'interlocuteur de Käfer poussa un gémissement.

— Je me souviens encore qu'elle m'a raconté que beaucoup d'étudiantes faisaient cela, que c'était plutôt un job d'hôtesse, que les conversations étaient plus importantes que tout le reste. Débile ! Elle a eu des années vraiment difficiles... Bon sang, Franzï, quand j'y pense... Mais ces derniers temps, j'avais l'impression qu'elle remontait la pente. Je crois qu'elle voulait arrêter, en finir avec toute cette cochonnerie. Et c'est justement maintenant que... c'est terrible !

Käfer entendit de nouveau le douloureux soupir.

— Vous pensez que votre sœur voulait sérieusement quitter ce milieu ?

— Oui, je le crois vraiment, répondit Gabriel Rotbaum. Elle avait fait la connaissance d'un homme dont elle était vraiment amoureuse. Pas le genre maquereau comme ce salaud à cause duquel elle était tombée si bas. Non, cette fois-ci, ça avait l'air d'être une affaire sérieuse.

— Vous connaissez cet homme ?

— Non. Comme tout dans la vie de Franz, sa relation avec ce type était elle aussi incroyablement compliquée. C'était le compagnon de sa coloc et, bien sûr, la fille n'en savait absolument rien.

Käfer et Charlotte échangèrent un regard à la fois surpris et interrogateur.

— Elle avait une liaison avec l'ami d'Olga Maranochov ?

— Si c'est avec elle qu'elle habite, oui, répondit Gabriel. À en croire ma sœur, c'était plus qu'une simple passade, c'était sérieux, pour elle comme pour lui. Il voulait rompre avec sa copine. Mais comme ma sœur aurait alors dû quitter immédiatement les lieux, ils voulaient attendre d'avoir trouvé un logement pour eux deux. Le type se chargeait, semble-t-il, de toutes les démarches. Mon Dieu, elle rencontre enfin un homme qui lui veut du bien et il lui arrive... ça !

Käfer remercia le frère de la victime et raccrocha. Il regarda Charlotte en fronçant les sourcils.

— Voilà qui explique pourquoi Olga Maranochov ne portait pas la victime dans son cœur.

— À condition qu'elle ait su qu'il y avait quelque chose entre elle et son copain. Ce pourrait être un mobile ?

Charlotte secoua la tête.

— Je ne crois pas. Pourquoi une femme tuerait-elle sa

rivale de cette manière ? Elle aurait eu un nombre incalculable de possibilités de tuer sa coloc beaucoup plus simplement.

— Pense à ce meurtre en Italie. Cette étudiante américaine qui aurait, avec la complicité de son ami, violé et tué celle qui partageait son appartement.

— L'ange aux yeux de glace ? C'est bien le surnom que lui a donné la presse people ?

— Tout à fait. Elle s'appelle Amanda Knox, je crois.

Charlotte hocha lentement la tête.

— Tu as raison. L'idée semble absurde parce que l'amant de Franziska prenait tellement soin d'elle. Mais il avait peut-être deux visages et, qui sait, c'est un salaud de sadique. Et puis, une situation de ce genre peut vite dégénérer, ce ne serait pas la première fois. En tout cas, il faut qu'on lui parle. Cela ne m'étonnerait pas plus que ça que ce soit lui qui ait essayé de joindre Franziska sur son portable hier.

Elle nota quelque chose.

— Au fait, j'ai eu une longue conversation avec un ami psychologue, un expert en médecine légale, ajouta-t-elle et raconta alors à Käfer que des meurtres de ce type étaient souvent précédés de tentatives infructueuses.

— Alors là, on risque d'avoir du pain sur la planche si on veut enquêter dans ce sens. Hammersbach va s'en charger, dit Käfer. Avant que le meurtrier n'injecte à sa victime un relaxant musculaire, il est possible qu'il les mette hors d'état de se défendre en leur faisant absorber la drogue du violeur. On n'a trouvé aucune autre trace de violence sur le cadavre, ce qui veut dire que ses tentatives infructueuses, comme tu les appelles, n'ont pas été très nombreuses.

— Et la drogue du violeur n'est malheureusement pas rare. Tu as raison, on va avoir du boulot. Espérons que Hammersbach trouvera quelque chose.

Charlotte parla à son collègue de la théorie de Wolfgang selon laquelle les tueurs qui procèdent de cette manière seraient des récidivistes.

— Je vois, dit Käfer pensif. Cela ne diminue en rien la pression qu'on a de trouver ce malade. Mais on devrait aussi se préoccuper des professionnels du milieu.

— Le crime organisé ?

Charlotte ne dissimulait pas son étonnement.

— Chère Charlotte, la mafia se trouve désormais dans les coins les plus reculés du globe, lui dit-il avec un sourire. Il s'agit de ne pas perdre de vue le commerce d'êtres humains et la prostitution. Il peut très bien arriver que les femmes qui veulent décrocher, ou qui menacent de porter plainte par exemple, soient liquidées. Et ce d'une manière qui fasse peur aux autres.

— Là, tu as raison. C'est actuellement monnaie courante au Mexique. Mais ici ? dit-elle d'une voix hésitante.

— Tu te souviens encore du meurtre dans ce trou perdu en Basse-Saxe ? Quelque part non loin de Stade. Sept employés d'un restaurant chinois ont été abattus à l'époque. En rase campagne. Et il n'y a pas si longtemps.

Elle acquiesça.

— Oui, il faut peut-être se mettre à réfléchir à plus grande échelle. La façon de tuer est si inhabituelle qu'il pourrait bien y avoir d'autres choses derrière. Tu proposes quoi ? À ton air, je dirais que tu as déjà un plan, dit-elle en lui souriant.

Käfer éclata de rire.

— Tu me connais presque aussi bien que ma mère.

Mais il redevint vite sérieux.

— Oui, j'ai en effet réfléchi à ce qu'on pourrait faire. Demain, c'est vendredi, le jour le plus chargé dans le milieu.

Quelques hommes d'affaires se promènent encore en ville, tous les papys ne sont pas encore rentrés chez leur mammy.

— Käfer !

— Pardon, je ne fais que citer Bela.

Bela Mansfeld était un collègue de la police des mœurs, avec lequel Käfer s'était lié d'amitié ces dernières années. Un type qui en avait vu d'autres, que rien ou presque ne pouvait plus étonner et encore moins ébranler.

— Demain soir, il sera sur le pont. Une fois par mois, il fait la tournée de tous ses informateurs. Il apprend ainsi ce qu'il y a de neuf chez les proxénètes et les trafiquants d'êtres humains. Je lui ai demandé de nous emmener avec lui. On se retrouve vers vingt heures, d'accord ?

Au lieu de répondre, Charlotte fit la grimace.

— Tu peux venir en civil. Pas besoin de t'affubler de bas résille et autres porte-jarretelles, plaisanta Käfer.

Comme elle ne répondait toujours pas, son ton se fit plus suppliant.

— Je sais, c'est le week-end. Moi aussi j'aurais mieux à faire. Mais Charlotte, s'il te plaît, j'ai besoin de toi pour ce genre de travail. Si c'est Bela ou moi qui parlons aux filles, ce n'est pas du tout la même chose que si c'est toi. Nous, on est des clients potentiels. Toi, tu es en mesure de gagner leur confiance. S'il te plaît !

Charlotte soupira.

— Alors, *Pirates des Caraïbes*, ce sera sans moi.

Käfer la regarda, perplexe.

— Je ne vois pas le rapport mais ce n'est pas grave, merci. Je savais que je pouvais compter sur toi.

On frappa et dans la seconde qui suivit, Bela Mansfeld passait la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Quand on parle du loup... Entre, Bela ! dit Käfer en

serrant chaleureusement la main de son collègue. Tu connais Charlotte, non ?

— On s'est brièvement parlé lors de la dernière fête de Noël, dit Bela en tendant la main à la jeune femme.

Charlotte sourit.

— Oui, je me souviens. C'était toi le plus bourré de toute l'assemblée.

Bela fit semblant d'être outré.

— Moi ? Et toi alors, tu crois que tu valais mieux ?

Elle rit et Käfer s'amusa en silence. Bela Mansfeld n'était manifestement pas au parfum : Charlotte Schneidmann ne buvait jamais d'alcool.

Bela passa la main sur son crâne chauve et brillant puis s'assit. Il était plus grand que Käfer, beaucoup plus grand, il devait mesurer dans les un mètre quatre-vingt-quinze. Une vraie armoire à glace. Ses épaules larges, sa carrure d'athlète dissuadaient plus d'un mac de lui chercher des noises.

— Elle était comment la petite sur laquelle vous voulez avoir des renseignements demain ? demanda-t-il.

Käfer lui tendit une photo de Franziska Rotbaum.

— Mais elle n'a pas fait le tapin sous ce nom-là. Pour ce genre de services, elle se faisait appeler Sara, expliqua-t-il. Tu la connais ?

Bela Mansfeld regarda la photo avec beaucoup d'attention tout en triturant sa lèvre inférieure entre le pouce et l'index.

— Pour être franc, elle ne m'est pas inconnue. Je ne peux pas l'affirmer avec certitude, mais je crois qu'elle a bossé autrefois au Slatkos.

— Le nom ne me dit rien. C'est un bar ? demanda Charlotte.

— Oui, si on veut. Plutôt un de ces bordels clandestins au beau milieu de la zone industrielle. De l'extérieur, il ne te

viendrait jamais à l'idée que c'est un lupanar. C'est un endroit pour initiés.

Il passa de nouveau la main sur son crâne.

— Autrefois, on multipliait les razzias dans le coin. Je ne peux pas vous dire combien de fois on a essayé de fermer la boutique. Mais le propriétaire avait un avocat hors pair qui a toujours réussi à faire passer ce petit commerce pour des partouzes privées.

— Et tu as vu notre victime à l'occasion d'une de ces razzias ? intervint Käfer.

— Je suis à peu près sûr de lui devoir ceci.

Bela leur montra une fine cicatrice sur sa joue droite. Il fallait vraiment y regarder de près pour la déceler.

— Les filles là-bas étaient en général complètement cramées à la cocaïne et lors d'une de nos descentes, celle-ci s'est jetée sur moi, complètement hystérique, et m'a égratigné avec ses putains d'ongles. Saleté ! Je suis donc assez certain qu'il s'agit bien d'elle.

— C'était quand ? demanda Charlotte.

— Il y a un certain temps. Deux ans, sûrement. Mais je peux vous présenter demain celui qui a donné son nom au troquet.

— Slatko ?

— En personne. Le maquereau le plus gluant et le plus vache que vous puissiez imaginer. Il sait que je lui fermerai son établissement s'il n'est pas disposé à me parler. Il a bien trop d'illégaux dans ses rangs. Actuellement, c'est mon meilleur informateur.

— Au fait, tu ne connaîtrais pas un Sud-Américain ou un Espagnol parmi les souteneurs ?

— Euh... tout de suite, là, non.

Bela semblait réfléchir.

— Slatko est un Albanais du Kosovo, comme tant d'autres dans ce domaine. Ces dernières années, ils n'ont cessé de prospérer dans ce business, sans parler des Russes, cela va de soi. Ils sont devenus une véritable concurrence pour les proxénètes allemands.

— Une minute, l'interrompt la jeune femme en se saisissant du téléphone et en appuyant sur une touche. Hammersbach ? C'est Charlotte. Tu peux venir avec Henry dans notre bureau ? Merci.

Peu de temps après, ils se retrouvèrent à cinq dans la petite pièce.

— On vient juste de terminer, dit Hammersbach. Je serais venu vous dire où on en était, de toute façon. Pas facile de rechercher tous les délinquants issus de l'immigration sud-américaine ou espagnole. Mais je pense que nous les avons tous répertoriés. Vingt-deux au total, tous avec adresse et numéro de téléphone.

Käfer le félicita.

— Du bon travail. Il y en a un parmi eux qui collerait avec notre affaire ?

— À vrai dire, il y en a plusieurs, dit Pauly. On a un violeur...

— On ne l'a pas violée, lança Charlotte.

— Mais je pensais qu'on ne pouvait pas exclure les mobiles sexuels ?

Charlotte acquiesça brièvement, Hammersbach continua.

— En tout cas, on a aussi des meurtres et quelques coups et blessures dans le lot.

— Est-ce que l'un d'eux a utilisé la drogue du violeur ? demanda Charlotte qui expliqua au collègue qu'ils recherchaient des victimes potentielles ayant échappé de justesse à une agression mortelle.

— Oui, le violeur. Il a mis ses victimes K.-O. en se servant de cette drogue.

Käfer se gratta le ventre et desserra discrètement sa ceinture d'un cran. Pourquoi le serrait-elle comme ça ? Il y a encore peu de temps, il était en pleine forme, les pantalons ne le serraient pas, et encore moins ses ceintures. Lentement mais sûrement il était en train de prendre quelques kilos.

Il faut que tu arrêtes de finir l'assiette d'Annette, pensa-t-il soudain. Toutes ces gourmandises le soir, c'était mortel pour sa ligne.

— Pour moi, ça ne colle pas avec ces tentatives infructueuses dont on a parlé, tu ne trouves pas, Charlotte ?

— Non, je ne crois pas non plus qu'il s'agisse de cela. Pourquoi ne violerait-il *pas* la femme lors de son dernier meurtre s'il l'a toujours fait avant ? Ça n'a pas de sens. Mais j'aimerais quand même qu'on pratique un test ADN sur cet individu.

— Tu l'auras, répondit Hammersbach. Et pour tous les autres aussi.

— Et il faudrait que vous voyiez aussi quels sont les cas non élucidés pour lesquels on a utilisé cette drogue du violeur, ajouta Charlotte. Et de préférence les cas où les victimes n'ont pas été violées.

— Ce sera extrêmement compliqué, intervint Bela. La drogue du violeur est très appréciée dans le milieu. Elle est courante lorsqu'il s'agit de satisfaire des souhaits particuliers.

— Des souhaits particuliers ? s'enquit Käfer.

— Oui, pour tout ce qui ne peut pas être fourni sur la base du volontariat. Des mineures par exemple. On a déjà eu le cas d'une gamine de quatorze ans à qui on a versé quelque chose dans le verre à la piscine, qu'on a emmenée dans une camionnette sur un parking et là, trois vieux pervers l'ont

violée. Ensuite, ils ont assis la fille encore groggy sur un banc. Si elle n'avait pas été blessée aussi bestialement, il est bien possible qu'elle n'aurait rien remarqué après coup, continua Bela avec un haussement d'épaule. Franchement, je préfère ne pas savoir combien d'agressions ne sont jamais découvertes, tout simplement parce que les victimes ne se souviennent de rien. Cette drogue du viol est une substance diabolique.

— Comment se fait-il que le premier imbécile venu puisse se la procurer, demanda Käfer.

Il remarqua aussitôt à quel point sa voix trahissait sa colère.

— C'est vrai, quoi ! Ce n'est tout de même pas possible qu'on puisse trouver cette saloperie à tous les coins de rue !

Bela eut un geste d'impuissance.

— L'héroïne ou le crystal, tu peux en acheter aussi partout. Si tu t'y connais un peu, il te suffit de braquer une pharmacie ou de soudoyer un infirmier dans un hôpital et tu as le truc. En fait, il ne s'agit que de benzodiazépines mais à plus fortes doses que celles que ton médecin te prescrit.

— Ouh ! dit Käfer en secouant ses boucles brunes. Bon, qu'importe, on aura peut-être un peu de chance. Hammersbach, je veux voir toutes les plaintes dans lesquelles la drogue du viol a joué un rôle. Sur quelle durée ?

Il interrogeait Charlotte du regard.

— Les douze derniers mois, je commencerais par là, répondit-elle. Mais Käfer, on ne sait même pas si cette drogue a été utilisée chez notre victime. C'est une hypothèse plausible, pas une certitude.

— La certitude, tu ne l'auras sans doute jamais, intervint Bela. Cette substance ne laisse de trace dans le sang que pendant très peu de temps. C'est ce qui la rend si diabolique.

— Il faut qu'on vérifie cette piste, aussi vague soit-elle. Bela, tu peux nous présenter demain quelqu'un qui vend ce genre de marchandise ?

Ce dernier acquiesça.

— Pas de problème.

Käfer se frotta les mains. L'intervention de demain avait réveillé son instinct de chasseur.

— Alors on va bien voir si cette smala de la drogue et de la prostitution peut nous être utile.

Une odeur de vin rouge et de cannelle l'accueillit le soir lorsqu'il rentra chez lui. Annette était aux fourneaux, un tablier noué autour de sa taille mince. Elle portait de nouveau les cheveux longs, ce qui cachait les cicatrices de son crâne. Depuis quelques mois, elle se colorait les cheveux en châtain pour dissimuler les premières mèches blanches. Käfer aimait bien.

— Ça sent drôlement bon !

Il l'enlaça par-derrière et lui donna un baiser dans la nuque. Il jeta un regard curieux par-dessus son épaule pour voir ce qui se trouvait dans la grande marmite.

— C'est quoi ?

— Bœuf bourguignon à la sauce cannelle.

— Mmm. Délicieux. Ça fait un peu Noël.

Il trempa son doigt dans la sauce et se brûla.

— Aïe !

— Toujours aussi impatient, monsieur le commissaire, dit Annette en riant. Tu veux bien mettre la table ?

Käfer passa son doigt sous l'eau froide puis sortit les assiettes du buffet.

— Il y a quelque chose à fêter ? demanda-t-il tout en sachant pertinemment que ce n'était sûrement pas le cas.

Le dernier test de grossesse avait été négatif. Une fois de plus. Ils s'efforçaient de rester le plus décontractés possible tout en se rendant bien compte que ce n'était plus le cas.

— Oui, dit Annette au grand étonnement de son mari.

Il la regarda, interloqué. Elle prit deux verres, les remplit à moitié de vin rouge et s'assit près de lui.

— Ne me fais pas languir ! Qu'est-ce qui se passe ?

Käfer souleva son verre et trinqua avec Annette.

— On a rendez-vous la semaine prochaine dans le centre spécialisé en PMA.

Käfer avala de travers et se mit à tousser. Il essaya de dire quelque chose, mais Annette ne lui en laissa pas le temps.

— Je me suis renseignée et j'en ai aussi parlé au docteur Schlösser, ma gynéco. On essaie maintenant depuis un an. Elle me dit que tout fonctionne chez moi et qu'il est temps de se tourner vers les experts. Il va falloir analyser ton sperme. Après, on avisera.

Käfer restait sans voix.

— Et pourquoi ce serait une occasion de faire la fête ? finit-il par demander.

C'est tout ce que tu as à répondre ? Quel imbécile tu fais, pensa-t-il en lui-même.

Annette esquissa une grimace avant de sourire.

— Premièrement parce que nous prenons enfin les choses en main, et deuxièmement...

Elle se leva, alla s'asseoir sur ses genoux, passa les bras autour de son cou et l'embrassa tendrement.

— Deuxièmement, faire l'amour d'après le calendrier, puisqu'il faut bien appeler les choses par leur nom, donc l'amour planifié... franchement, chéri, ça me soûle. Depuis un an, on couche ensemble du douzième jour au dix-huitième jour de mon cycle, qu'on en ait envie ou pas. J'ai parfois l'im-

pression d'être une vache qui doit se faire inséminer. J'ai tout simplement envie de faire l'amour de nouveau avec toi sans que tout tourne autour de l'ovulation et de la fécondation. Tu comprends ?

Elle l'embrassa de nouveau.

Käfer lui rendit son baiser mais détourna vite la tête.

— Oui, je comprends, mais ce centre de PMA... Je veux dire... ben...

Il ne savait pas quoi dire exactement. Annette avait raison, bien sûr. Au bout d'un an, il était grand temps d'aborder le sujet plus systématiquement. Alors, où était le problème ? Ce ne serait pas, par hasard, parce qu'il était prouvé que tout fonctionnait correctement chez Annette alors que pour lui, ils ne savaient encore rien de ses aptitudes à la procréation ?

Käfer se vit, l'espace d'un instant, assis dans un cabinet médical stérile en train de devoir remplir un gobelet de sperme dans une pièce sombre, puis de le tendre, le visage empourpré, à une assistante médicale pour ensuite entendre un toubib hilare lui expliquer que son foutre ne valait pas tripette. Il en avait presque la nausée. Surtout s'il imaginait ce qui pouvait alors se passer. Que feraient-ils s'il était stérile ?

Annette semblait lire dans ses pensées.

— Au cas où il y aurait un problème de ton côté, on discutera de l'étape suivante. Les causes pour lesquelles ça n'a pas marché jusqu'à présent sont multiples, mais les solutions le sont aussi. Le docteur Schlösser pense qu'une insémination suffit dans la majorité des cas. Si tes spermatozoides sont un peu lents...

— C'est donc moi le coupable.

Il réagissait comme piqué au vif. Il le savait, tout comme il savait à quel point c'était idiot.

— Ah, Peter !

Annette se leva et retourna s'asseoir sur sa chaise.

— Il ne s'agit pas de savoir qui est coupable ou non. On veut tous les deux un enfant. Alors il faut qu'on agisse aussi ensemble.

Elle toussota.

— Et franchement, c'est toi qui as le rôle le plus facile si nous devons avoir recours à une insémination artificielle. C'est moi qui vais alors devoir me bourrer d'hormones et subir toute la procédure.

Sa voix était coupante. Que Käfer le veuille ou non, il se sentait agressé.

— C'est de mieux en mieux ! Ce sera donc ma faute si tu souffres. Super.

Mais enfin, maîtrise-toi. Tu te comportes comme un gosse. Käfer se réprimandait intérieurement.

Annette semblait voir les choses sous le même angle. Elle avait maintenant l'air d'être vraiment en colère, ce qui était plutôt rare chez elle. Ses beaux yeux bleus n'étaient plus que deux fentes sombres, sa bouche était pincée.

— Tu es un idiot.

Puis ils se turent tous les deux.

— Je sais, finit-il par dire avec un soupir.

Puis il tendit la main vers Annette. La jeune femme la prit après une courte hésitation et le laissa la reprendre sur ses genoux.

— Je suis idiot, c'est vrai, c'est toi qui as raison. Vraiment, j'en suis persuadé, dit-il à voix basse en enfouissant son visage dans ses cheveux. Je crois que j'ai seulement peur des conséquences. Je veux dire... et si tu me quittais parce que je...

— Peter ! s'écria Annette vraiment outrée. Depuis que tu m'as tenue mourante dans tes bras, je n'aimerai jamais

personne autant que toi ! Sinon, je ne me serais pas mariée avec toi, pauvre imbécile.

Elle lui donna un coup de coude.

— Et tu le sais pertinemment.

— Je t'aime, moi aussi, maugréa Käfer. Tu veux bien me pardonner, une fois de plus ?

Elle hocha la tête et l'embrassa sur le front.

— Oui, exceptionnellement. Et si on s'occupait du bœuf bourguignon ?

Mais Käfer avait une meilleure idée.

— On peut dîner plus tard ? lui murmura-t-il à l'oreille en la soulevant dans ses bras.

Annette eut un petit rire et se colla contre lui.

— Mais bien sûr, dit-elle doucement en l'embrassant.

En portant Annette dans leur chambre à coucher, Käfer pensa brièvement qu'il n'avait vraiment pas le temps en ce moment d'aller faire toute une batterie d'examens dans un centre de PMA. Il décida, à la prochaine occasion, de convaincre sa femme de repousser un peu l'échéance. Et d'ici là, qui sait, elle tomberait peut-être enceinte.

Antonio remarqua qu'il avait la tête ailleurs. Il tenta de se concentrer sur Éliisa, sur ses mains à lui qui caressaient son corps, et sur ses doigts à elle qui effleuraient sa peau. Il sentait qu'il n'était pas aussi passionné et tendre que d'habitude. Il n'y pouvait rien. Ses mains pétrissaient ses seins mais c'était comme un geste routinier, dénué d'amour et distrait, comme si elles ne lui appartenaient pas.

— Aïe ! pas si fort, murmura Éliisa en le repoussant.

— Pardon, chuchota-t-il en frôlant ses bras alors qu'il essayait de chasser de toutes ses forces les sombres pensées qui l'assaillaient.

Il était désormais convaincu que quelqu'un l'avait poussé sur la chaussée. Antonio avait repassé dans sa tête la scène à l'arrêt de bus un nombre incalculable de fois. Oui, il y avait beaucoup de monde, oui, il y avait beaucoup de jeunes qui chahutaient et se poussaient mutuellement, mais le bleu dans son dos était la marque d'un coup délibéré. Porté avec le coude, ou le poing, en tout cas avec beaucoup de violence. Aucune autre hypothèse ne tenait la route. Personne ne frappait aussi fort par inadvertance dans une bagarre.

Mais comment trouver qui l'avait poussé ? Antonio ne pouvait imaginer que quelqu'un ait remarqué quelque chose dans l'Abribus. D'un côté ils auraient dit quelque chose si tel avait été le cas, d'un autre côté, il y avait tant de monde que

personne n'avait été en mesure de voir quoi que ce soit. Et quand bien même, comment pouvait-il trouver des témoins potentiels ?

Le conducteur de la Lotus ! Oui, il fallait qu'il lui parle. Antonio avait sa carte de visite, il pouvait l'appeler et lui demander s'il avait vu quelque chose. Le type avait bien remarqué que les gens qui attendaient là avaient tous les yeux fixés sur sa voiture, il avait même accéléré exprès histoire de leur en mettre plein la vue. Il était donc tout à fait possible qu'il ait vu qui se trouvait derrière Antonio, non ?

— Qu'est-ce que tu as ?

Élisa était au-dessus de lui et s'immobilisa. En dépit de la lumière tamisée de la chambre, Antonio put voir distinctement son expression à la fois boudeuse et inquiète.

— On dirait que tu es ailleurs.

Il essaya de faire comme si de rien n'était et l'attira contre lui.

— Ce n'est pas vrai, ma chérie, je...

Élisa le repoussa en douceur.

— Arrête, veux-tu. Tu crois que je ne remarque pas qu'il y a quelque chose qui cloche ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je ne peux pas te le dire.

Il ne voulait pas lui mentir. Il lui avait juré d'être toujours franc avec elle et de lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur. Mais cela lui semblait impossible en ce moment. Antonio tenta de gagner du temps.

— J'ai eu une prise de bec avec mon chef, mentit-il.

C'est le seul prétexte qu'il avait trouvé, et il n'était pas très original.

— Rien de grave, mais ça m'agace. Désolé, mon amour.

Les sourcils froncés, Élisa le regardait.

— De quoi s'agissait-il ?

— Bah, rien de particulier, je crois qu'il était simplement mal luné et il a passé sa mauvaise humeur sur moi. Tu sais bien comment il peut être parfois. Bref, il s'en est pris à moi pour un truc auquel je ne pouvais rien du tout.

Soulagé, il remarqua le sourire qui illuminait de nouveau le visage d'Élisa. Elle se pencha vers lui pour l'embrasser.

— Voyons alors comment on pourrait te changer les idées, murmura-t-elle en l'embrassant amoureusement avant de faire lentement glisser sa langue le long de son cou.

Ses lèvres caressèrent sa poitrine puis descendirent jusqu'à son ventre. Elle l'effleura tendrement là où il aimait particulièrement sentir ses caresses et Antonio remarqua que les tentatives de diversion d'Élisa ne restaient pas sans effet.

Je vais peut-être pouvoir me détendre.

Il inspira profondément et essaya de se laisser aller. Son regard balaya le plafond, parcourut la pièce avant de se concentrer sur le corps nu de sa femme. Il contempla son dos incurvé derrière lequel il pouvait voir la nuit par la fenêtre. Un rayon de lune passait juste par la fente des rideaux.

Et c'est alors qu'il le vit.

Il sursauta et se redressa immédiatement. Était-ce possible ? S'était-il trompé ?

Merde, non.

En un instant, ses mains devinrent moites.

Effrayée, Élisa le regardait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai trop... Je t'ai fait mal ?

— Non, non, balbutia-t-il, excuse-moi, je...

Il la repoussa un peu plus brusquement qu'il n'aurait voulu et se leva.

— Antonio, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien... J'ai seulement...

Je ne me suis pas trompé.

Il alla vers la fenêtre, l'ouvrit d'un coup, décidé à faire tout ce qui serait nécessaire.

Il se pencha dans la nuit froide. Le trottoir était à moins de deux mètres en contrebas. En se haussant un peu sur la pointe des pieds, n'importe quel adulte de taille normale pouvait regarder dans les pièces. Ils avaient souvent remarqué qu'à la nuit tombée les gens jetaient un regard dans leur appartement en passant. Ils veillaient donc toujours à fermer soigneusement les rideaux. Même s'il restait un petit espace entre les deux pans de tissu, ce n'était pas bien grave, personne ne restait planté là pour regarder dans leur chambre.

Du moins pas jusqu'à présent.

C'était le meurtrier de Sara ?

Antonio regarda dans les deux directions. Il ne vit pas un chat, en face tout semblait comme mort. Qui, il y a encore un instant, se tenait devant leur fenêtre ? Toujours est-il qu'il semblait s'être volatilisé.

— Si tu ne me dis pas très vite ce qui se passe, je te préviens qu'il va y avoir du grabuge !

La voix tranchante de sa femme l'arracha à ses pensées. Il ferma soigneusement la fenêtre et tira les rideaux pour ne pas laisser le moindre interstice. Puis il retourna au lit.

— Désolé, ma chérie, je croyais... que j'avais vu quelque chose mais je me suis trompé. Il n'y a rien.

La mine contrite, il s'allongea près de sa femme, éteignit la lampe de chevet et la prit dans ses bras.

— Je crois que je suis complètement perturbé, aujourd'hui.

— C'est bien l'impression que j'ai moi aussi.

— On dort, tu veux bien ? Je t'aime.

— Mouais. Bonne nuit.

Élisa se libéra de son étreinte, s'enroula dans sa couette et se coucha sur le côté.

Le cœur battant, Antonio était allongé près d'elle et remonta sa couette jusqu'au menton. Il fixait le mur en essayant de mettre de l'ordre dans ses idées. En vain. Ses pensées revenaient sans cesse au même point de départ.

Il y avait quelqu'un. Et il me regardait.

Le lendemain matin, Berthold Wolske arriva l'air satisfait.

— J'ai quelque chose d'intéressant pour vous, dit-il en posant un paquet de photos sur la table.

Charlotte se leva et s'approcha.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La police scientifique et technique a trouvé ces photos dans la chambre de Franziska Rotbaum. Elles étaient bien cachées, emballées dans un film plastique collé sous le lit. La chère dame semblait tenir à ce que personne ne les trouve. Ce sont des photos tirées d'un film. Mais nous n'avons trouvé ni la caméra, ni les images originales.

Käfer examina les clichés d'un air pensif. On y voyait deux personnes filmées lors de rapports sexuels, manifestement en caméra cachée. En tout cas, une partie des prises de vue était floue ou ne montrait que l'arrière-train de l'un des partenaires.

— C'est Franziska Rotbaum, dit Charlotte qui regardait derrière Käfer. Qui est l'homme ?

— On ne le sait pas encore, répondit Wolske. Mais si vous voulez mon avis, ils y allaient fort. Regardez ça ! Wolske pointait du doigt une photo sur laquelle on voyait le bas-ventre d'un homme.

— C'est de la cire ? fit Charlotte incrédule.

— Oui regarde, en haut, au bord, on voit encore la bougie. Quelqu'un lui verse de la cire brûlante sur la... dans l'entrejambe.

— Pff, il faut aimer ça, marmonna Käfer en croisant les jambes machinalement.

— Et ici, sur le torse. Wolske montrait une autre photo. On dirait des zébrures. J'ai l'impression que ces deux-là aimaient les sensations fortes.

En regardant les photos l'une après l'autre, Käfer comprit rapidement que Wolske avait raison. Sur certaines, la femme était entravée, sur d'autres on lui fouettait le derrière avec une badine. Mais l'homme n'était pas en reste. Outre la photo avec la cire, d'autres le montraient aussi avec des pinces sur les tétons et un anneau pénien. Pas tout à fait du sexe à la papa.

— L'angle de vue...

Charlotte réfléchissait à voix haute.

— Elles sont prises sous quel angle, ces photos ? Certaines sont vraiment floues.

— Les collègues ont calculé ça très précisément. Regardez un peu là.

Il montrait le bord inférieur droit de trois clichés différents.

— Sur chaque photo, on voit l'angle du lit. Ils sont certains que la caméra était cachée sur l'armoire.

— Pourquoi Franziska Rotbaum filme-t-elle ses ébats sexuels en caméra cachée pour en faire ensuite des tirages papier ? demanda Käfer.

— Et en les planquant si soigneusement ? Peut-être pour faire chanter quelqu'un, suggéra Charlotte.

— Tout à fait possible. Elle a peut-être fait les tirages par précaution, parce qu'elle craignait que quelqu'un puisse effacer le film.

— Ou lui prenne la caméra. Ce qui a pu arriver, d'ailleurs.

Käfer approuva, prit une photo et regarda de plus près.

— Le visage du type n'est pas vraiment identifiable.

Wolske sortit une photo du tas.

— Là, tu le vois très bien.

— En effet.

Käfer scruta ce visage d'homme jeune aux traits déformés par le plaisir.

— Est-ce que ça pourrait être le petit ami de la colocataire ? Ce... ah, zut, j'ai oublié son nom. Enfin, son petit ami, celui avec qui la morte avait paraît-il une liaison. M'est avis que nous devrions aller reparler avec cette furie à la crinière rousse.

Arrivés devant l'immeuble d'Olga Maranochov, ils entendirent des éclats de voix provenant du premier étage. Un homme et une femme se disputaient bruyamment. Jusqu'en bas, on entendait des « salaud ! » et des « dégage ! ». Selon toute vraisemblance, ils provenaient de chez celle qu'ils venaient voir.

— Quelqu'un semble en mauvaise posture, ici, dit Käfer. Avec un peu de chance, ce pourrait être notre ami sado-maso.

Quand Olga Maranochov leur ouvrit la porte un instant plus tard, elle avait les cheveux en bataille, les yeux gonflés et rouges. Des larmes coulaient le long de ses joues. Pourtant, elle ne semblait pas particulièrement triste, plutôt furieuse et hors d'elle.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ?

Le ton était grossier.

— Nous avons quelques questions à vous poser. À propos de votre ami et de votre relation avec Franziska Rotbaum, dit Charlotte d'une voix calme.

— De ma *relation* ? Vous plaisantez ?

— Votre ami est-il là ? On peut entrer ?

Sans attendre la réponse, Charlotte passa devant la jeune femme.

— Mais bien sûr, faites donc ! fit-elle d'un geste énervé.

Puis elle rentra dans l'appartement en tapant ostensiblement des pieds.

Käfer suivit les femmes jusque dans la cuisine, où un jeune homme tournait en rond comme un ours en cage. L'homme avait trente ans tout au plus, estima Käfer, ses cheveux bruns mi-longs coiffés en arrière dégageaient un visage où ressortait surtout un menton proéminent. Käfer lui trouvait un peu l'air d'un Américain, l'air d'un acteur ou d'un banquier. Il portait des vêtements de prix. Son polo à manches longues arborait sur la poitrine un énorme logo Ralph Lauren. C'était indubitablement l'homme des photos que Wolske leur avait apportées ce matin.

Charlotte lui présenta sa carte de police et lui demanda son nom.

— Hannes Daumüller. Je suis l'ami d'Olga, répondit l'homme.

Charlotte dressa l'oreille. Il lui semblait connaître cette voix, grave, virile, avec une pointe d'accent rhénan.

— Pour l'instant, l'interrompt Olga d'un ton hargneux.

— Minette...

— Ne m'appelle pas comme ça ! Je ne suis pas ta minette, compris ?

Charlotte était sûre, maintenant, qu'elle avait déjà entendu cette voix. S'avançant d'un pas, elle se retrouva entre les deux coqs de combat.

— Vous avez appelé récemment sur le portable de Franziska Rotbaum, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en s'adressant à Hannes Daumüller.

Il hésita un instant, puis fit signe que oui.

— Pourquoi l'avez-vous appelée Sara ? Vous connaissiez bien son vrai nom, pourtant ?

— Parce que pour lui elle n'était qu'une pute !

Olga Maranochov écumait de rage.

— Parce qu'elle faisait des choses que je ne faisais pas. Espèce de porc, tu me dégoûtes !

— Au cours de la perquisition dans la chambre de Franziska Rotbaum, nous avons trouvé des photos qui la montrent ayant des rapports sexuels avec monsieur Daumüller. Vous connaissiez ces photos, madame Maranochov ?

La question laissa la jeune femme manifestement sans voix. Elle fixait Charlotte, bouche bée. Son chéri semblait logé à la même enseigne.

— Comment ça, des photos ? finit par dire Olga en lançant à son petit ami un regard furibond.

— Aucune idée, dit-il aussitôt. Comment veux-tu que je sache d'où elles viennent ?

— Vous connaissiez ces photos ? Madame Rotbaum les a utilisées pour faire pression sur vous ? reprit Käfer en s'adressant à Daumüller.

À nouveau il se tut, tandis que la bouche d'Olga Maranochov se réduisait à un simple trait tant elle pinçait les lèvres. Au bout d'un moment, elle poussa un soupir.

— Un jour elle m'a vaguement parlé d'un film, dit-elle à voix basse. Qui m'ouvrirait les yeux, avait-elle ajouté. Je lui ai dit de me laisser tranquille avec ce genre de truc. Je n'ai jamais vu la moindre image.

Käfer se demanda si la jeune femme disait la vérité. Elle parlait les yeux rivés au sol et fuyait tout regard. Elle se passait sans cesse les mains sur le visage, se grattait le nez, touchait

ses cheveux. Les menteurs, généralement, ne pouvaient laisser leurs mains inactives.

— Et vous, monsieur Daumüller ? Saviez-vous que madame Rotbaum vous avait filmé ?

L'homme hésita.

— Oui. Il y a quelques semaines. Elle m'a montré un petit film de ce genre sur sa caméra numérique...

— Tu es vraiment répugnant ! l'interrompit Olga brutalement.

Käfer revint à la charge.

— A-t-elle tenté de vous faire chanter ?

S'efforçant d'établir avec l'homme une relation de confiance, il ajouta d'un ton compréhensif :

— Vous ne seriez pas le premier à qui ce genre de chose arrive. De plus en plus souvent, dans notre travail, nous voyons des hommes naïfs se faire plumer par des prostituées sans scrupule.

Continue de faire comme si tu étais de son côté, se disait Käfer en son for intérieur. C'est comme ça qu'il obtiendrait le maximum du zozo, il le savait bien.

— Pour vous aussi, ça s'est passé comme ça ? Franziska Rotbaum a voulu vous faire chanter ?

Daumüller acquiesça en hésitant.

— Pas directement. Mais elle a essayé de faire pression sur moi. Sauf que je n'ai pas marché dans la combine. Je ne suis pas du genre à me laisser faire.

— Que voulez-vous dire exactement ? Vous a-t-elle menacé de diffuser la vidéo ? insista Charlotte.

Hannes Daumüller jeta un bref regard à son amie, puis répondit d'une voix mal assurée.

— Oui, elle voulait la mettre sur le Net. Ça aurait été une catastrophe.

— Comment avez-vous réussi à la convaincre de ne pas le faire ?

Il haussa les épaules.

— Aucune idée. Elle a fini par lâcher l'affaire.

Avec la meilleure volonté du monde, Käfer n'arrivait pas à le croire. Quelqu'un qui avait caché une caméra de manière à filmer ses ébats sexuels n'allait pas oublier pour quelle raison il voulait faire ce film.

— Depuis quand aviez-vous une liaison avec madame Rotbaum ? demanda Charlotte sans se soucier d'Olga Maranochov à qui la fumée semblait toujours sortir par les oreilles.

— Ce n'était pas une liaison.

Le jeune homme avait l'air abattu, mais Käfer trouvait son comportement particulièrement peu crédible.

— Mais tu l'as baisée, la salope !

La belle rousse avait de nouveau les larmes aux yeux.

— À quand remontent vos derniers rapports sexuels avec Franziska Rotbaum ? demanda Charlotte.

Daumüller commençait visiblement à se sentir mal à l'aise, il devint plus évasif.

— Eh bien... euh... à la semaine dernière, je crois.

— Tu m'avais juré qu'il n'y avait plus rien ! lui lança Olga Maranochov en hurlant. Sale connard ! Tu me dégoûtes.

On avait l'impression qu'elle allait se jeter sur lui.

Il y avait décidément trop d'émotion dans l'air, jugea Käfer. Ils n'arriveraient à rien en continuant ainsi.

— S'il vous plaît, laissez-moi parler un moment seul à seul avec monsieur Daumüller, dit-il. Charlotte ?

Elle fit un signe de tête et se tourna vers Olga Maranochov.

— Venez, nous continuerons dans la cuisine.

— Mais avec plaisir !

Sur le seuil de la cuisine, la jeune femme se retourna vers Käfer.

— Et n'oubliez pas de lui dire que pour un peu il allait devenir père.

Sur ces mots, elle tourna les talons.

Hannes Daumüller regarda Käfer l'air totalement décontenancé.

— Quoi... Sara était... enceinte ?

— Ses jambes ne le portaient plus, il dut s'asseoir.

— Je n'y comprends plus rien.

— Au moment de sa mort, madame Rotbaum n'était déjà plus enceinte, dit Käfer. Elle s'était fait avorter quelques semaines auparavant. L'enfant était de vous ?

L'homme haussa les épaules.

— Aucune idée... C'est possible, elle y avait fait allusion une fois. Je n'avais pas du tout pris ça au sérieux...

— Quel genre de relation entreteniez-vous avec elle ? demanda Käfer.

Hannes Daumüller hocha la tête.

— Ce n'était pas une relation. En tout cas pas pour moi. C'est pour cette raison que je continuais à l'appeler Sara. Pour moi, c'était... Tout ce qui m'intéressait, c'était le sexe.

— Et vous payiez pour ça ?

Aux yeux de Käfer, ce n'aurait été alors ni une liaison, ni une relation, juste un rapport d'affaires entre une prostituée et son client – tout le contraire de ce que Gabriel Rotbaum lui avait raconté au téléphone. Il avait parlé d'une histoire sérieuse, d'amour et de sentiments sincères.

Mais le jeune homme secoua la tête.

— Non. Elle ne voulait pas de mon argent.

— Franziska Rotbaum était donc tombée amoureuse de vous, poursuivit Käfer. Et vous vous êtes servi de ses

sentiments pour obtenir des services sexuels gratuits. C'est bien ça ?

Daumüller se taisait et fixait le plateau blanc de la table comme s'il s'y déroulait des scènes de film absolument passionnantes.

— Et madame Rotbaum exigeait davantage, continua Käfer, impitoyable. Elle voulait une vraie relation, peut-être même quitter le milieu de la prostitution, entamer une nouvelle vie avec vous. Mais ça ne vous convenait pas, n'est-ce pas ?

Lentement, l'homme approuva.

— C'est vrai. Elle voulait emménager avec moi... n'arrê-tait pas de délirer sur un appartement pour nous deux. Je lui avais dit que je chercherais, mais que le marché locatif était très... tendu.

Il eut un rire bref, satisfait, comme s'il venait de placer un super bon coup aux échecs. Il reprit très vite son sérieux.

— Pour moi, ce n'était rien d'autre qu'une affaire de cul, poursuivit-il à mi-voix. Olga est tellement prise par ses études. Elle a souvent... Et puis, c'est vrai, elle est assez bourgeoise, si vous voyez ce que je veux dire. Sara...

— Franziska Rotbaum, corrigea Käfer, qui trouvait le comportement de Daumüller à vomir.

Aller voir une prostituée et se payer ses services était une chose – mais feindre d'avoir des sentiments envers elle, juste pour l'exploiter, en était une autre.

— Bon, Franziska si vous voulez... Elle, en tout cas, elle faisait tout ce que je demandais. Et c'est ça qui me plaisait, tout simplement. Ça n'avait rien à voir avec mes sentiments pour Olga...

— De quel genre de pratiques parle-t-on, là ? SM ? Fantômes de violence ? demanda Käfer.

Il n'excluait toujours pas que la morte ait été victime d'un

crime sexuel – même si l'on n'avait trouvé sur elle aucune trace de viol.

— Disons... Tout cela n'était pas bien méchant. Et consenti. Je ne suis pas un pervers !

Le rouge montait au visage de Daumüller.

— Je... C'est assez désagréable pour moi de parler de ça. Olga est plutôt pour le... classique. Oral, anal, pas question pour elle. C'était donc juste ça. Plus quelques jeux de bondage, un peu de fouet... Mais pas de vraie violence.

Il se racla la gorge et évita le regard de Käfer.

Celui-ci le dévisageait. L'homme disait-il la vérité ? Ou cachait-il quelque chose ? De toute façon, s'il est vraiment porté sur les pratiques sadiques, il ne l'avouera pas, pensa-t-il. La crainte de tomber sous le coup de la loi était bien trop grande, Käfer savait cela d'expérience. Plus d'une fois, dans d'autres affaires, il avait vu les prévenus minimiser leurs penchants sadiques parce qu'ils risquaient, sinon, d'être accusés de coups et blessures. Quoi qu'il en soit, une telle prédilection rendait Hannes Daumüller vulnérable au chantage. Une divulgation aurait été mortelle pour sa réputation. Avait-il voulu empêcher cela par tous les moyens et, pour cette raison, assassiné sa compagne de jeux érotiques ?

— Mais Franziska Rotbaum croyait à une vraie relation. Vous a-t-elle harcelé ?

Käfer ne lâchait pas.

Elle avait des photos qui vous montraient en train de faire l'amour avec elle. Et elle a tenté de s'en servir pour vous faire chanter – c'est ça ?

— Quoi ? Non, je vous l'ai dit, elle a essayé de faire pression sur moi, mais... Elle était défoncée en permanence et oui, c'est vrai, de temps en temps je lui parlais d'avenir, de vivre ensemble, ça la calmait. Elle allait effacer le film, elle

me l'avait promis. Quand je pense qu'elle en a fait aussi des tirages...

Il hochait la tête, stupéfait.

Personne ne pouvait être aussi naïf. Käfer revint donc à la charge.

— Plus tard, malgré sa promesse, vous avez confisqué la caméra de Franziska Rotbaum ?

Hannes Daumüller avala sa salive.

— Euh... oui. À un moment, je l'ai récupérée... Avec toutes ces drogues, Franziska était totalement imprévisible, j'ai préféré jouer la sécurité avant que des vidéos n'atterrissent sur Internet.

— Cela a-t-il donné lieu à une altercation violente ?

Hannes Daumüller le regarda avec les yeux ronds.

— Quoi ? Non... Pourquoi... Voudriez-vous dire par là que je... ?

— Je ne veux rien dire du tout. Je pose seulement des questions. Où étiez-vous lundi entre dix-huit et vingt heures ?

— Euh... voyons. J'étais... euh, lundi j'avais un rendez-vous à Düsseldorf. Je travaille pour un prestataire financier et j'avais un rendez-vous professionnel. Oui... c'est ça et puis après j'étais avec Olga. Elle pourra vous le confirmer.

— Quand êtes-vous arrivé chez votre amie, exactement ?

— Je ne sais plus trop. Entre six et sept, vraisemblablement.

— Nous vérifierons tout cela, dit Käfer.

Il nota le nom des personnes que Daumüller disait avoir rencontrées pour ses affaires.

— Et il nous faut la caméra.

— Je l'ai balancée.

— Pourquoi ? Il suffisait d'effacer le film.

Il haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Je l'ai jetée, c'est tout. Une sorte de réflexe.

— Lorsque vous avez appelé sur le portable de la morte, vous avez dit très précisément...

Käfer feuilleta rapidement dans son carnet pour trouver le passage.

— Vous avez dit : « Envie d'un peu de rab ? » Que vouliez-vous dire ?

— Ah... C'était seulement... c'était juste une façon de parler. Mais vous voyez bien que je ne savais rien de la mort de Franziska !

Käfer regarda un bon moment le type qui était en face de lui. Pouvait-on imaginer que Franziska Rotbaum soit morte accidentellement, en se livrant aux fantasmes de violence de son amant ? Était-ce pour ça que Hannes Daumüller l'avait appelée, pour se donner un alibi ?

Une fois encore, Käfer chercha à gagner la confiance du jeune homme.

— Monsieur Daumüller, tout à fait entre nous, lui murmura-t-il, j'ai souvent eu des affaires de ce genre. Des jeux érotiques que l'on ne contrôle plus, dont on n'imaginerait jamais que ça puisse finir mal. Dans des cas pareils, on peut presque parler d'accident. C'est ce qui vous est arrivé ?

Hannes Daumüller devint écarlate.

— Quoi ? Non ! Je vous jure que la dernière fois que je l'ai vue, elle était tout ce qu'il y a de plus en vie. Je n'ai rien à voir dans cette affaire !

— Où vous rencontraiez-vous généralement ?

— C'était variable. À cause d'Olga, nous ne pouvions pas aller dans mon appartement et ici, ça ne marchait que lorsqu'Olga était chez ses parents en Russie. Sinon, ce n'était pas possible non plus. Et une chambre d'hôtel à chaque fois...

Il secoua la tête. Bien trop cher. Elle avait une place habituelle au bord du lac, on y est allés quelquefois quand il fallait faire vite. Une fois ou l'autre elle m'a accompagné dans des voyages d'affaires.

— Ah oui, là, l'hôtel était payé par votre entreprise.

Käfer ne put retenir une pointe de mordant dans sa voix, mais apparemment Hannes Daumüller ne l'entendit pas.

— Exactement, acquiesça-t-il. Du coup c'était autre chose. En même temps, c'était un peu scabreux, personne ne devait savoir qu'elle était là.

Käfer eut un haut-le-corps intérieur. Les types comme Daumüller, qui manipulaient des êtres plus faibles et moins bien armés qu'eux pour leur profit personnel lui étaient odieux.

— Aviez-vous une idée de ce qu'elle vivait ? Vous a-t-elle parfois raconté des choses, à propos d'un proxénète par exemple, ou d'un client particulièrement difficile ? demanda Käfer en ravalant le dégoût que ce type lui inspirait.

— Hmm.

Hannes Daumüller semblait réfléchir.

— Elle m'a parlé une fois d'un certain Albanais qui voulait absolument qu'elle travaille pour lui. Elle a refusé, ce qui a mis le type bien en rage. Mais ce qui s'est passé au juste à ce moment-là...

Il haussa les épaules.

— La plupart du temps, quand elle commençait à jacasser, je passais en mode écoute flottante. Parce qu'enfin je ne venais pas la voir pour me farcir toutes les histoires de sa putain de vie. Mais dans son milieu à elle... Oui, la violence, c'était un sujet fréquent. Une fois, elle a même plus ou moins parlé d'une punition... Hmm.

Il avait l'air de chercher.

— Une prostituée qui avait été punie ? Par qui ?

— Je vous l'ai dit, je n'arrive pas bien à me souvenir. Une pute ne voulait pas faire ce que voulait son mac et il l'avait sacrément amochée, semble-t-il. Je me souviens juste qu'aux dires de Sara... de Franziska Rotbaum, donc, sa collègue était restée trois semaines à l'hôpital. Mais de quoi s'agissait-il précisément, désolé, je ne sais pas.

Käfer hochait la tête d'un air pensif. Dès le début, une punition dans le milieu de la prostitution lui avait paru plausible. Des affaires de ce genre, il en avait connu suffisamment au cours de ses années à Hambourg. Mâchoires et pommettes fracturées étaient à un certain moment le lot normal de nombreuses prostituées. Mais un abdomen éventré ? Même dans les quartiers chauds, il n'avait jamais vu une telle brutalité. Käfer ne se demandait pas si un proxénète était capable de telles horreurs – il en était persuadé –, mais pourquoi il ferait une chose pareille. Au bout du compte, une punition de ce genre, c'était une source de revenus en moins pour un salopard de cette espèce. Il devait donc y avoir une très bonne raison pour que quelqu'un ait fait subir une telle punition à Franziska Rotbaum. Mais laquelle ?

— **P**eux-tu juste encore aller chercher une caisse d'eau gazeuse à la cave ? cria Éliisa au moment où il allait partir.

Antonio soupira. Il avait mal dormi après l'incident de la nuit dernière. Il avait sans cesse devant les yeux la silhouette qui l'avait observé par la fenêtre. Maintenant il était presque midi et il devait se dépêcher. Aujourd'hui il y avait de quoi faire. On était à la veille du week-end, ce qui de toute façon signifiait plus de travail que d'habitude. Demain avait lieu un match de foot pour lequel il devait encore terminer le plan de sécurité, et ce soir un groupe jouait dans la grande salle de la Münsterlandhalle. Mais dimanche, au moins, il pourrait travailler au jardin.

— J'y vais, mon amour.

Il attrapa la clef de la cave au tableau et descendit quatre à quatre. En bas, il appuya sur l'interrupteur, mais n'entendit qu'un vague bourdonnement.

— Mais pourquoi ce putain d'interrupteur est encore cassé ? jura-t-il entre ses dents tout en avançant à tâtons dans le noir en suivant le mur.

L'interrupteur était constamment en panne et plusieurs fois déjà Antonio avait demandé au propriétaire de faire vérifier l'électricité de la cave. Bientôt Pablo viendrait courir par ici et risquait de se cogner dans l'obscurité, tout ça parce

que le propriétaire de l'immeuble était un grippe-sou. Là, en bas, on n'y voyait pas à trois pas. La lumière n'arrivait que faiblement par la porte ouverte sur le vestibule et il avait laissé sa veste à la maison, si bien qu'il n'avait même pas son portable pour s'éclairer.

Et justement quand on est pressé.

Il avançait prudemment, faisant attention à ne pas se cogner à l'un des tuyaux en saillie dans le mur. La cave qui correspondait à leur appartement était la troisième sur la droite. Il lui suffisait de trouver la bonne porte, de l'ouvrir et d'allumer l'interrupteur qui se trouvait à l'intérieur. Contrairement à celui du couloir, celui-ci devait bien fonctionner. Normalement.

Tu es déjà venu à bout de choses plus difficiles dans ta vie.

— Aïe !

Il s'était quand même cogné la tête contre un tuyau. Son moral baissa encore d'un cran. Il avait toujours bien dit qu'ils devraient s'acheter une de ces machines à soda qui transforment l'eau du robinet en eau pétillante. Charrier toutes ces caisses n'avait aucun sens ! Une fois par mois il sortait du supermarché avec toute une cargaison de caisses d'eau qu'il chargeait dans sa voiture, puis descendait dans sa cave pour les remonter ensuite une à une dans l'appartement. En même temps, bien sûr, il fallait redescendre les caisses vides et quelques semaines plus tard, il pouvait toutes les remonter à nouveau pour les mettre dans sa voiture. C'était vraiment nul ! Ce soir, dès qu'il sortirait du travail, il irait acheter une machine à eau gazeuse.

Enfin, il avait atteint la troisième porte. Il sortit la clef de sa poche et essaya de trouver le trou de la serrure. C'était plus difficile qu'il ne se l'était imaginé. De la main gauche,

Antonio palpa la porte, de la droite, il essayait d'enfoncer la clef dans le trou correspondant à la serrure.

Il y arriva enfin.

Il tendit la main vers la droite, cherchant l'interrupteur. Une fraction de seconde, il se demanda pourquoi le bouton était si bizarre, pas du tout lisse comme d'habitude. Puis il sentit une énorme décharge le traverser de part en part.

La première chose qu'il vit en revenant à lui, ce fut le visage inquiet d'Élisa. Elle braquait une lampe de poche sur lui. La lumière du couloir fonctionnait à nouveau et pénétrait dans la cave par la porte ouverte.

— Mon amour ! Mon trésor ! Ouf, tu es là ! Que s'est-il passé ? Comment vas-tu ?

Elle écarta une mèche de cheveux, lui dégaga le visage, caressa doucement sa joue.

— Tu saignes du nez, dit-elle.

Elle sortit un mouchoir et essuya le sang avec précaution.

En gémissant, Antonio essaya de se redresser. Sa tête bourdonnait.

— Merde... Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas. Il y a eu un court-circuit et l'électricité a sauté dans tout l'immeuble. Je t'ai appelé et comme tu ne répondais pas, je suis venue voir où tu étais.

Inquiète, elle examinait sa tête.

— Il te faut un pack réfrigérant. J'ai l'impression que tu vas avoir une grosse bosse.

L'air hébété, il se frottait l'occiput à l'endroit où ça faisait mal.

— J'ai dû me prendre un coup de jus... et me cogner ensuite en tombant...

— Oui, le fusible a sauté. Cette maison va s'écrouler un de ces jours. Je ferais mieux d'appeler un médecin.

— Non, non. Ça va.

On entendit une voix crier d'en haut dans l'escalier.

— Maman ? Maman !

— Ne laisse pas Pablo seul si longtemps. Je remonte tout de suite, dit Antonio, exténué.

— Tu es sûr que tu vas y arriver tout seul ?

— Oui, ne t'inquiète pas. Ce n'est pas la première décharge électrique que je me prends. Et pas la première bosse, non plus. J'arrive tout de suite, mon amour.

Il lui fit un sourire contraint.

Élisa se releva et lui mit la lampe de poche dans la main.

— Garde-la donc, toi ! Puis elle attrapa une caisse de bouteilles d'eau. Je prends l'eau à la place.

— D'accord.

Quand elle eut quitté la cave, Antonio essaya de se mettre debout. C'était maintenant, seulement, qu'il remarquait à quel point la décharge électrique l'avait secoué, bien plus qu'il n'avait voulu se l'avouer tout d'abord. Son cœur battait fort, vite et par saccades. La bosse sur sa tête grossissait à vue d'œil et la douleur irradiait jusque dans la nuque et le dos. Il avait intérêt à ce que ça s'améliore rapidement, sinon il ne pourrait pas prendre son service ce soir pour le concert. Tel qu'il était là en tout cas, il n'était pas opérationnel.

Ce salaud de Schneider, pensait-il, rageur. Il allait tout de suite appeler le propriétaire et lui dire ses quatre vérités. Ce n'était pas possible, tout de même ! Il avait failli se fracasser le crâne juste parce que ce rapiat manquait à tous ses devoirs. Il ne pouvait pas laisser l'immeuble se dégrader à ce point. Maintenant, les interrupteurs tombaient du mur dès qu'on voulait allumer.

Antonio eut alors l'étrange sentiment d'être injuste envers son propriétaire et cela l'intrigua. Il prit la lampe de poche et éclaira l'interrupteur défectueux, s'approcha d'un peu plus près et regarda attentivement. Il manquait la plaque, c'était manifeste. Mais était-elle vraiment tombée comme ça, d'elle-même ? Antonio chercha par terre, en éclairant soigneusement dans tous les coins. Rien, pas d'interrupteur, pas de plastique. Il ne trouva rien.

Il n'est pas tombé par terre tout seul, pensa-t-il tout à coup, et il faillit s'étrangler. Mais si l'interrupteur n'était pas tombé de lui-même, ça voulait forcément dire...

Antonio souffla un bon coup et examina une nouvelle fois les fils qui sortaient de l'interrupteur. Il n'était pas électricien, mais quand même un peu bricoleur. Jamais, au grand jamais, un interrupteur ne ressemblait à *ça* quand on retirait la plaque. Les fils... ne sortaient pas comme ça du mur ! Directement et sous tension. Impossible !

Il sentit son cœur battre encore un peu plus vite. Un soupçon incroyable commençait à germer dans son esprit. L'interrupteur avait-il été trafiqué ? Quelqu'un avait-il cherché intentionnellement à ce qu'il se prenne une décharge de 220 volts ?

T'es malade, c'est de la folie. L'interrupteur est tombé. Tout est pourri dans cette cave, tu le sais bien.

Pourtant, ce sentiment de malaise ne le quittait pas. Si au moins il trouvait le cache de l'interrupteur. Mais il avait été comme avalé par le sol. D'abord la chute sur la chaussée, maintenant l'histoire avec l'interrupteur... C'était seulement des hasards ? Et puis le type de la nuit dernière... L'assassin de Sara avait peut-être voulu s'assurer qu'Antonio et Élisabeth étaient bien dans leur appartement, pour pouvoir s'affairer tranquillement à la cave ? Ou bien c'était lui qui pétait les plombs ?

Il y a peut-être eu des ouvriers dans l'immeuble et je ne l'ai pas su, tout simplement, se murmura-t-il à lui-même. Ce putain d'interrupteur est probablement quelque part...

Antonio éclaira les étagères avec sa torche. Le faisceau lumineux tomba sur des couches, glissa sur des paquets de nouilles et des stocks de lessive. Puis il s'arrêta sur les brassards de bain de Pablo. Quelque chose de sombre dépassait du plastique d'un bel orange fluo. Antonio s'approcha et tira sur cette chose noire. Il sentit ses mains se mettre à trembler lorsqu'il reconnut ce qu'il tenait là.

Un slip en latex noir.

Antonio sut aussitôt à qui la chose appartenait. Nerveusement et sans réfléchir, il le fourra dans sa poche de pantalon. Les pensées se bouscullaient dans sa tête quand il remonta.

Ça ne pouvait être que le slip de Sara. Minuscule et en latex noir érotique. Elle portait constamment ce genre de truc autrefois. Le slip de Sara. Dans sa cave. Comment était-il arrivé là ? Celui qui l'avait apporté était-il aussi celui qui avait démonté l'interrupteur et trafiqué les fils ? Mais pourquoi ? Est-ce que c'était un avertissement ?

Arrivé en haut de l'escalier, Antonio s'arrêta brusquement, pris d'une sorte de haut-le-cœur. Avertissement ou pas, si c'était vraiment le slip de Sara, il ne pouvait avoir été déposé là que par son assassin. Et c'était alors très probablement la silhouette de la nuit dernière. C'était l'assassin de Sara qui avait lorgné dans sa chambre.

Il était tout près.

— Ça va mieux ? demanda Élisabeth l'air soucieux lorsqu'Antonio entra dans l'appartement pour prendre sa veste. Tu es blanc comme un linge, chéri. Tu ne veux pas plutôt te mettre en arrêt maladie ?

Antonio tenta de sourire à sa femme, mais ne fut pas certain d'y être arrivé.

— Ça va.

— Bon, bon. Elle le regarda encore une fois attentivement. Ça va vraiment bien ?

Il fit signe que oui, ce qui relança ses douleurs dans la tête. Puis une idée lui traversa l'esprit.

— As-tu vu des inconnus dans l'immeuble ces derniers temps ? Des ouvriers ou des gens comme ça ?

— Non, pas que je sache. Monsieur Schneider n'a parlé de rien. Mais ça m'étonnerait qu'il ait fait réparer quoi que ce soit ici. Il n'investit pas un kopeck dans cette maison.

— Ça, c'est bien vrai. Le propriétaire le plus radin qu'on puisse imaginer.

Élisa rit.

— Tu l'as dit. Même la porte d'entrée ne ferme plus bien. On peut entrer et sortir comme dans un moulin, ici. J'ai déjà appelé Schneider au moins trois fois pour ça. Mais il ne lève pas le petit doigt. Parle-lui en, toi, à l'occasion.

— Je m'en occupe, ma biche.

Élisa lui fit un petit signe et disparut dans la chambre d'enfant, où l'on entendait Pablo crier.

Antonio sentit qu'il avait les mains moites. Les paroles de sa femme se bousculaient dans sa tête : entrer et sortir comme dans un moulin...

Il est venu ici.

Pendant qu'ils regagnaient le commissariat après avoir quitté l'appartement d'Olga Maranochov, Käfer raconta à Charlotte tout ce que Hannes Daumüller lui avait encore dit.

— Franziska Rotbaum était bien à plaindre, dit-elle au bout d'un moment d'une voix étranglée.

Käfer approuva. Il s'était arrêté à un feu rouge. Charlotte poursuivit.

— Comme si ça ne suffisait pas qu'elle se soit prostituée à cause de la drogue. Elle tombe amoureuse d'un salaud, se retrouve enceinte de lui, se fait avorter pour lui faire plaisir, probablement, ça la rend malade et pour finir, elle se fait assassiner. Quelle vie de merde !

— Ça, c'est bien vrai. Ce Daumüller a un sérieux mobile. Elle aurait pu bousiller sa vie avec ses photos. Et quid de la sorcière aux cheveux roux ? Olga Maranochov ? Tu as encore pu lui soutirer des choses intéressantes ?

Le feu passa au vert et Käfer appuya sur le champignon.

— Elle savait depuis un moment que son petit ami la trompait et elle m'a aussi avoué qu'elle en était venue aux mains avec Franziska Rotbaum, dit Charlotte.

— Peut-être qu'Olga voyait ses espoirs s'envoler et qu'elle a assassiné sa colocataire pour ça, suggéra Käfer.

— Mais est-ce qu'elle m'aurait parlé de cette bagarre, alors ?

Sur le visage de Charlotte se lisaient des pensées contradictoires.

— Je crois cette Olga capable de pas mal de choses, mais une telle boucherie ? Je ne sais pas...

Käfer se tut un moment.

— Sais-tu comment s'est passée la dispute ? Ce qu'il faut entendre exactement par « en être venues aux mains » ?

— Non. Elle n'a pas voulu me raconter précisément ce qui s'est passé, mais après cette explication, elle a manifestement insisté pour que Franziska se cherche un nouvel appartement.

— Ah oui ? Mais Franziska, elle, s'imaginait qu'elle allait emménager avec Hannes Daumüller. Et quand elle l'a mis au pied du mur, il a pété les plombs.

Charlotte semblait réfléchir.

— Un lâche tel que Daumüller, radin qui plus est, étranglerait plutôt sa victime, ou l'assommerait, et ferait disparaître le cadavre en catimini au fond du lac. Avec un type comme lui, c'est plutôt quelque chose comme ça que j'imaginerais. Mais un meurtre avec mise en scène comme celui-ci ? Un connard aussi narcissique est-il même capable d'y arriver tout seul ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Sans répondre à la question, Charlotte dit :

— Et si c'était eux deux, ensemble ?

— Tu repenses à cette affaire Amanda Knox, dit Käfer en tournant sur le Friesenring, l'avenue qui menait au commissariat.

— Oui. Lui peut une fois encore satisfaire ses désirs

pervers et Olga peut être certaine que c'est vraiment la dernière fois.

— Mais est-ce qu'il n'aurait pas violé sa victime, alors ?

Charlotte haussa les épaules.

— Ce type adore que quelqu'un lui verse de la cire brûlante sur la bite. La position du missionnaire, ce n'est pas ce qu'il préfère, apparemment. On a trouvé Franziska Rotbaum à côté du lac Aasee, et lui-même a reconnu qu'ils se rencontraient très souvent là-bas. Peut-être qu'Olga l'a accompagné au dernier rendez-vous et que tout est parti en vrille ?

Käfer gara la voiture sur un emplacement réservé et quelques instants plus tard, ils pénétraient dans le commissariat.

Ils croisèrent Hammersbach dans le hall d'entrée. Il avait l'air excédé et râlait.

— La prochaine fois, vous enverrez quelqu'un d'autre faire la collecte d'échantillons !

— Tu as pu trouver tous les délinquants d'origine espagnole chez eux ?

— Oui. Mais il ne faut pas croire qu'ils aient été coopératifs ! Pas un seul. Au contraire. Ils ont tous fait des histoires. C'est tuant.

Charlotte acquiesça d'un air compréhensif.

— Merci de t'en être occupé. Vous avez tous les prélèvements ?

— Oui, je pense. Avec quelques-uns il a fallu sortir le grand baratin, mais quand j'ai laissé entendre à ces messieurs qu'en refusant, ils se rendraient plutôt suspects, ils m'ont tous confié leur salive.

— En as-tu repéré un en particulier ? demanda Käfer.

Hammersbach secoua la tête.

— Il y en a trois ou quatre qui ont fait pas mal de manières. Je vous ai envoyé la liste par mail avec toutes les observations.

— Merci.

Satisfait, Hammersbach s'éloigna à grands pas pour rejoindre son bureau.

— Tu peux t'en occuper ? demanda Charlotte. Il faut absolument que je passe à la maison avant de revenir ce soir.

Sans attendre sa réponse, elle tourna les talons et se dirigea vers la sortie.

— Tu n'es pas la seule à avoir une vie privée, Charlotte Schneidmann, grommela Käfer.

Et il soupira. Charlotte avait une famille dont elle devait s'occuper. Lui avait une femme. Toute la différence était là. Mais bientôt, espérait-il, il n'y aurait plus de différence.

— Ah, finalement, tu as opté pour un look stylé ?
 Käfer la regardait avec un grand sourire narquois.

— Pardon ?

Effarée, Charlotte s'examina de la tête aux pieds. Veste en cuir, jean, tennis... Elle avait l'air parfaitement normale, non ?

— Mais oui, tout va bien. Il se tordait de rire. C'était une blague !

Charlotte fit une grimace qui se termina tout de même en sourire.

— Très drôle. Où est Bela ?

— Il ne devrait pas tarder.

Elle suivit le regard de Käfer qui scrutait la rue, releva le col de sa veste et repensa à la mine déçue de Bernd et de Sophie.

— On n'est pas obligés de regarder *Pirates des Caraïbes*, avait dit Sophie d'une petite voix. On peut en choisir un autre – celui que tu veux !

Ça lui avait fendu le cœur. Comment Sophie pouvait-elle penser un seul instant que si elle n'était pas là pour leur soirée DVD, c'était parce que le film ne lui plaisait pas ? Elle avait promis de rattraper la soirée prévue, avait dit d'accord pour une soirée jeux le lendemain et même avant, peut-être, un tour au zoo. Bernd s'était contenté de la regarder d'un air grave, avant de dire qu'elle ne devrait pas faire de promesses qu'elle ne pouvait pas tenir.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu devais travailler ce soir ? lui avait-il encore murmuré au moment où elle ouvrait la porte. J'aurais au moins pu prévenir Sophie !

Elle l'avait regardé en silence pendant de longues, très longues secondes et n'avait pu que bredouiller.

— Je ne savais pas comment faire.

— Ça, c'est un problème, Charlotte, avait-il dit en fermant la porte derrière elle.

Il avait raison. Jusqu'à maintenant, elle avait toujours pu tout dire à Bernd. C'était idiot de ne pas avoir osé lui parler de sa mission, par peur de le heurter, et de heurter les enfants. Ils étaient une famille, une équipe, ils devaient aborder les choses ensemble, sinon ça ne fonctionnait pas. Il lui arriverait encore souvent de devoir les décevoir – ça faisait partie de son métier. Sûr qu'elle ne travaillait pas dans un secteur propice à la vie de famille. Mais il y avait plus grave que ses horaires parfois pourris, c'était de mentir à sa famille. Non, ça n'allait pas, elle n'avait pas le droit. Vis-à-vis de Bernd, c'était puéril et stupide, mais envers les enfants c'était encore bien plus grave. Elle bousillait leur confiance. Une mère sur qui on ne peut pas compter – grands dieux, non ! Une chose aussi bête ne devait plus jamais lui arriver.

— Ça y est, le voilà !

Käfer fit signe à une Volkswagen Passat qui l'instant d'après se rangea près d'eux le long du trottoir.

— Montez ! fit Bela Mansfeld. Suis un peu en retard, s'excusa-t-il quand ils furent assis. Mais pour la peine, je vous ai arrangé un double rendez-vous. Chez Slatko Sukow, le maquereau albanais dont je vous ai parlé, nous verrons aussi Karlo, normalement. C'est le type qui fait dans le trafic de drogues en tout genre.

— Celui qui vend aussi de la drogue du viol ? demanda Charlotte qui avait pris place confortablement à l'avant.

Entre elle et Käfer se déroulait toujours une petite lutte d'un millième de seconde, pas plus, quand ils montaient tous les deux dans la voiture de quelqu'un d'autre. Ni l'un ni l'autre n'aimait s'asseoir sur la banquette arrière et chacun revendiquait pour soi comme une évidence la place à l'avant.

— Il ne l'avouera probablement pas, mais je présume que oui. Cela dit, Slatko Sukow devrait aussi vous intéresser. Il était le maître absolu de tous les lieux de prostitution clandestine de la ville. Je suis sûr qu'il connaît votre morte.

— *Était* le maître absolu, reprit Käfer à l'arrière. Ça veut dire qu'il s'est retiré des affaires ?

Bela Mansfeld éclata de rire.

— Non, un type comme Sukow ne décroche jamais. Il change juste de boutique. On va le retrouver dans la toute dernière boîte qu'il a ouverte. Cette fois avec autorisation, même. On y est dans cinq minutes.

Tous les poncifs du genre y sont, pensa Charlotte quand ils entrèrent dans le bar peu après. Les murs étaient recouverts de miroirs, et même le long comptoir était garni de petits carreaux réfléchissants. Sur des tabourets recouverts de fourrure synthétique au motif zèbre ou léopard étaient assises des dames légèrement vêtues, qui s'accoudaient au comptoir avec des mines plus ou moins blasées. À cette heure-là, l'endroit semblait encore assez mort ; avant vingt-deux heures la plupart des prostituées n'avaient pas grand-chose à faire, leur avait dit Bela. Une musique sirupeuse dégoulinait des enceintes et lorsque les trois flics traversèrent la salle, l'une des femmes se dirigea lentement vers une barre de Pole Dance installée au milieu de la scène. Elle se mit à s'agiter sans entrain.

— Te fatigue pas, Bine. Ils paieront sûrement pas.

La voix grave était teintée d'un accent que Charlotte connaissait bien, celui des Albanais du Kosovo. De derrière un rideau surgit un type balèze, pas très grand mais d'autant plus musclé. Elle supputa que pour avoir une telle apparence, il devait soulever des barres au moins deux heures par jour. Il était vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise blanche cintrée dont les trois premiers boutons étaient ouverts. Ses cheveux en brosse étaient d'un blond décoloré un peu jaunâtre et il avait sous l'œil gauche un tatouage en forme de larme. Signe que la violence ne lui faisait pas peur et qu'il avait probablement connu la prison.

— Bela, trouduc, tu me ramènes qui encore ?

Il roulait les « r » comme les gens des Balkans.

Bela Mansfeld sourit bêtement.

— Je peux faire les présentations ? Slatko Sukow, Charlotte Schneidmann, Peter Käfer. Des collègues à moi. Karlo est déjà là ?

— Non. Mais il va arriver.

— J'espère bien. Où peut-on parler tranquillement ?

Quelques minutes plus tard, ils étaient installés dans un salon particulier, une sorte de niche tendue de velours que l'on pouvait isoler du reste du bar par des rideaux. Käfer mit sous le nez de Sukow une photo de Franziska, une où elle était encore en vie.

— Bien sûr que je la connais. Elle faisait le tapin sous le nom de Sara. Elle a travaillé un temps pour moi, avant de vouloir se mettre à son compte.

Le ton était méprisant.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? demanda Charlotte.

Sukow haussa les épaules.

— Fut un temps, régulièrement, après, plus du tout. Elle a préféré quitter ma boutique et aller travailler dans la rue. Vous vous imaginez bien que je n'étais pas chaud pour la revoir dans un de mes bars. Elle aurait pu me supplier autant qu'elle voulait. Une fois qu'on m'a tourné le dos, on ne retravaille pas pour moi.

— Ça veut dire qu'elle vous avait demandé de redevenir son souteneur ?

Sukow fusilla Käfer du regard.

— Je ne suis pas souteneur. Je suis propriétaire de bar. Rien à voir. Mais, oui, elle m'a littéralement imploré. Il n'y a pas si longtemps, quelques mois peut-être.

— Ce n'était pas plutôt vous qui vouliez récupérer Sara pour votre business ?

Käfer avait une expression provocante.

— Foutaises ! Moi je ne voulais pas d'elle, *elle* oui, par contre.

Il se gratta l'entrejambe et Charlotte eut l'impression que c'était plutôt un tic qu'un besoin.

— Je la comprenais, remarquez. Qui est-ce que ça branche d'aller satisfaire ses clients dans les fourrés ? Mais elle aurait dû y réfléchir avant.

— Dans les fourrés ? Elle allait dans les bois avec les clients ? demanda Charlotte.

— Oui. C'est ce que font beaucoup de filles. Si les types ont une voiture, ça peut servir aussi pour ça. Sinon, il ne reste que les parcs et les bois. La plupart des clients sont trop pingres pour payer une chambre d'hôtel et les filles n'ont pas assez de fric de toute manière. Elle aurait mieux fait de rester chez moi, elle aurait été bien au chaud...

Il eut un rire gras et Charlotte se dit qu'il était temps de l'informer de la mort de Sara, alias Franziska Rotbaum. Mais la nouvelle laissa l'homme de marbre.

— Eh oui, ça arrive. Les risques du métier.

— Vous étiez encore en affaire avec elle ? demanda Charlotte.

Sukow éclata de rire une nouvelle fois.

— Eh, petite. Quand bien même... Tu crois que je te le dirais ?

Bela Mansfeld s'immisça dans la conversation.

— Slatko, tu sais que tu me dois encore quelque chose.

Un instant, Charlotte se demanda ce que ça pouvait bien être, mais son collègue continua.

— Alors épargne-moi tes discours de macho, s'il te plaît !

— Mais c'est pas moi qui l'ai assassinée, merde, dit Sukow, soudain plus véhément. Tu crois que je suis dingue ?

— Où étiez-vous lundi dernier entre dix-huit et vingt heures ? demanda Käfer.

— Ici. Toutes les filles peuvent en témoigner.

Käfer nota.

— Est-ce que la petite avait des ennemis ? intervint Bela. Quelqu'un, dans le milieu, lui en voulait-il ? Quelqu'un qui l'aurait bien vue morte ?

— Vraiment aucune idée, mon vieux...

— Et quand elle t'a lâché, l'interrompit Bela, qu'elle a voulu se mettre à son compte, elle s'y est prise toute seule ? Ou y a-t-il eu un nouveau protecteur ? Un ami, un amant ou quelque chose du genre ?

Slatko Sukow avait l'air de réfléchir sérieusement, mais Charlotte se demandait si ce n'était pas juste du bluff.

— À l'époque, elle avait un admirateur. Je ne me souviens plus comment il s'appelait. Un genre de petit Latino. Charlotte dressa l'oreille. Il était fou d'elle et j'ai entendu dire plusieurs fois qu'il lui mettait la pression pour qu'elle arrête de bosser pour moi. Possible qu'après ça, il l'ait coachée. J'en sais rien.

— Que faisait-il, ce type ? Maquereau ? Portier ? demanda Käfer.

— Non, non, rien de tout ça. C'était l'homme de main de Franky, c'est lui qui relevait les compteurs chez nous, généralement.

Charlotte regarda Bela d'un air interrogateur.

— Franky, de son vrai nom Franz Cordes, un nom qui à l'époque devait lui sembler trop banal. En gros, c'était l'émittance grise du milieu de la prostitution, expliqua son collègue. Spécialisé dans le racket.

— J'appellerais ça plutôt des tantièmes, objecta Sukow l'air goguenard.

— Cordes a contrôlé le milieu à Münster durant trente ans, poursuivit Bela sans se laisser démonter. Jusqu'à ce qu'il fasse un AVC. Il vit désormais dans une résidence pour seniors.

— Et se fait soi-disant sucer régulièrement par les vieilles rombières de la résidence, ajouta Sukow avec un rire étouffé.

Charlotte nota l'adresse de l'établissement.

— Franziska Rotbaum avait-elle des amies dans le milieu ?

— Vous voulez vraiment tout savoir... Sukow hochait la tête, étonné.

Il se leva et écarta un peu le rideau.

— Eh, les filles ! Venez me voir. Toutes et tout de suite.

En un clin d'œil, une demi-douzaine de jeunes femmes légèrement vêtues furent devant eux.

— Montrez-leur la photo, dit Sukow à Käfer d'un ton péremptoire.

Et se retournant vers les dames :

— L'une de vous connaît-elle cette fille ? N'ayez pas peur, elle n'a rien fait de mal. Au contraire. Alors, qui la connaît ?

L'une après l'autre, les prostituées jetèrent un regard furtif sur la photo, mais toutes hochèrent la tête. Une seule d'entre

elles se mit à l'examiner de plus près. Charlotte lui donnait une bonne quarantaine d'années, elle avait une perruque rouge vif et ses seins énormes ballottaient dans un soutien-gorge bien trop petit.

— Ce ne serait pas la petite du lac ? dit-elle d'un air pensif. Quand je travaillais encore dans la rue, je l'ai vue quelquefois. Elle allait toujours au lac avec les clients, par tous les temps. Quelle vie de merde. C'était une de ces putes toxicos, pour autant que je sache. Elle était vraiment au fond du trou.

— Vous lui avez parlé ? s'enquit Charlotte.

— Oui, deux ou trois fois, peut-être. À chaque fois que ça marchait pas, elle se faisait sa crise de larmes et là, elle délirait, qu'en fait elle avait des parents pleins aux as, mais qu'ils l'avaient laissée tomber. À chaque fois, je lui disais : ma vieille, c'est pas en pleurnichant que ça va s'arranger. Si ce métier te sort par les yeux, fais-toi désintoxiquer et lance-toi dans une nouvelle vie.

Elle sortit son chewing-gum de sa bouche, l'enveloppa dans un vieux papier et le jeta dans le cendrier posé devant eux sur la table.

— Vous savez, la plupart des gens croient que c'est de l'argent facilement gagné. On ouvre un peu les cuisses et ça suffit, qu'ils croient. Mais c'est pas comme ça. Dans ce métier, il faut avoir le cuir épais pour s'en sortir.

— Non mais, écoutez-moi ça !

Railleur, Slatko Sukow se mit à rire.

— C'est pourtant vrai, Slati. Je sais que chez toi on a la belle vie, mais dans la rue... non, là, c'est une autre paire de manches. Surtout pour quelqu'un comme elle.

Elle montra la photo d'un signe de tête.

— Quand on fait ce job juste à cause de la drogue, on vit dangereusement. Très dangereusement. Au fait : Karlo est là.

— Envoie-le-nous.

Slatko Sukow se cala à nouveau au fond de son siège, l'air détendu. Manifestement, il était content de ne plus être au centre des questions.

— Merci, vous nous avez beaucoup aidés, dit Bela avec un signe aimable à l'attention des filles, qui repartirent en direction du bar, perchées sur leurs talons.

Charlotte, admirative, constata que son collègue des mœurs maniait à la perfection la carotte et le bâton. Jovial et aimable d'un côté, inflexible de l'autre. Ils entendirent l'une des femmes discuter avec un homme et lui dire d'aller au petit salon. L'instant d'après se tenait devant eux un type insignifiant d'une vingtaine d'années, jeans, blouson de cuir, cheveux bruns plaqués en arrière avec force gel. Il ne semblait pas particulièrement dangereux, mais Charlotte savait qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Bela Mansfeld salua le jeune homme et le présenta sous le nom de Karlo. Celui-ci se la joua excédé.

— Merde, Bela, te voilà maintenant avec d'autres flics encore... Je vais être dans la mouise si ça se sait...

— Oh, pas de ça, mon gars, tu vas te retrouver en détention préventive si t'es pas coopératif.

— OK ça va, fit Karlo d'une voix traînante.

— Vous pouvez nous procurer de la drogue du viol ? demanda Käfer tout à trac.

Karlo fit oui en hésitant.

— Où la trouvez-vous ?

— Ça dépend. J'ai plusieurs sources. Mais honnêtement, je la vends pas comme drogue du viol. La kétamine et le GBL sont des drogues extra pour les soirées. Si tu doses correctement, t'es totalement détendu et tu t'éclates. Sérieusement, ça n'a rien à voir avec la drogue du violeur. Je ferais jamais un truc pareil.

— Arrête ton baratin !

Bela balaya son discours d'un revers de la main.

— Une goutte sur la langue et tu profites de la soirée, cinq et t'es naze. Joue pas les innocents, Karlo. Dans ce rôle-là, t'es pas crédible.

— C'est pourtant vrai !

Il y avait comme du défi dans la voix du dealer.

— Un verre de whisky, ça te détend, toute la bouteille et tu peux y passer. C'est tout de même pas ma faute.

Bela roulait des yeux furibonds.

— Vous en avez vendu à quelqu'un ces derniers temps ? reprit Käfer.

— Franchement, plus depuis longtemps. Les gens ne veulent plus que du crystal. Mais ça, j'en vends pas.

Charlotte ne croyait pas un mot de ce qu'il racontait. Elle lui montra la photo de Franziska Rotbaum.

— Connaissez-vous cette femme ?

— Jamais vue.

La réponse avait fusé trop vite. Bela lui lança un regard désapprouvateur et Karlo soupira à nouveau.

— Bon, d'accord. Elle s'appelle Sara, enfin je crois.

Dans le milieu, elle ne semblait connue que sous ce nom-là.

— Elle m'a pris des trucs de temps en temps. Des bricoles à sniffer, de l'héro aussi, parfois. Mais avec elle, il y avait toujours des problèmes, elle payait jamais à temps. Elle disait qu'elle avait besoin de la came pour supporter sa vie de merde. Tu parles ! C'est pour tout le monde pareil. Mais ça n'empêche qu'il faut payer.

— Que faisiez-vous quand elle ne pouvait pas payer ? demanda Käfer.

— Ben... On discutait, elle m'offrait tout le temps son corps piquouzé de partout, mais sincèrement, ça me faisait

pas bander. Et qui sait tout ce qu'on peut se choper avec ça. À un moment donné, je ne lui ai plus rien vendu et je l'ai envoyée sur la Bremer Platz.

La Bremer Platz était l'endroit où malgré de fréquents contrôles de police la drogue se vendait encore assez ouvertement. La marchandise était connue pour être de mauvaise qualité, impure et frelatée. Ne venaient acheter là que ceux qui ne pouvaient plus faire autrement.

— Avez-vous entendu dire qu'elle aurait eu des problèmes avec un dealer ?

Le jeune homme fit mine de réfléchir.

— Oui, il s'est passé un truc. Elle était avec un type, un client peut-être. Et lui s'est énervé parce que soi-disant la coke était merdique. Un mec du genre pomponné, et il voulait vraiment casser la gueule de mon pote. Mais il a sans doute changé d'avis très rapidement.

Il pouffa de rire.

Hannes Daumüller, pensa Charlotte tout à coup. S'il avait consommé de la drogue de temps en temps au cours de ses jeux érotiques avec Franziska Rotbaum, il était tout à fait possible que ce genre de situation ait pu ainsi s'envenimer.

Un quart d'heure plus tard, ils se retrouvèrent assis dans la voiture de Bela Mansfeld.

— Tu ne vas donc pas les faire coffrer un jour, ces deux-là ? demanda Charlotte, qui cette fois avait dû prendre place sur la banquette arrière. Quand même, l'un fait du trafic de drogues dures et l'autre est un vrai proxénète.

— Si, un jour ou l'autre ils seront mûrs, c'est évident, répondit Bela. Mais pour l'instant, j'ai encore besoin d'eux. On est sur le point de démanteler un réseau de trafiquants d'êtres

humains et ces deux-là sont parmi nos meilleurs indics. C'est ce qui prime en ce moment.

— Je comprends.

Charlotte regarda l'heure. Trop tard pour aller à la maison de retraite aujourd'hui.

— Ce Cordes est-il encore assez en forme pour qu'on puisse parler avec lui ?

— Il a toute sa tête, dit Bela. Il se peut qu'il joue les invalides en vous voyant. Mais je te jure qu'il comprendra toutes vos questions.

— Le mieux est d'y aller dès demain, conclut Käfer. Ce Latino qui a travaillé pour lui est peut-être notre assassin et le vieux pourra nous mener à lui directement. Merci, Bela, tu nous as filé un sacré coup de main.

Sur le siège arrière, Charlotte étouffa un soupir. Tout le samedi y était encore passé. Bernd et les enfants allaient faire grise mine. Au moment même où Bela allait garer la voiture, le portable de Käfer sonna.

— Allô ! Qu'est-ce qui se passe ?

Charlotte vit l'expression de Käfer changer brusquement. Il plissa le front, ses yeux s'agrandirent. Il toussota.

— Et où ?

Sa voix semblait cassée.

— OK. On est là dans dix minutes.

Käfer éteignit le portable.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Charlotte.

Elle savait que c'était grave, sinon son collègue n'aurait pas l'air si effondré.

— Il a encore frappé, dit Käfer d'une voix éteinte, en se passant la main sur le visage.

— **D**is donc, tu ne me cacherais pas quelque chose, toi ?

Tandis qu'Antonio boutonnait la veste de son uniforme, Éliisa le regardait d'un air suspicieux. L'uniforme, qu'il n'avait plus porté depuis un certain temps le serrait un peu. Normalement, quand il était de service à l'intérieur, il n'en avait pas besoin, mais aujourd'hui, pour ce grand concert, il allait venir en renfort aux collègues de l'extérieur.

— Mais non, enfin ! Qu'est-ce que je devrais te cacher ?

Il évita de regarder sa femme dans les yeux. Juste au moment où les deux connards de flics allaient repartir, Éliisa était arrivée à la maison, traînant Pablo derrière elle. Les deux hommes l'avaient saluée d'un air aimable et avaient disparu. Ils avaient beau être en civil, on voyait bien que c'était des flics, Antonio en était certain. Lui en tout cas avait su tout de suite à qui il avait affaire. Si seulement Éliisa était rentrée cinq minutes plus tard, il n'aurait pas eu à chercher d'explications.

D'un autre côté, si elle était arrivée cinq minutes plus tôt, elle l'aurait trouvé avec un coton-tige dans la bouche. Là, il aurait été bien en peine de s'expliquer.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ? ajouta-t-il d'une voix qu'il trouva lui-même un peu aiguë.

— Je ne sais pas, une impression, comme ça. Je connais la plupart de tes collègues. Ceux-là, je ne les avais jamais vus.

Et puis aujourd'hui, tu es du service du soir, que venaient-ils faire ici si tôt ?

Pris de court, il n'avait rien trouvé de mieux que de présenter les deux hommes comme des collègues de travail. Il n'avait jamais été très bon pour inventer des bobards.

— Ils voulaient m'emmener... Parce que la semaine dernière la voiture était en panne, alors ils ont pensé qu'ils pourraient peut-être me prendre sur le trajet. En plus, ils ne savaient pas qu'aujourd'hui je suis dehors.

— Ah bon...

Il voyait bien, à la mine d'Élisa, qu'elle doutait toujours de ses explications.

— Tu as des ennuis ? demanda-t-elle sur un ton un peu bizarre.

— Non, pas du tout, répondit-il un peu trop vite, et il se mordit aussitôt les lèvres.

Il fit alors un quart de tour et vérifia l'image que lui renvoyait le miroir.

— Bon, il faut vraiment que j'y aille, maintenant.

— Antonio.

Elle le retenait par le bras et le regardait avec insistance.

— Si tu as des ennuis, tu peux toujours m'en parler. Tu sais que tu peux tout me dire ?

Non, chérie, justement, là, je ne peux pas.

— Bien sûr que je le sais.

Il l'embrassa, plus furtivement et moins tendrement que d'habitude, et quitta l'appartement d'un pas pressé. Arrivé dans le hall de l'immeuble, il se rappela brusquement qu'il avait oublié de jeter un dernier coup d'œil dans la chambre de Pablo et de lui faire un bisou pour la nuit. Cela ne lui était encore jamais arrivé. Un baiser pour dire au revoir à son fils était de rigueur. Il quitta pourtant la maison en toute hâte,

fonça dans la rue et sauta dans sa voiture. Une fois au volant, il poussa un gémissement douloureux.

Il avait des ennuis. Et pas des moindres.

Tu es innocent. Tu n'as rien fait.

Non, il n'avait rien fait. Mais les flics avaient un échantillon de sa salive. Ils avaient demandé où il était lundi entre dix-huit et vingt heures et il avait bien vu qu'ils ne le croyaient pas quand il disait qu'il était parti courir – pas autour du lac Aasee, juste ici dans le quartier. Pourquoi, avait demandé l'un d'eux, irait-il courir dans les rues du quartier alors que le parc du Aasee était à deux pas ? Il n'avait pas trouvé grand-chose à répondre, si ce n'est qu'il préférerait courir sur l'asphalte. Quel crétin ! Le regard que les flics avaient échangé en disait long.

Même s'ils n'en avaient rien dit, Antonio avait tout de suite compris qu'ils étaient là à cause de Sara. Contrôle de routine, avait dit l'un des flics, ils contrôlaient tous les anciens délinquants de leur fichier, il n'y avait aucune suspicion concrète envers lui. Bien sûr, la routine. Mais comme par hasard, c'était lui qui avait trouvé le corps de Sara. C'était clair comme de l'eau de roche, ils n'étaient pas venus chez lui par pure routine.

Antonio fit démarrer la voiture et s'engagea sur la chaussée. Son cœur battait et il remarqua qu'il avait bien du mal à se concentrer sur cette circulation de fin de journée. Sans cesse, il revivait en pensée les quelques minutes passées auprès du cadavre de Sara lundi. Il n'avait pas vomi directement à côté d'elle, il s'était éloigné de quelques mètres sur le côté. Et puis il avait tout soigneusement recouvert, avec de la terre et des feuilles. Enfin c'est ce qu'il avait cru.

Évidemment que les flics ont trouvé quelque chose.

Oui, il devait partir de cette idée. Et avec l'expérience de son ancienne vie, il savait ce que ça signifiait.

Antonio s'arrêta à un feu rouge. Ses doigts tambourinaient nerveusement contre le volant. Il réfléchissait aux possibilités qu'il avait. S'il allait maintenant chez les flics pour raconter en toute franchise dans quelles circonstances il avait découvert le corps de Sara lundi, personne ne le croirait. Il serait mis en détention provisoire, sans pouvoir se payer un avocat correct et vu que tous les indices parlaient contre lui, ils le coffreraient probablement.

Élisa saurait tout de son passé, elle le quitterait, obtiendrait la garde de Pablo et ne voudrait plus jamais avoir affaire avec lui.

Parler aux flics n'était décidément pas une bonne idée.

Et le Mexique ? Après tout, il possédait un passeport mexicain, et avant que le résultat du test ADN ne soit connu, il se passerait encore un peu de temps. Une ou deux semaines, peut-être. Ça devrait suffire pour préparer un départ. Oui, mais là, pour le coup, il se rendrait suspect. Il serait celui qui fuit, celui qui aurait quitté le pays en douce avec sa petite famille. On ne pouvait imaginer plus bel aveu. En outre, il ne pourrait plus jamais revenir en Allemagne, Élisa et Pablo ne verraient plus jamais leur famille, seraient chassés de leur pays natal. Élisa n'accepterait jamais cela. Elle se séparerait probablement de lui et il perdrait tout. Pour finir, quand il serait déjà bien dans la merde, le Mexique l'extraderait vers l'Allemagne et il n'aurait plus qu'à se tirer une balle.

Réfléchis, réfléchis !

La première chose à faire était de se débarrasser de ce slip. Il l'avait caché sous l'armoire de la chambre à coucher, tout derrière, là où ni Pablo ni Élisa ne pouvaient l'attraper. Antonio n'avait pas jeté le slip car il pensait que cet objet

pourrait encore l'aider d'une manière ou d'une autre. Peut-être y trouverait-on des traces de l'assassin de Sara, s'était-il dit, sperme, empreintes digitales ou Dieu sait quoi. Mais maintenant il voyait les choses sous un autre angle. Celui qui s'était posté à sa fenêtre et qui était responsable de l'histoire de la cave semblait avoir tout planifié minutieusement. Il n'aurait pas laissé de traces. Antonio devait donc impérativement se débarrasser du slip. Si les flics fouillaient l'appartement et trouvaient cette pièce à conviction... L'affaire serait définitivement perdue.

Tonio, Tonio !

Le feu repassa au vert et Antonio accéléra. Tandis qu'il roulait à travers la ville plongée dans le noir, une idée l'effleura. Ce ne fut tout d'abord qu'une idée, qu'il chercha aussitôt à rejeter. Mais plus il y réfléchissait, plus il y voyait clair.

Quelqu'un cherche à faire de moi un bouc émissaire.

Dès le début, il lui avait paru étrange que quelqu'un l'appelle par son ancien nom. Personne dans sa nouvelle vie ne l'appelait ainsi, c'était seulement avant, dans le milieu, qu'on lui donnait ce nom-là. Et puis le type qui courait dans le bois s'était jeté directement contre lui. Ce n'était pas un hasard ! Pourquoi l'autre ne l'avait-il pas entendu ? Un joggeur, ça s'entend ! Et quand on vient de commettre un meurtre, on est particulièrement attentif aux bruits suspects, à une respiration bruyante, à des pas. En plus, le gars lui avait mis sa lampe de poche en plein visage pour l'aveugler, au lieu de s'enfuir en courant. Pourquoi n'avait-il pas allumé la lampe avant, pour se frayer un chemin entre les buissons ?

Il t'attendait. Il attendait Tonio.

Antonio courait depuis des années sur le même parcours. Le repérer avait été un jeu d'enfant. Le meurtrier espérait vraisemblablement qu'après avoir découvert le corps, Antonio

irait tout de suite voir la police. Alors tout aurait ressurgi, son passé, sa relation avec Sara, et tout le reste. Cela faisait de lui le suspect numéro un. Lui, Tonio, l'ancien criminel.

Mais le plan de l'assassin n'avait pas marché car Antonio n'était pas allé chez les flics. Voilà pourquoi l'assassin avait déposé le slip dans sa cave. Peut-être espérait-il qu'Antonio s'évanouisse sous l'effet de la décharge électrique, que sa femme fasse venir le médecin de garde et que celui-ci à son tour appelle les flics. Qui auraient alors trouvé le slip.

Antonio avait froid dans le dos, et en même temps il commençait à transpirer. Quelqu'un avait fait de lui le personnage principal d'un jeu mortel. Et il n'était pas fichu d'imaginer comment il allait pouvoir se sortir de là.

— Comme un fait exprès, soupira Käfer lorsqu'ils poussèrent la grille en fer forgé pour entrer dans le cimetière.

Bela Mansfeld les avait déposés là, Charlotte et lui, avant de retourner s'occuper de ses propres affaires.

Le vieux cimetière central plus que centenaire s'étendait devant eux, un peu irréel. Il était connu pour ses monuments et ses caveaux. Des volumes entiers illustrés de photos leur étaient consacrés. Au fond, Käfer aimait bien l'ambiance morbide des vieux cimetières. Lors d'un séjour à Londres, il avait même visité le Highgate Cemetery où est enterré Karl Marx et où ont été tournés de nombreux films d'horreur. Sous un soleil éclatant, c'était devenu en fait une magnifique promenade à travers l'Histoire, et pas une seule fois Käfer ne s'était senti frissonner d'épouvante. Le contraire lui aurait même paru stupide. Mais en cet instant, par ce sombre soir d'automne où les nuages ne cessaient de passer devant la lune, la traversée du cimetière lui apparaissait comme un film d'horreur devenu réalité. Surtout lorsqu'au bout, il y avait un cadavre salement amoché.

— Au fait, qui a trouvé la morte ? demanda Charlotte, manifestement moins troublée par l'atmosphère macabre.

— Le gardien du cimetière. Vers neuf heures, il a reçu un coup de fil des collègues de la patrouille. On leur avait signalé que des jeunes faisaient une fête dans le cimetière. Ce qui

arrive sans doute de temps en temps. Lorsqu'ils ont rappliqué ici, la bande s'était envolée, naturellement. Par mesure de sécurité, le gardien a fait le tour du cimetière avec les collègues, et c'est là qu'ils l'ont trouvée.

— Donc pas d'appel anonyme teinté d'accent espagnol, cette fois.

— Non, rien de semblable.

Les projecteurs de la police scientifique se voyaient déjà de loin, tout comme le docteur Heer et Berthold Wolske dans leur combinaison blanche, occupés à relever les indices avec Sacha. Ils travaillaient un peu à l'écart du chemin dans une clairière bordée de quelques bouleaux élancés. La lumière des projecteurs rendait les troncs blancs des arbres encore plus irréels.

Käfer en eut froid dans le dos.

— Dans un cimetière... C'est vraiment macabre.

Charlotte hocha la tête.

— Non, c'est parlant.

Avant qu'il ait eu le temps de demander ce qu'elle voulait dire par là, ils furent salués par le docteur Heer.

— C'est presque pareil que pour l'autre femme, dit le médecin légiste. Les mêmes blessures dans la région du bas-ventre, les mêmes circonstances de découverte du corps, vagin et poitrine intacts, pas de lésions de défense. Si vous voulez mon avis, c'est le même meurtrier. Ce n'est bien sûr qu'une hypothèse provisoire.

Käfer fit un pas en avant et examina le corps sans vie allongé dans la petite clairière. Le trou sanglant dans le bas-ventre, les jambes écartées, le visage intact. Au contraire de Franziska Rotbaum, la victime avait une coupe de cheveux moderne, courte, et peu de maquillage.

— Vous avez dit que c'était *presque* pareil, dit Charlotte. Quelles sont les différences ?

— Ses vêtements étaient soigneusement pliés et empilés à côté d'elle. S'y trouvait également un porte-monnaie, avec son contenu.

Le docteur Heer fit un signe à Berthold Wolske, qui montra un sac en plastique dans lequel se trouvait un porte-monnaie en cuir.

— Y compris une carte d'identité. Nous savons donc de qui il s'agit. Nicole Schopmann, trente-six ans, dit Wolske. J'ai déjà téléphoné à Henry. Sa disparition avait été signalée mercredi soir par son mari.

— Deux jours après le meurtre de Franziska Rotbaum, donc... Ça n'a pas été long, dit Charlotte à voix basse et de nouveau Käfer se demanda ce que sa collègue voulait dire.

— Elle est morte depuis peu, poursuivit le docteur Heer. Trois heures peut-être.

— Il l'a donc eue deux jours vivante en son pouvoir, murmura Käfer.

— Probablement. Mais il y a encore une autre différence avec notre première victime.

Le docteur Heer souleva un deuxième sac en plastique transparent qui contenait quelque chose de sanguinolent.

— Elle avait encore des morceaux de bâillon dans la bouche.

— Alors nous savons au moins d'où provenaient les restes de tissu trouvés dans le nez de Franziska Rotbaum, dit Charlotte. Notre assassin bâillonne donc ses victimes.

— Il semblerait, en effet.

— Mais pourquoi n'a-t-il pas ôté le bâillon, cette fois ? demanda-t-elle.

— J'ai l'impression que ce n'est qu'une partie du bâillon, peut-être ne l'a-t-il pas vue. Elle était enfoncée assez profondément dans la gorge.

— J'ai encore trouvé quelque chose !

Sacha sortait de derrière un bosquet.

— Encore le contenu d'un estomac ?

— Non, encore mieux ! Je crois, en tout cas.

Charlotte et Käfer suivirent le docteur Heer à quelques pas de là vers le chemin.

— Attention ! Pas plus loin ! dit Sacha précipitamment.

Et il éclaira le sol avec sa lampe de poche.

— Vous voyez ça ?

Käfer s'agenouilla et examina deux rainures parallèles creusées dans la terre, d'environ deux, trois centimètres de large chacune et distantes l'une de l'autre d'une bonne cinquantaine de centimètres.

— Elles vont jusqu'au chemin. Là-bas, le chemin est pavé et on ne les distingue plus très bien. Mais ici, oui. Les traces me paraissent relativement fraîches, dit Sacha.

Käfer remarqua la pointe de fierté dans la voix du jeune collègue. Il se souvenait parfaitement bien de la joie qu'il éprouvait lui-même, jeune policier, lorsqu'il découvrait quelque chose qui avait échappé aux vieux limiers.

— Essaie de faire un moulage des empreintes de pneus, dit le docteur Heer. Bon travail, Sacha.

Le jeune homme, heureux, fit un large sourire.

— Elles proviennent d'un fauteuil roulant, n'est-ce pas ? demanda Charlotte.

Heer fit un signe de tête.

— Oui, à ce qu'il semble en tout cas. Ce qui expliquerait comment l'assassin a amené ses victimes sur le lieu des crimes. Habile.

— C'est juste, dit Käfer. Un homme qui pousse une femme dans un fauteuil roulant, que ce soit dans le parc du Aasee ou dans un cimetière, ça ne se remarque pas particulièrement. Et

surtout pas en début de soirée. Henry a-t-il déjà dépouillé les résultats de l'appel à témoins ?

— Pas encore complètement, pour autant que je sache. C'est un sacré boulot.

— En tout cas, il faut qu'il demande s'il y avait quelqu'un avec un fauteuil roulant.

Charlotte opina simplement du chef et regarda autour d'elle. Malgré l'obscurité, Käfer voyait qu'elle réfléchissait.

— Dans quelle partie du cimetière sommes-nous ici ? demanda-t-elle enfin. Il n'y a pas de tombes normales... Mais ce qui brûle devant, ce sont bien des bougies pour les morts, non ?

Heer approuva.

— Oui, c'est le Bois du souvenir, qui fait partie du cimetière central. C'est de plus en plus recherché, les gens choisissent de faire enterrer leurs cendres sous un arbre plutôt que d'imposer à leurs proches un enterrement coûteux.

— Il faut que je sache qui a été enterré ici, poursuivit Charlotte. L'administration du cimetière doit bien avoir une liste.

— Naturellement, répondit Heer. Quelques plaques portant des noms sont apposées au pied des arbres, mais il existe aussi un registre, bien sûr. Nous sommes en Allemagne, tout de même. Ici, tout est soigneusement répertorié.

— Bien. Charlotte semblait toujours plongée dans ses pensées.

— À quoi penses-tu ? insista Käfer. Quelque chose te trotte dans la tête, je le vois à ta mine.

— Oui. Les lieux où les mortes ont été trouvées, dit-elle d'un air pensif.

— Qui sont aussi les lieux du crime. Tout incite à le penser, en tout cas.

— Exact. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. Notre

assassin semble amener ses victimes sur ces lieux en toute connaissance de cause. Il utilise un fauteuil roulant pour transporter les femmes sans doute endormies. L'une au lac Aasee où elle faisait le tapin. L'autre au cimetière. Et nous les trouvons toutes les deux avec les jambes écartées...

Elle leva les yeux.

— Il y a un truc avec ces lieux, Käfer. Ils doivent signifier quelque chose. Pourquoi n'a-t-il pas emmené cette femme quelque part dans les bois ? Ou ne l'a-t-il pas déposée dans la zone industrielle ?

Il hocha la tête, l'air songeur.

— Tu as raison. En outre, l'une et l'autre sont mortes vers dix-neuf heures. Un horaire assez peu conventionnel pour un meurtre, aussi.

— Tout dépend. À cette heure-là, tu n'attires pas l'attention quand tu pousses quelqu'un dans un fauteuil roulant. Il fait déjà trop sombre pour pouvoir reconnaître le visage de ces femmes ou pour voir qu'elles sont anesthésiées, mais il est encore assez tôt pour qu'on puisse te prendre pour un passant ordinaire qui promène une personne de sa famille. À une heure du matin, ça passerait beaucoup moins inaperçu.

— En hiver, le cimetière ferme à six heures, intervint le docteur Heer. La victime a été trouvée à neuf heures. L'assassin a été tranquille un bon moment.

Charlotte acquiesça et continua de réfléchir à voix haute.

— Franziska Rotbaum a été assassinée là où elle avait souvent des relations sexuelles avec Daumüller ou avec d'autres hommes. Il nous faut trouver si le cimetière aussi avait une signification pour Nicole Schopmann. Son mari est-il déjà au courant ?

Heer secoua la tête.

— Eh bien, Käfer, tu sais ce qui nous attend.

Il était près de minuit lorsqu'ils arrivèrent devant le pavillon mitoyen à la façade claire. La rue de ce quartier résidentiel de Mauritz était plongée dans l'obscurité du sommeil, les lumières éteintes dans la plupart des logements.

Charlotte, nerveuse, souffla un grand coup avant d'appuyer sur la sonnette en face du nom Schopmann. Transmettre l'annonce d'un décès était l'une des missions auxquelles elle ne s'habituerait jamais. Elle avait beau avoir appris en cours de psychologie ce qu'il faut dire dans ces cas-là, ces moments lui étaient toujours aussi pénibles. D'autant qu'il était parfois difficile de savoir si la personne proche de la victime semblait vraiment dans un chagrin abyssal ou si elle ne faisait que simuler. De fait, la plupart des meurtres étaient commis par des proches. Cette fois encore, même si cela lui paraissait à la limite du cynisme, elle se devait d'observer attentivement la réaction de Martin Schopmann.

Le visage de cet homme grand, aux cheveux blond clair, portait les marques de l'angoisse et du souci. Une fois qu'ils eurent présenté leur carte de police, il les pria d'une voix tremblante de les suivre à la cuisine, car le salon était juste à côté de la chambre d'enfant et son fils d'un an venait tout juste de s'endormir.

— Y a-t-il du nouveau pour ma femme ? demanda-t-il l'air inquiet. Vous l'avez retrouvée ? Elle va bien ?

Charlotte retint un soupir. L'espoir qui se lisait dans les yeux de l'homme allait de pair avec une angoisse tangible.

— Ce ne sont malheureusement pas de bonnes nouvelles...

Charlotte se racla la gorge, tandis que Käfer, en retrait comme toujours, se triturerait les mains. Il ne savait jamais comment se comporter dans ce genre de situation et lui laissait en principe le soin de parler.

— Votre femme est morte. Nous l'avons retrouvée hier soir. Je suis infiniment désolée, monsieur Schopmann.

Charlotte n'aurait pu dire tout d'abord si Martin Schopmann avait réellement compris ce qu'elle venait de dire. Il donnait l'impression d'être pétrifié, son regard était vide, presque mort. Puis il s'effondra et se mit à pleurer. Avec des sanglots bruyants à fendre le cœur, et peu lui importait de ne pas être seul. Il soufflait si fort que Charlotte commença à s'inquiéter. L'homme tremblait de tous ses membres et son visage était devenu blanc comme cire. Elle craignait à tout moment qu'il ne fasse une attaque.

— Monsieur Schopmann, voulez-vous que nous appelions un médecin ? Il pourra vous donner un calmant.

Elle posa sa main sur son bras. Le contact physique était important dans ce genre de situation.

— Non... Ça va aller... Non.

Un long moment, ils restèrent simplement assis là, sans parler, attendant que les sanglots et la douleur de l'homme se calment un peu. Il fallut bien cinq minutes à Martin Schopmann, dix peut-être, pour être en état de parler à peu près normalement.

— C'est bien ce que je craignais..., dit-il alors. Elle n'aurait jamais laissé Finn tout seul pendant deux jours... Jamais...

Il essuya ses larmes et regarda Charlotte.

— Que s'est-il passé ? Un accident ?

— Elle est... Votre femme a été assassinée. Tuée vraisemblablement à coups de couteau, dit Charlotte en s'efforçant de parler d'une voix posée.

— Mon Dieu... Mais qui peut faire une chose pareille ?

— Nous ne le savons pas encore. Mais nous menons l'enquête sur tous les fronts, répondit Käfer du fond de la pièce.

Il se racla la gorge.

— Que s'est-il passé exactement le soir où votre femme a disparu ? demanda Charlotte.

— Ce... ce n'était pas le soir. Finn... Notre fils, donc, était chez ma mère. Elle le garde quelquefois lorsque Nicole a quelque chose à faire. Moi, j'étais au travail, tout à fait normalement. Nicole a amené le petit chez ma mère vers trois heures, elle voulait faire des courses et ensuite elle avait rendez-vous avec quelqu'un. À sept heures, ma mère m'a appelé en me disant que Nicole n'était pas venue chercher Finn à six heures comme prévu. Je me suis mis en route aussitôt. Et comme à onze heures elle n'était toujours pas là, j'ai appelé la police pour signaler sa disparition.

— Savez-vous avec qui votre femme avait rendez-vous ?

Martin Schopmann secoua la tête.

— Non, aucune idée...

Puis ses sanglots reprirent.

— C'est... c'est si injuste... Elle en avait tellement vu. Et là, enfin, elle remonte la pente, enfin elle va mieux. Et puis... Mais qui peut faire une chose pareille ? Qui enlève une mère à son petit garçon ?

— Nous ferons tout pour le savoir, dit Käfer d'une voix étranglée. Votre femme avait-elle des ennemis ? Se sentait-elle menacée ces derniers temps ?

L'homme secoua la tête.

— Non. Absolument pas. Je ne connais personne qui n'aime

pas Nicole. C'est une personne charmante et dévouée... Elle se préoccupait de son prochain, elle était serviable – c'est elle par exemple qui réceptionnait les colis pour la moitié du voisinage... Tout le monde l'aimait...

Martin Schopmann sortit un mouchoir de sa poche et se moucha bruyamment. Charlotte revint à la charge.

— Vous avez dit que votre femme avait traversé beaucoup d'épreuves. Était-elle malade ?

— Non... Oui... Non, pas malade au sens strict.

Charlotte le regarda, intriguée.

— Elle a une déficience génétique, poursuivit-il. Rien de bien grave, elle n'en a pas été affectée elle-même. En fait, donc... Mais...

Il s'étranglait et avait du mal à continuer.

— Il me faudrait un verre d'eau.

Il se leva, prit un verre dans le placard et le remplit au robinet. Après avoir bu, il reprit :

— Cette anomalie entraîne entre autres un risque élevé de thrombose. Mais ce n'est pas le problème, ce côté-là, elle le maîtrise. Simplement, il y a des choses qu'elle ne peut pas faire, fumer, prendre la pilule – tout ça est interdit. Le plus grand problème, c'est de tomber enceinte. Disons plutôt : les bébés... En fait...

De nouveau, sa voix flanchait.

— Elle a fait une fausse couche ? demanda Charlotte.

Martin Schopmann secoua la tête. Il respira profondément.

— Les... euh... Cette anomalie génétique entraîne des malformations chez les embryons et la plupart des grossesses doivent être interrompues. Nicole a eu sept interruptions... Seul Finn a tenu bon.

Un sourire furtif passa sur son visage, puis il redevint grave.

— C'est dur pour elle... Pour moi aussi, mais pour elle particulièrement, bien sûr. Elle n'est pas du genre à avorter de gaieté de cœur, à chaque fois nous avons réfléchi aux chances de vie du bébé... Mais les infirmités étaient vraiment trop lourdes de conséquences. La plupart des médecins nous conseillaient d'arrêter, de ne pas continuer à essayer. Ma femme ne voulait pas les écouter... Elle a pris des hormones pour augmenter les chances... Elle allait mal, elle ne supportait pas bien la thérapie hormonale... Mais finalement, ça a marché. Et Finn est arrivé...

— Je comprends. Et depuis la naissance, votre femme allait mieux, dit Käfer doucement.

Charlotte le regarda d'un air étonné. Son collègue semblait très affecté.

— Oui et non. D'un côté, elle était contente de pouvoir enfin cajoler un bébé. De l'autre, tous les souvenirs traumatisants refaisaient surface. Elle se reprochait d'avoir empêché tant de bébés de naître, se sentait coupable. Sept bébés morts pour un vivant, m'a-t-elle dit un jour, c'est vraiment le prix fort.

Charlotte hocha la tête. Elle imaginait parfaitement bien le poids qui avait pesé sur les épaules de la jeune femme.

— Est-ce que votre femme avait cherché à se faire aider ?

— Pas au début. Plus tard... Après que...

Il respira profondément.

— J'avais peur qu'elle prenne quelque chose...

— De la drogue ? demanda Käfer.

Martin Schopmann haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je crois que son généraliste lui avait prescrit des choses qui, à la longue, ne lui ont pas réussi. Après la naissance de Finn, on aurait dit que Nicole était dépressive et je craignais qu'elle prenne n'importe quoi pour tenir le coup.

J'ai abordé le sujet plusieurs fois avec elle, mais elle a toujours nié. Parfois, pourtant, je me dis qu'elle a dû prendre quelque chose... Un jour, j'ai trouvé des somnifères dans ses affaires, et des stimulants. Et puis je ne sais quels antidépresseurs. Un sacré mélange. Alors je ne l'ai pas lâchée et je l'ai persuadée de chercher enfin de l'aide.

— Elle a suivi une psychothérapie ?

— Non. Mais depuis quelques semaines, elle échangeait avec d'autres femmes qui ont vécu des situations analogues. Ça lui faisait du bien.

Charlotte dressa l'oreille et Käfer tiqua, lui aussi. Fronçant les sourcils, il jeta un regard dans sa direction.

— Elle fréquentait donc une sorte de groupe de parole ? demanda-t-il.

Martin Schopmann acquiesça.

— Savez-vous lequel ?

— C'est proposé par le CHU. C'est là, d'ailleurs, que nous avons fait faire toutes les interventions. Je ne sais pas exactement qui est le responsable. En tout cas, ça a bien aidé Nicole... Elle allait mieux. On avait l'impression que l'on pourrait enfin devenir une famille heureuse...

De nouveau, l'homme fondit en larmes.

Ils attendirent qu'il ait appelé sa mère et ne quittèrent l'appartement que lorsque celle-ci fut arrivée avec son mari. C'était touchant de voir ces personnes âgées prendre leur fils dans les bras et essayer de le soutenir.

Lorsque Charlotte et Käfer se retrouvèrent dans la rue, ils s'exclamèrent presque en même temps.

— Ça ne peut pas être un hasard ! dit-il.

— Et si c'en était un, il serait vraiment étrange. Franziska Rotbaum a elle aussi avorté au CHU. Elle aussi a fréquenté

un groupe de parole. Les deux victimes pourraient s'être rencontrées.

Käfer réfléchissait à voix haute.

— Elles avaient pris toutes les deux de la drogue...

— Ou abusé des médicaments. Peut-être se sont-elles procuré des produits mutuellement ?

— Bon. Je propose qu'on se partage. Demain après la réunion d'équipe je file à la maison de retraite et j'essaie de tirer encore quelque chose de l'ex-roi du crime. De ce Franky. S'il peut nous donner le nom de l'ancien soupirant de Franziska Rotbaum et si c'est notre correspondant latino, on va sans doute avancer un peu dans l'affaire. Mais peut-être aussi que les deux femmes se connaissaient par le biais du groupe de parole et que Franziska a fourni des médicaments à Nicole, quand elle était en pleine déprime et que le médecin ne voulait plus rien lui prescrire ? Si elles sont tombées à ce moment-là sur la mauvaise personne, ça pourrait aussi constituer un mobile.

— Tout à fait possible. Je laisserai traîner une oreille au CHU. On a peut-être affaire à un déséquilibré anti-avortement. Et où en est-on avec Hannes Daumüller et Olga Maranochov ? demanda Charlotte.

— Il faut rechercher une éventuelle relation avec Nicole Schopmann. Et savoir ce qu'il en est de la consommation de drogue de cette Olga. Peut-être que le lien entre ces deux demoiselles était un truc maladif drogue-sexe ?

— Elle n'est pas étudiante en médecine, cette Olga Maranochov ? repensa Charlotte tout à coup.

— Oui. Elle pourrait parfaitement fournir fauteuils roulants et narcotiques. Je vais mettre Pauly sur son dossier et sur celui de Nicole. Il faut qu'il fouille leur vie dans les moindres détails.

— Bon. Eh bien, on a de quoi faire pour demain.

Ils échangèrent un signe de satisfaction, puis semblèrent repenser à la même chose.

— Je sais, dit Käfer. Le week-end.

Charlotte soupira.

— Oui, ça aurait été bien.

— Circulez, y a rien à voir !

Käfer la regarda avec un sourire en coin et Charlotte ne put s'empêcher de rire.

— Ça me rappelle les années 1980 !

— Je peux t'en ressortir quelques autres encore. Cool Raoul...

— Arrête !

— Bah quoi ? Tranquille Émile !

— Käfer ! Ça ne se fait pas de raconter des blagues devant la maison de quelqu'un qui pleure un proche.

— Tu as raison. Finie la rigolade. Rien ne va plus, faites vos œufs.

Hochant la tête, elle le suivit jusqu'à la voiture qu'ils avaient empruntée à Wolske au cimetière. Elle savait bien pourquoi il faisait des blagues aussi nulles. C'était sa façon à lui de tenir l'horreur à distance.

La réunion d'équipe avait été fixée tôt le matin pour qu'au moins quelques collègues puissent encore passer l'après-midi en famille. Käfer savait qu'il exigeait parfois beaucoup d'eux. Mais comment faire autrement ? On ne pouvait pas suspendre une enquête criminelle tout un week-end. Encore moins s'ils avaient affaire à un double meurtre – ou plus grave encore.

— Vous savez ce qui se passera dans la presse s'ils ont vent de la deuxième affaire. On parlera tout de suite d'un tueur en série. On n'a sûrement pas besoin de ça, dit-il après avoir informé ses collègues des événements de la veille au soir. Sacha, ça a marché, le moulage d'empreintes ?

Le jeune collègue de la police scientifique sembla surpris d'être interrogé le premier. Käfer eut presque l'impression qu'il avait grandi de quelques centimètres.

— Oui. Je les ai laissées durcir toute la nuit et tout à l'heure je m'attaque à la comparaison. Si on trouve la marque du fauteuil roulant, on remontera plus facilement à la source d'approvisionnement. En fait, il y a des tas de variantes. Pour enfants, personnes âgées, obèses, personnes gravement handicapées, ce ne sont pas les modèles qui manquent.

— Et qu'est-ce qu'on fera s'il s'agit d'un modèle standard, tout ce qu'il y a de plus banal ? demanda Henry.

On ne peut tout de même pas contrôler tous les fauteuils roulants de la ville.

Sacha rapetissa d'un coup.

— Non, naturellement, on ne pourra pas, dit Käfer. Mais si nous découvrons un suspect et qu'il possède un fauteuil roulant, les empreintes sont essentielles pour avoir une preuve.

Il s'adressa de nouveau à Sacha.

— Surtout si c'est un modèle spécial. Tiens-nous au courant dès que tu en sais plus.

Sacha acquiesça.

— Ah, autre chose, poursuivit Käfer. Sur la première scène de crime, nous avons trouvé des empreintes de pas, du 46. Avons-nous un détail comparable cette fois ?

— Non, malheureusement, répondit Sacha. Le même jour il y a eu un enterrement pas loin de la scène de crime, nous avons des douzaines d'empreintes. Je ne crois pas que nous puissions faire un tri là-dedans.

— Qu'est-ce qu'il y a encore d'autre à dire sur la découverte du corps, Wolske ? demanda Charlotte.

— Eh bien, la victime a été découverte dans le Bois du souvenir, un des secteurs du cimetière central. Le corps se trouvait à côté d'un bloc erratique qui sert de pierre commémorative collective.

— Comment cela, collective ? fit préciser Käfer.

— C'est là que sont déposés les restes provenant d'actes médicaux. C'est-à-dire les fausses couches, les avortements, tout ce à quoi on n'attribue pas de tombe particulière. Nous sommes dans une ville catholique, ne l'oublions pas.

— Les membres amputés, également ? voulut savoir Käfer.

— Non, eux sont incinérés. On n'enterre là que ce qui aurait pu véritablement devenir un être humain.

Charlotte soupira bruyamment. Elle semblait réfléchir.

— Ce n'est sûrement pas un hasard..., marmonna-t-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, la morte s'était fait avorter plusieurs fois, et où est-elle assassinée ?

— Sur une sépulture pour fœtus avortés.

Käfer approuva.

— Exactement. Franziska a été tuée à l'endroit même où, généralement, elle satisfaisait ses clients. L'assassin connaît ces détails. Il choisit les scènes de crime de manière ciblée, peut-être pour mettre ces femmes face à cette partie de leur vie particulièrement répréhensible à ses yeux. Dans un cas comme dans l'autre nous pouvons supposer que l'assassin connaissait ses victimes.

— Et il n'est pas exclu que les deux femmes se soient également connues. Il s'agit donc de trouver une personne qui ait été une relation commune avec elles, ajouta Käfer. Henry, vérifie s'il te plaît qui sont toutes les participantes à ce groupe de parole de l'hôpital.

— Je croyais que Charlotte voulait aller y faire un tour de reconnaissance ?

— Oui, j'irai. Mais je veux me présenter le moins officiellement possible et assister à la prochaine réunion en simple visiteuse. Il n'est donc pas très utile qu'on m'ait d'abord vue partout en tant qu'agent de la Fonction publique.

— Charlotte agent secret. Je comprends.

Henry sourit.

— Concernant la première victime, nous avons un lien fort avec le milieu de la prostitution, poursuivit Käfer. Peut-être y a-t-il là quelqu'un qui en sait davantage que ce qu'il a bien voulu nous dire jusqu'ici. Nous avons parlé hier avec une prostituée qui connaissait la victime. Hammersbach, tu peux interroger cette femme en détail ?

Le collègue acquiesça et prit note.

— Merci. La colocataire de Franziska Rotbaum et son ami Hannes Daumüller, maintenant : j'ai besoin de quelqu'un qui s'occupe spécialement de ces deux-là. Notre première victime a vraisemblablement fait chanter le couple, Daumüller tout au moins. Ils pourraient tous les deux avoir un mobile pour le meurtre. Je veux savoir si Olga Maranochov et Hannes Daumüller connaissaient aussi Nicole Schopmann. En fait, je veux tout savoir d'eux. Pour le soir du premier meurtre, chacun fournit un alibi à l'autre, c'est donc pas forcément béton. Par ailleurs, il faut qu'on sache où était le mari de Nicole Schopmann quand elle a été assassinée. Quelqu'un doit faire parler en détail la famille, les collègues et les amis, et tout le bataclan. Pauly, tu as des gens disponibles ?

— Oui, je vais en trouver.

Käfer eut l'air satisfait.

— Merci, les gars. Encore un truc. Pour l'instant on ne peut pas affirmer à cent pour cent que notre assassin a frappé une seconde fois. Ça pourrait aussi être quelqu'un qui a pris le train en marche.

— Ce que rien ne confirme, néanmoins, l'interrompt Charlotte.

— C'est juste. Quel que soit le mobile de notre homme, que ce soit un type qui déteste les femmes, un meurtrier sexuel pervers ou un adversaire acharné de l'avortement, je n'ai pas l'impression que sa mission soit terminée.

Charlotte approuva de la tête.

— Vu ce que l'assassin savait des victimes, on peut supposer qu'elles n'ont pas été tuées par hasard. Il les connaissait, et même plutôt bien. La question qui se pose maintenant est : qui a eu une relation personnelle à la fois avec une prostituée toxico et avec une jeune mère du quartier de Mauritz ?

Qui déteste ces deux femmes si différentes au point de les zigouiller ?

— Et de les enlever d'abord, ajouta Käfer. Nicole Schopmann a disparu mercredi. Mais elle n'est morte qu'hier. Qu'est-ce que l'assassin a fait d'elle pendant deux jours ? Même si le rapport d'autopsie n'est pas encore là, le docteur Heer pense qu'il n'y a pas eu viol dans cette affaire-là non plus. Que fait l'assassin si longtemps avec ses victimes ?

Ses collègues le regardèrent d'un air pensif. Tout le monde semblait réfléchir à la question.

— En tout cas il a besoin d'une sacrée quantité de produits pour les immobiliser si longtemps, dit Henry, réfléchissant à voix haute.

— Il les a peut-être simplement ligotées et bâillonnées, et il se délecte rien qu'à voir leur détresse ? suggéra Hammersbach.

— Ou un peu des deux, dit Henry. Car enfin, réfléchissez un moment : où cache-t-il les femmes avant de les assassiner ? Je ne peux pas imaginer qu'il les enlève dans Münster, puis qu'il les emmène dans la forêt de Teutobourg et les cache là-bas dans une grotte avant de les ramener en ville et, finalement, de les assassiner. Ça serait plausible, ça ?

Käfer approuva.

— Tu as entièrement raison, Henry. Je suppose aussi que sa cachette est quelque part en ville. Et là, il ne va évidemment pas jouer avec le feu. Il ne peut pas courir le risque que ses victimes appellent au secours.

— Donc peut-être quand même un dealer qui dispose de bonnes réserves ? risqua Hammersbach.

Charlotte secoua la tête.

— Ces spéculations ne mènent à rien. Il nous faut des faits. Peut-être y a-t-il un lien entre les deux femmes, un lien

qu'on ignore encore. N'oubliez pas que Franziska Rotbaum a un passé très bourgeois. Peut-être qu'il y a là quelque chose ? Il faut faire encore plus la lumière sur l'environnement des victimes. En espérant que ça nous permette d'y voir plus clair.

Il avait fallu encore un certain temps à Käfer avant qu'il n'arrive à se dégager de la réunion et qu'il puisse se rendre à la résidence pour seniors Saint-Pierre Saint-Paul. L'enquête incognito de Charlotte à l'hôpital, notamment, avait fait l'objet de pas mal de discussions. Käfer n'était pas sûr que ce soit la bonne méthode. D'un côté, sa collègue pouvait ainsi observer tranquillement le groupe de parole, sans se faire remarquer, et entrer facilement en contact avec les participantes ; de l'autre, il pourrait être difficile, le cas échéant, de rassembler de cette façon des preuves qui soient valables devant un tribunal. En outre, le docteur Unkel, le chef de service, la connaissait déjà et pourrait à tout moment découvrir la supercherie. En fin de compte, ils s'étaient mis d'accord : Henry allait éclaircir les éléments se rapportant au groupe de parole avant que Charlotte ne se présente à la première séance. La prochaine avait lieu le mardi après-midi. Cela laissait quelques jours à Henry pour ses investigations et Charlotte aurait peut-être ainsi l'occasion de passer un peu de temps en famille. Bien.

Lorsqu'il pénétra dans la résidence, un mélange d'odeurs de produits d'entretien, de nourriture et de vieillards saisit Käfer à la gorge. Dans le hall d'entrée que les grandes baies vitrées rendaient lumineux et accueillant jusqu'en ce triste jour d'automne, une vieille dame élégamment vêtue vint à sa

rencontre. L'air égaré, elle le bouscula en tentant de passer devant lui et s'écria :

— Arrière ! Faites place, espèce de mufle !

L'instant d'après une infirmière accourut. L'air aimable, mais d'une main ferme, elle retint la femme par le bras.

— C'est par là, madame de Lanstetten. Venez. Les messieurs et les autres dames vous attendent.

L'infirmière salua Käfer d'un signe de tête et entraîna dans une pièce adjacente la pauvre femme qui marmonnait d'un ton grincheux. Käfer soupira. La vieille dame lui faisait pitié.

À l'accueil, une jeune personne aimable lui indiqua où il pourrait trouver Franz Cordes. Le fait que Käfer se soit présenté comme fonctionnaire de police judiciaire ne semblait pas la déranger le moins du monde. Cela devait arriver assez souvent.

— Dois-je vous annoncer ?

Käfer secoua la tête.

— Non, une petite surprise ne fait pas de mal. Dites-moi, monsieur Cordes reçoit-il souvent la visite de la police ?

Elle sourit, comme si elle savait quelle ancienne star du milieu de la prostitution la résidence hébergeait là.

— Moins ces derniers temps, mais avant c'était assez fréquent.

Käfer la remercia et se dirigea vers les ascenseurs. Il avait déjà appuyé sur le bouton du deuxième étage, lorsqu'il se ravisa pour emprunter d'un pas alerte l'escalier à vis qui l'amena au deuxième. Il se retrouva finalement devant la porte de Cordes, tout essoufflé.

L'homme disposait d'un appartement personnel, où l'on s'occupait de lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'appartement était grand et spacieux. Quelques pièces d'antiquité de grande valeur, à côté du lit médicalisé, signalaient

que l'occupant des lieux n'était pas parmi les plus pauvres. Financièrement, une carrière dans le milieu semblait valoir le coup. L'idée lui avait traversé l'esprit et l'espace d'un instant, Käfer se demanda comment il vivrait plus tard quand il serait vieux. Aurait-il une famille qui s'occuperait de lui ? Ou habiterait-il aussi dans une résidence de ce genre ? Non, *de ce genre*, certainement pas. La sienne serait bien plus modeste.

L'homme assis en face de lui dans un fauteuil roulant devait avoir plus de quatre-vingts ans, jugea Käfer. Il portait un costume de prix, et même une cravate. Il avait l'air fluet et décrépît, ses cheveux blancs tombaient en longues mèches rares. Mais ses yeux noirs étaient toujours vifs. Ils le fixaient d'un regard froid, dépourvu d'émotion. Un court instant, le regard de Käfer s'attarda sur les roues du fauteuil roulant. Elles étaient d'une propreté impeccable.

— Vous avez la belle vie, ici, dit-il après lui avoir exposé l'objet de sa visite. Son regard tomba sur une peinture à l'huile accrochée au-dessus d'une commode Louis-XIV. Käfer n'était pas fin connaisseur d'art, mais il y entendait tout de même quelque chose. C'était un Picasso ? Un vrai ?

Le vieil homme eut un rire rauque. Käfer ne put déterminer si c'était un oui ou un non.

— Monsieur Cordes, poursuivit-il, je suis à la recherche d'un de vos anciens collaborateurs. D'origine latino-américaine, et qui a travaillé pour vous comme coursier. Vous vous souvenez ?

— Tonio, dit le vieux d'une voix indistincte, sans réfléchir trop longtemps. Ça ne peut être... que To... nio. Je n'avais... qu'un Lati... no dans mon équipe.

L'AVC avait manifestement atteint son centre de la parole, il avait du mal à parler. Mais Käfer arrivait à le comprendre.

— Comment s'appelle-t-il de son vrai nom ?

— An... toni... o Go... mez, répondit Franz Cordes.

— Antonio Gomez ?

Le vieux acquiesça, Käfer nota le nom et fronça les sourcils. Pourquoi le vieux lui donnait-il si volontiers ces renseignements ? Normalement, ce genre de personnage était plutôt taciturne. Käfer n'avait pas eu trop souvent affaire avec le crime organisé, mais il savait bien que dans le milieu on n'était pas très enclin à livrer des informations. Celui qu'on avait fait travailler autrefois, on ne le trahissait pas. Là, en l'occurrence, le vieux n'avait pas hésité une seconde. Pourquoi ?

— A... mi... des putes, répondit-il quand Käfer lui posa la question.

Käfer pressentit que la conversation allait être laborieuse. Son interlocuteur était difficile à comprendre et ne répondait que par bribes. Mais au moins, il semblait avoir toute sa tête.

— Vous permettez ? Käfer prit place sur un tabouret en cuir noir et, en posant des questions précises et en tendant l'oreille, il tenta de se faire une idée. Manifestement, Antonio Gomez aimait bien les prostituées qui travaillaient pour Cordes et en avait aidé quelques-unes à décrocher. Il s'était fait mal voir de ses patrons, naturellement, et il avait été viré de manière disons peu honorable.

— Est-ce qu'Antonio Gomez était lié à la drogue, lui aussi ?

Le vieux acquiesça.

— Kif... fleur... de mes deux. Il ricana.

Käfer lui montra une photo de Franziska Rotbaum. Cordes hocha la tête une nouvelle fois et bégaya qu'elle avait été la petite amie de Gomez. Il s'était occupé d'elle tout particulièrement, avait même emmené cette salope à l'hôpital une fois où elle n'allait pas bien. Il espérait probablement la rendre clean.

— Jun... kie un... jour, jun... kie tou... jours, articula-t-il péniblement.

Il eut un rire plein de haine.

— Je comprends.

Puis Käfer lui montra une photo de Nicole Schopmann.

— Et que dites-vous de cette femme ? Vous la connaissez ?
Vous l'avez déjà vue ? Elle avait aussi un lien avec Gomez ?

Le vieux examina la photo, puis secoua la tête.

— Jamais... vue.

— D'accord. J'ai encore une question d'ordre général.
Imaginons le scénario suivant : l'une de vos filles, toxico elle aussi, vole de la dope et la vend à une amie. Vous découvrez le pot aux roses. Qu'arrive-t-il à la fille ?

Franz Cordes le regarda avec un rictus glacial. Puis il porta sa main droite toute tremblotante à la gorge et fit le geste de la couper.

— Vous la tueriez ?

— Naturellement... non.

Le vieux ricana et ajouta en bégayant qu'il n'avait jamais commis de crime capital ni incité quiconque à le faire. De toute évidence, son cerveau fonctionnait encore à merveille. Il savait qu'un meurtre n'est jamais prescrit et que pour un crime de ce genre, il serait déféré à la justice, aussi âgé soit-il. Un professionnel de son acabit ne commettait pas ce genre d'erreur, même si sa santé n'était pas des plus brillantes et qu'il ne vivrait plus bien longtemps. Pour échapper à d'autres questions désagréables, Franz Cordes ferma les yeux et simula un petit somme. Käfer, en tout cas, était persuadé qu'il faisait semblant de dormir.

— Voulez-vous que je ferme les rideaux, demanda-t-il d'un ton plutôt moqueur en montrant les lourdes tentures de velours rouge qui auraient eu davantage leur place dans un grand hôtel de luxe que dans une résidence pour seniors.

Mais le vieux ne réagit pas. Il n'en tirerait plus rien.

— Très bien, restons-en donc là, monsieur Cordes.

Käfer se leva. Mais il lui vint encore une autre idée. Il sortit son portable de sa poche, se demanda brièvement s'il devait demander l'autorisation puis décida que non. L'homme dormait, après tout. Käfer approcha le portable des pneus du fauteuil roulant et prit une photo.

Au même instant, le vieux ouvrit grand les yeux.

— Que... faites-vous ?

— Merci ! Vous m'avez bien aidé.

Sur ces mots, Käfer tourna les talons et quitta la pièce.

Charlotte avait bien du mal à se concentrer sur le jeu. Sophie aimait les échecs et était devenue une sérieuse adversaire qui mettait à profit la moindre inattention de Charlotte.

— Échec et mat ! jubila-t-elle en renversant d'une pichenette le roi de Charlotte.

— Quoi ?

Charlotte regardait le plateau, incrédule.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es vraiment trop forte pour moi.

— Youpi, je suis la meilleure !

Sophie se leva d'un bond et partit en sautillant vers le canapé où Bernd regardait un livre avec Félix.

— Tu viens, on va construire une grotte ? demanda-t-elle à son petit frère qui lui répondit d'un sourire radieux.

L'instant d'après, ils avaient disparu dans la chambre. Bernd regarda Charlotte en souriant.

— C'est gentil d'avoir dégagé ton après-midi. J'imagine le boulot que vous avez en ce moment.

Elle confirma. Puis ajouta en hésitant :

— Bernd, en fait, il faut que je...

Il ne la laissa même pas finir sa phrase.

— Je sais, ma chérie. Tu dois te mettre au travail. Vas-y, ne t'inquiète pas.

— C'est vraiment d'accord ?

— Normalement, je dirais non. Mais dans une affaire pareille... Je t'en prie, mon amour, fais tout ce que tu peux pour mettre la main sur cette ordure.

Elle le remercia du regard, se leva et vint l'embrasser.

— Tu es le meilleur.

— Je suis le père de la meilleure.

— Donc tu ne peux être que le meilleur !

Charlotte appréciait qu'il se montre si compréhensif. Après la discussion de la veille au soir, ça n'allait pas forcément de soi. D'un côté elle était contente d'avoir pu passer au moins quelques heures en famille cet après-midi, de l'autre elle avait mauvaise conscience. Tous ses collègues se tapaient des heures supplémentaires pour élucider le plus vite possible ce double meurtre odieux. Elle ne pouvait tout de même pas rester à la maison sans rien faire.

Il s'agissait bien d'un double meurtre, Charlotte en était persuadée maintenant. Bien sûr il y avait toujours la possibilité d'un crime par imitation, mais cette hypothèse lui paraissait plus qu'invraisemblable. Les scènes de crime étaient bien trop en lien avec les victimes et les blessures des deux femmes, bien trop semblables.

Elle s'assit à son bureau, alluma son ordinateur portable et ouvrit son navigateur Internet. Ce qu'elle trouva sur les sites spécialisés de médecine légale en entrant le mot-clé « meurtre symbolique » se rapportait généralement aux délinquants sexuels. La mutilation des organes sexuels était souvent présente, mais c'était presque toujours les seins et le vagin qui étaient visés. Dans presque tous les cas de mutilation présentés, c'était même plus précisément le vagin qui était en cause.

Pourquoi, dans son affaire, le meurtrier n'y avait-il pas touché ? D'où venait son manque d'intérêt pour les organes

génitaux externes sur lesquels, en général, se focalisent les criminels sexuels ? Même impuissants, c'est sur cette zone qu'ils se déchaînent le plus et reportent toute leur haine, nourrie justement par leur impuissance.

En continuant à cliquer sur différents sites, Charlotte tomba sur un article consacré au choix des scènes de crime. Elle lut que de nombreux meurtriers revenaient sur cette scène chargée de symbole, car la simple vue du lieu était pour eux une stimulation sexuelle.

Charlotte pensa à son affaire. Les bois du parc Aasee, le cimetière. Son assassin pouvait y retourner sans se faire remarquer. Mais pourrait-il s'y masturber ? Ou au moins jouir en paix de son excitation ? Elle hocha la tête. Non, elle croyait de moins en moins à un mobile sexuel.

Hormis les mutilations, une chose était commune aux victimes : elles avaient avorté. Charlotte alla sur le site du CHU et y chercha le groupe de parole auquel les deux femmes avaient participé. Un lien l'amena sur le site du groupe, qui se réunissait bien dans les locaux du CHU, mais n'était manifestement pas un service proposé par l'hôpital lui-même.

S'ENTRAIDER

Il est faux de prétendre qu'un avortement n'a pas de conséquences psychiques à long terme. En se soumettant à cette intervention traumatisante, la femme enceinte accomplit un acte contre nature, diamétralement opposé à l'essence même de sa féminité. La crise d'identité déclenchée par l'avortement est très profonde. L'éventualité de séquelles psychologiques est confirmée par un très fort pourcentage de femmes inter-

rogées. Elles ne trouvent que trop rarement une aide adaptée. C'est justement ce que propose notre groupe. Chacune, ici, peut parler de ses sentiments de culpabilité et rencontrer une pleine et entière compréhension au sein du groupe.

Suivaient les dates de réunion, assorties de la mention que l'on pouvait venir sans inscription préalable.

Charlotte était quelque peu surprise par le ton de la page d'accueil. Présenter un avortement comme une intervention traumatisante en soi... Est-ce que ce n'était pas choquant ? Elle avait assez souvent mesuré, au cours de sa carrière, le poids insupportable que pouvait représenter une grossesse, pour les victimes de viol par exemple, et l'immense soulagement qu'était alors un avortement. Parler aussi directement de sentiments de culpabilité... Est-ce qu'on n'essayait pas là aussi d'influencer les femmes ? D'un autre côté, ce groupe de parole s'adressait spécifiquement à celles qui avaient souffert de cette intervention. Le choix des mots était peut-être le bon, malgré tout. Elle restait perplexe.

Charlotte se cala au fond de sa chaise et se demanda si les avortements pouvaient constituer le mobile du meurtrier. Ce genre de groupe de parole serait évidemment le lieu idéal pour trouver une nouvelle victime. Aux États-Unis, les homicides commis par des adversaires de l'avortement devenaient de plus en plus fréquents. Mais la cible de ces actes était en général les médecins qui avaient pratiqué l'avortement, pas les femmes elles-mêmes. Ces assassinats étaient le plus souvent le fait de fanatiques religieux qui considéraient leurs victimes comme des tueurs de masse ou les croyaient possédées par le diable. Charlotte ne se souvenait pas avoir entendu parler d'affaires semblables en Allemagne. Quand une femme se faisait

assassiner pour avoir avorté, il s'agissait presque toujours d'un crime passionnel, d'un géniteur déçu qui avait cédé à la violence. Ça non plus, ça ne semblait pas pouvoir résoudre son affaire.

Charlotte se déconnecta des sites de médecine légale et commença à entrer divers mots-clés dans son moteur de recherche : « meurtre pour avortement », « mobile de meurtre avortement », « meurtres d'adversaires de l'avortement ». Elle vit s'afficher des dizaines de résultats, mais la plupart des articles concernaient le meurtre de médecins ayant pratiqué des avortements, commis souvent pour des motifs religieux. Charlotte se connecta au site des *Nouvelles de Westphalie*. Un jour, pour une ancienne affaire, ils avaient dû éplucher les archives du journal et elle en avait depuis gardé le code d'accès. Elle entra là aussi divers mots-clés dans la barre de recherche et parcourut rapidement les titres. Elle tomba sur un vieil article qui la laissa songeuse.

WALTER OFFERMANN CONDAMNÉ À PERPÉTUITÉ POUR UN DOUBLE MEURTRE

La maladie mentale ayant été exclue par divers experts, le tribunal de Münster a condamné hier Walter Offermann à la détention à perpétuité. Offermann avait reconnu avoir assassiné Rosa L., 20 ans et Siegrid P., 23 ans, à l'automne 1972. Devant le tribunal, l'homme a déclaré qu'il considérait comme son devoir de faire tout ce qu'il pouvait pour empêcher les avortements. C'est pourquoi, a dit Offermann, il s'était résolu à cette mesure de dissuasion. L'un des éléments déterminants avait été entre autres ce titre à la une du magazine

Stern qui avait fait grand bruit un an plus tôt : « Nous avons avorté ! ». « Le meurtrier pensait que si on en était déjà arrivé à ce que, en couverture d'un grand magazine, des personnalités reconnaissent officiellement avoir avorté, il se devait d'envoyer un signal fort », a déclaré le procureur interrogé par notre journal. Alors que les femmes séquestrées par ses soins étaient encore parfaitement conscientes, Offermann leur avait enfoncé un couteau dans le bas-ventre avec un objectif bien précis, celui de détruire l'utérus de ses victimes. Les deux femmes étaient mortes d'une hémorragie.

Charlotte avait les yeux rivés sur l'écran. C'était ainsi, très exactement, que Franziska Rotbaum et Nicole Schopmann avaient été assassinées. Mais est-ce que ces deux meurtres qui remontaient à plus de quarante ans pouvaient avoir un lien avec son affaire d'aujourd'hui ?

En quelques clics elle fit apparaître la photo de Walter Offermann et l'agrandit sur l'écran. On y voyait le visage d'un homme relativement jeune qui regardait l'objectif d'un œil froid. Des cheveux bruns et des pattes entouraient son visage mince, un sourire de satisfaction à peine esquissé se lisait sur ses lèvres. Selon le journal, il avait alors vingt-neuf ans.

— Tu aurais donc maintenant plus de soixante-dix ans, murmura Charlotte.

L'assassin d'autrefois avait-il encore frappé ?

Il était déjà tard lorsque Käfer rentra chez lui. Après avoir quitté la maison de retraite, il était encore passé au commissariat pour montrer à Sacha la photo prise avec son portable. Le fauteuil roulant de Cordes correspondait effectivement aux traces de pneus de la scène de crime. Même modèle. Un fauteuil tout ce qu'il y avait de plus ordinaire, comme on en trouve dans des dizaines d'hôpitaux et de maisons de retraite. Henry avait donc bien raison, cette piste ne les mènerait à rien.

Les autres résultats de l'enquête ne valaient pas mieux. Les collègues chargés d'en savoir un peu plus sur la vie privée de Martin Schopmann et de la prostituée qui avait connu Franziska Rotbaum n'avaient pas beaucoup avancé. Bon, ça prendrait sans doute un peu plus de temps, il ne fallait pas s'attendre à faire le tour de la question en un jour.

Käfer remonta dans sa voiture et partit à l'Institut de pathologie. Tout à ses pensées, il erra un moment dans les couloirs de l'Institut médico-légal plongés dans le noir, puis finit par tomber sur le docteur Heer dans la salle de dissection numéro deux.

— Vous travaillez donc encore, dit-il en guise de salutations.

— Bonsoir, monsieur Käfer. Oui, vous avez raison, hélas.

— J'aurais besoin de comparer l'ADN de Gomez avec les

traces relevées sur la première scène de crime. Combien de temps vous faut-il pour ça ?

— Eh bien, même si je me concentre uniquement sur ces prélèvements... Il faut isoler l'ADN, faire une PCR, puis séparer encore les molécules par électrophorèse et mettre l'ADN en évidence...

Käfer n'avait aucune idée de ce que tout cela voulait dire.

— ... Il y en a donc bien pour vingt-quatre heures au moins.

— Je comprends. Vous pourriez, aujourd'hui encore...

— Monsieur Käfer, j'ai travaillé toute la nuit, dit le docteur Heer d'un ton déterminé. Non, aujourd'hui malheureusement, je ne peux plus. Je vous le dis comme je le pense. Je n'en peux plus, il faut que je dorme. Savez-vous que dans les cas extrêmes de manque de sommeil on se comporte comme un homme ivre ? Mon travail et mon efficacité en souffriraient considérablement, j'irais même jusqu'à dire que j'ai déjà atteint la limite de mes possibilités. Je suis désolé, mais il vous faudra intégrer ces quelques heures de sommeil dans votre planning.

— Oui, naturellement. Vous avez tout à fait raison.

— Mais je veux bien revenir demain matin, même si c'est dimanche.

— Merci.

— Vous devriez donc avoir les résultats lundi. Est-ce que j'en profite aussi pour comparer l'échantillon avec le sang qui était sur le bâillon de la victime numéro deux ?

Käfer le regarda d'un air étonné.

— Ce n'est pas le sang de la victime elle-même ?

— Non. Ce n'est pas le bon groupe sanguin, de plus ce sont des chromosomes XY. Donc masculins. C'est ce qu'a révélé un premier test rapide.

— Alors oui, faites-le.

Pensif, l'œil figé, Käfer regardait le corps dénudé de la morte allongée devant lui sur la table en aluminium, que le médecin avait déjà refermé de quelques points de suture grossiers.

— Comment le sang du meurtrier peut-il se retrouver sur le bâillon ?

— Premièrement je ne sais pas s'il vient du meurtrier, et deuxièmement ce serait à vous de l'expliquer, dit Heer en étouffant un bâillement. Peut-être s'est-il blessé en essayant de bâillonner la femme, mais peut-être aussi avait-il déjà une blessure à la main, auquel cas le sang a pu couler sur le tissu au moment où il a voulu le lui fourrer dans la bouche. Je ne sais pas. Mais je ferai une comparaison, pas de problème.

— Merci. Et pour la drogue ?

— Vous en voulez ? dit Heer sans sourciller.

Käfer bredouilla.

— Euh...

— Pardon, dit le pathologiste en souriant. Quand je suis trop fatigué, il m'arrive de faire l'idiot. Non, pour l'instant, rien qui indique une consommation de drogue. Mais je n'ai pas encore pu tester toutes les substances. Nous pouvons écarter les trois classiques, en tout cas.

Käfer savait de quoi il parlait. Héroïne, cocaïne et cannabis. Il salua le docteur Heer et quitta l'Institut médico-légal, absorbé dans ses pensées. Il fallait absolument qu'il parle au plus vite avec cet Antonio Gomez. Mais il voulait aussi autant que possible arriver à la rencontre bien préparé, résultats du test ADN en poche, de préférence.

Il retourna au bureau. En réalité, il voulait juste y faire un saut pour jeter un œil dans le dossier d'Antonio Gomez. Mais une fois dedans, il ne put s'arrêter. Il laissa filer le

temps sans s'en rendre compte et se retrouva plongé jusqu'au cou dans la vie de cet homme.

Antonio Gomez. Un criminel à la petite semaine, pas un gros poisson, plutôt le sbire des gros. Comme il avait beaucoup fricoté avec le milieu, il avait un jour été suspecté d'implication dans une agression sexuelle. Gomez avait vivement protesté de son innocence, lut Käfer dans le dossier, et de fait, un test ADN l'avait lavé de tout soupçon. C'est comme ça qu'il était arrivé dans leur fichier.

Käfer éplucha divers témoignages récoltés alors sur la personne de Gomez.

« En réalité, il n'y avait personne à qui nous pouvions nous fier. Sauf Antonio. » – Déclaration du témoin Lizzy V., prostituée.

« Même s'il n'était pas officiellement notre protecteur, nous savions toutes que nous pouvions compter sur Tonio Gomez. Et que sur lui, d'ailleurs. » – Déclaration du témoin Mona S., prostituée.

« Je pouvais avoir n'importe quel problème, Tonio prenait toujours le temps de m'écouter. » – Déclaration du témoin Lindy G., prostituée.

Et ça continuait ainsi à l'unanimité. Les témoins confirmaient les dires de Franz Cordes. Gomez semblait avoir été particulièrement bien aimé chez les prostituées.

Une idée avait traversé Käfer : même s'il n'est pas délinquant sexuel, on peut toujours avoir affaire à un crime passionnel, s'était-il dit juste avant de quitter le bureau, fatigué.

Il était enfin arrivé à l'appartement et marchait sur la pointe des pieds. Allongée sur le canapé, sa femme s'était endormie devant la télé, blottie sous une couverture. Käfer la regarda, attendri. Il sentit sa gorge se nouer en pensant

que Nicole Schopmann avait le même âge qu'Annette. La morte avait fait tout ce qu'elle pouvait pour réaliser son désir d'enfant, en prenant de grands risques. Que feraient-ils, eux, si une grossesse naturelle s'avérait impossible ? Annette et lui remueraient-ils ciel et terre, eux aussi, pour avoir un enfant ? Contrairement à Nicole Schopmann, ils ne connaissaient pas encore la cause de cette absence d'enfant involontaire. À cause d'une anomalie génétique, la victime avait dû avorter presque à chaque grossesse car il y avait des malformations chez les embryons. Que feraient-ils s'ils se trouvaient en pareille situation ? Un enfant normal à tout prix – était-ce bien la solution ? Ne valait-il pas mieux accepter son destin et se projeter dans une vie sans enfants ?

En ce qui le concernait, Käfer savait que la question était résolue depuis longtemps. Il voulait des enfants. Jamais pourtant il n'exigerait de sa femme ce que Nicole Schopmann avait enduré pour réaliser son désir d'un enfant normal. Mais avant qu'ils n'en arrivent là tous les deux, il avait encore quelque chose d'important à régler.

Il s'avança vers le canapé et s'allongea discrètement à côté d'Annette. Il la prit dans ses bras et ils restèrent ainsi un long moment enlacés, jusqu'à ce qu'elle se réveille.

— Ah, tu es là, mon amour, dit-elle doucement en se blottissant contre lui.

— Désolé de t'avoir réveillée.

— Pas de problème...

Il la serra contre lui et l'embrassa sur la tête.

— Je vais le faire faire. Dès lundi, lui murmura-t-il tout bas à l'oreille au bout d'un moment.

Annette tourna la tête vers lui et le regarda intriguée.

— Quoi donc, mon cœur ?

— Je vais faire faire les tests. Voir un peu si mes petites bestioles sont capables d'assurer.

Il lui fit un sourire en coin, Annette sourit en retour. Il l'embrassa, tendrement d'abord, puis de plus en plus passionnément.

Normalement, Antonio accompagnait toujours Élisabeth chez ses beaux-parents lorsque le déjeuner du dimanche se passait chez eux. Pour la première fois, il lui mentit pour pouvoir rester seul à la maison.

— Le match d’hier a été très dur, dit-il. Il y a eu plusieurs bagarres et je suis encore crevé. Tu m’excuses, exceptionnellement ?

— Il avait bien vu à sa mine que sa femme ne le croyait pas. Elle l’avait dévisagé d’un air sceptique, mais finalement elle l’avait embrassé et lui avait dit au revoir. Antonio avait le sentiment qu’à cet instant précis l’innocence et la légèreté de leur relation s’étaient envolées, tout comme la confiance sans bornes qui avait toujours existé entre eux. Avant l’affaire Sara, il ne lui serait jamais venu à l’idée de mentir à Élisabeth. Il lui avait caché certaines choses de son passé, c’est vrai, mais pour tout ce qui concernait le quotidien, leur vie commune, leur famille et leur couple, une franchise absolue avait toujours régné entre eux. Et pour lui, en fait, cette franchise était sacrée. Il voulait qu’Élisabeth soit tout pour lui, son amante, sa meilleure amie, sa plus proche confidente. Il avait maintenant le sentiment que cette proximité venait de commencer à se fissurer. Mais il n’avait pas le choix.

Il allait et venait sans entrain dans l’appartement vide qui, sans Pablo et Élisabeth, lui paraissait presque inquiétant tant il

était silencieux. Il ne put s'empêcher de penser à l'horreur que ce serait s'ils disparaissaient pour toujours, si son appartement et sa vie étaient chaque jour aussi vides.

Il ne faut surtout pas que ça arrive un jour.

Non, il n'allait pas se laisser bousiller sa vie. Il se battrait pour ça, pour sa famille, pour son bonheur.

Un gobelet de café à la main, il s'assit dans le salon et tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées. Qui pouvait vouloir faire de lui un bouc émissaire ? En fait, ça ne pouvait être que quelqu'un qui était au courant de sa vie d'avant et qui savait qu'on pouvait le faire chanter avec ça. C'était forcément quelqu'un qui connaissait son passé dans le milieu et sa relation avec Sara. Parmi ses anciens collègues, tous étaient au parfum. Mais qui parmi eux pouvait avoir envie d'assassiner Sara ?

Les dealers.

C'était la seule chose qui lui venait à l'esprit. Sara avait toujours eu des problèmes avec eux, elle ne pouvait jamais payer la came comme il fallait et plus d'une fois il y avait eu du grabuge. Il en croyait certains capables de meurtre, en tout cas. Mais lequel de ces gars-là le mêlerait, lui, à cette affaire ?

Antonio soupira. Chacun d'entre eux, admit-il soudain. Il avait quitté le milieu, craché dans la soupe. Il avait dû se retirer de la scène parce qu'il s'était attiré des ennemis. Quelqu'un qui aidait les putes n'était pas spécialement bien vu dans la rue.

Il posa son gobelet vide sur la table, passa dans la chambre et, s'accroupissant devant l'armoire, alla repêcher le slip en latex tout au fond, dans un coin. Ce ne fut pas sans mal, mais il finit par le récupérer. Antonio songea à le jeter dans les toilettes et à tirer la chasse, mais non, c'était trop risqué. Si le tuyau se bouchait, les ouvriers qui viendraient pourraient le

faire remonter à la surface, il ne voulait pas courir ce risque. Il fourra donc le slip dans un sachet qu'il noua à double tour, jeta le paquet dans un sac-poubelle plein de couches, ferma le tout à nouveau d'un nœud bien serré et quitta l'appartement, sac à la main.

Dans le vestibule il se cogna presque contre Hubert Strauss, le vieux type antipathique du dernier étage. En fait, Antonio s'entendait bien avec tous les habitants de l'immeuble. Madame Wagner, en face, était aussi aimable que madame Siebert ou que le couple Grote, les habitants du premier. Ce Strauss, si négligé, était le seul qui lui tapait sur les nerfs. Tout lui répugnait chez lui. Ses cheveux gras, ses vêtements sales.

— Vous ne pouvez pas faire attention, monsieur Gomez !

— Excusez-moi.

Antonio s'aperçut tout d'un coup que son cœur battait trop fort et que la sueur lui coulait dans le dos.

— Ça va, plus de peur que de mal.

Le voisin le regarda, l'air interrogateur.

— Vous allez bien ? Vous avez l'air drôlement... stressé.

— Non... Enfin oui, je...

Il souffla bruyamment. En cet instant le sentiment qu'il fallait absolument qu'il parle à quelqu'un fut le plus fort et la question lui échappa presque :

— Monsieur Strauss, est-ce que ces derniers jours vous auriez vu une personne étrangère dans l'immeuble ?

L'homme fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ? Un représentant ? Les témoins de Jéhovah ?

— Je ne sais pas, quelqu'un qui aurait pu avoir accès à l'immeuble.

— Écoutez, je n'ai rien vu de tel, mais si ça se présentait,

je mettrais ce genre de zigoto dehors immédiatement, bien entendu.

— Avez-vous entendu quelque chose dans le vestibule ? Des bruits bizarres, par exemple ?

Hubert Strauss partit d'un rire moqueur.

— Vous voulez dire des bruits qui ne viendraient pas de votre gamin ? Qui ne seraient pas ceux d'un ballon de foot qui rebondit contre le mur ou d'un camion porteur qu'on fait rouler sur le parquet ? Non, sincèrement, je n'entends presque aucun bruit dans le vestibule, à part ceux venant de chez vous. Mais ceux-là, par contre, je les entends !

Antonio se mordit les lèvres. Il avait bien conscience que Pablo débordait d'énergie, mais parfois il oubliait complètement à quel point le bruit des gamins peut être gênant pour les autres. Surtout pour ceux qui n'ont pas d'enfants. Il trouvait quand même déplacé que ce vieux ronchon en fasse tout un plat. Il habitait deux étages au-dessus d'eux, nom d'un chien ! Si encore madame Wagner s'était plainte, il aurait compris, mais le type d'en haut ?

— Je suis désolé. C'est vraiment si terrible ?

Il lui en avait coûté beaucoup de prononcer ces deux phrases.

— Oui. Et bruyant.

— Nous tâcherons de faire un peu plus attention au niveau sonore.

Il s'efforçait de sourire.

La porte d'entrée s'ouvrit au même moment, c'était madame Wagner. Elle tenait à la main une poubelle vide. Elle sourit à l'un et à l'autre.

— Mes chers voisins, bonjour.

— Monsieur Gomez s'étonne de ce que j'entende le raffut de son gamin, dit monsieur Strauss méchamment.

— Mais que dites-vous là ? Ce n'est tout de même pas si terrible.

Reconnaissant, Antonio sourit à madame Wagner. Puis il lui demanda, à elle aussi :

— Vous n'auriez pas vu dans l'immeuble ces temps derniers quelqu'un qui n'est pas de la maison ?

— Non. Pourquoi demandez-vous ça ? Il s'est passé quelque chose ?

Elle avait l'air soucieuse.

— On a essayé de cambrioler chez vous ?

— Non, non. Enfin... Pas dans l'appartement. Mais... je crois que quelqu'un est entré dans notre cave.

— Vous avez peut-être eu la visite de la martre ? On en a déjà eu une ici, autrefois. Le mieux est de ne rien mettre de comestible à la cave, même enveloppé. Ces sales bêtes s'attaquent même aux paquets de nouilles. Un conseil, ne stockez pas de produits alimentaires sur vos étagères. Bon, il faut que j'y aille. Et bon dimanche, encore !

Sur ces paroles, madame Wagner disparut chez elle.

Songeur, Antonio ouvrit la porte d'entrée et se dirigea vers les poubelles rangées sous un appentis à l'extérieur, le long du mur. Il ouvrit la grande poubelle grise et y enfouit son sac à ordures en le poussant bien au fond. À un moment, ses voisins avaient dit quelque chose qui l'avait fait tiquer. C'était juste une impression furtive qui lui avait traversé l'esprit, trop rapidement pour qu'il puisse la saisir et en tirer une pensée claire.

Quand il rentra dans l'immeuble, l'impression s'était envolée.

Käfer essaya de se concentrer et de chasser de son esprit l'heure qui venait de s'écouler. Il devait se focaliser sur l'affaire, ce qu'il venait de vivre en ce tout début de lundi matin n'avait pas sa place ici.

Son regard planait sur les collègues rassemblés dans la grande salle de réunion. Le docteur Heer était au premier rang en compagnie de Berthold Wolske et de Sacha, Henry Schwarzer et Sven Pauly assis juste derrière, devant Hammersbach et Frank Subotik. Charlotte s'appuyait comme toujours contre l'embrasure de la fenêtre, elle paraissait étrangement calme, absorbée dans ses pensées. Käfer n'avait pas encore eu l'occasion de parler avec elle. Dans l'agitation générale, ils s'étaient juste dit bonjour en vitesse.

Il s'éclaircit la voix et s'apprêtait à commencer, lorsque le docteur Heer se leva et le rejoignit, faisant face aux autres.

— Pardon de prendre ainsi la parole, mais après une courte pause dans la nuit de samedi, j'ai travaillé à peu près non-stop depuis hier matin et j'aimerais bien vous communiquer mes résultats en premier – car je crois sincèrement qu'ils sont d'une certaine importance. Donc, si vous n'avez pas d'objection ?

Il regardait Käfer d'un air interrogateur.

— Bien sûr que non. Mon intérêt est que nous avancions. Je vous en prie, nous sommes tout ouïe.

Le docteur Heer prit son porte-documents et en sortit une chemise. Elle contenait une photo qu'il fixa sur le tableau blanc.

— Il s'agit d'Antonio Gomez. Son ADN a pu être relevé sur les deux scènes de crime. Aussi bien dans le contenu de l'estomac trouvé sur la scène de crime numéro un que sur le bâillon trouvé dans la bouche de Nicole Schopmann.

Hammersbach frappa dans ses mains.

— Le type m'a paru suspect dès le début. C'est l'un de ceux qui ont fait le plus d'histoires quand on a réalisé les prélèvements. Lui, il a fallu batailler un bon moment avant de le convaincre.

Henry Schwarzer confirma.

— Oui, et quand j'ai enfin pu lui passer le coton-tige dans la bouche, il nous a presque suppliés de ne surtout rien dire à sa femme. Moi aussi, ce type m'a frappé.

— Alors il faut demander un mandat d'arrêt.

Hammersbach était déjà en train de se lever, mais d'un geste Käfer lui intima l'ordre de rester assis.

— Attendez un peu. On a besoin d'un peu plus que ça pour l'arrêter. Il n'a peut-être fait que participer à l'enlèvement des deux femmes, il peut y avoir des complices. Avant un interrogatoire, je veux avoir un maximum de cartes en main. Vous avez trouvé autre chose, docteur Heer ?

— Nous nous sommes demandé comment l'assassin pouvait immobiliser les victimes avec un relaxant musculaire sans que cela ait entraîné une paralysie respiratoire. Car les deux femmes sont mortes d'hémorragie et non d'asphyxie.

— Et donc, comment est-il arrivé à ça ?

Heer sortit deux autres photos de la chemise et les fixa à leur tour au tableau. Elles montraient, très fortement agrandi, un

morceau de peau sur lequel on distinguait plusieurs marques de piqûre.

— Il leur a injecté le produit dans les extrémités. Vous voyez, là ?

Il revint sur les photos.

— Ce sont les piqûres dans les bras et les jambes et j'en ai trouvé aussi dans le cou. Les victimes ne pouvaient donc pas non plus remuer la tête, mais la respiration n'était pas atteinte.

— Pourquoi y a-t-il plusieurs piqûres ? demanda Subotik.

— Parce qu'il a été obligé de rajouter du produit.

— En ce qui concerne Nicole Schopmann, nous supposons qu'elle est restée deux jours aux mains de son ravisseur, compléta Käfer. Ça peut avoir été pareil pour Franziska Rotbaum.

— C'est l'hypothèse que je retiendrais, approuva Heer. Elle aussi portait les traces de plusieurs piqûres. L'assassin devait repiquer régulièrement pour éviter que ses victimes puissent bouger. Je suppose qu'il a procédé comme suit : il les a d'abord anesthésiées, les traces de propofol trouvées dans le sang semblent le confirmer, et c'est après seulement qu'il les a paralysées avec de la succinylcholine.

— C'est le relaxant musculaire ?

— Exact. Avec ça, elles étaient physiquement captives. Avec le bâillon, elles ne pouvaient pas crier non plus et ne pouvaient qu'assister impuissantes à leur assassinat. Chez Nicole Schopmann aussi, nous avons trouvé les traces d'un grand sparadrap sur la bouche.

— Mais quel salaud, et quel malade ! murmura Hammersbach.

— Où a-t-il pu se procurer le produit ? demanda Charlotte. C'était la première fois ce matin qu'elle prenait la parole.

— Oh, avec les contacts qu'il avait, ça ne devait pas être un

problème, répondit Heer. Tout bon dealer a ça en magasin, au moins le propofol. Le truc est très prisé des consommateurs de cocaïne, pour décrocher et pouvoir dormir. Il s'achète donc facilement dans le milieu de la drogue. On peut aussi se le procurer en braquant une pharmacie, naturellement, mais je suppose que vous pouvez même le commander sur Internet. Pour la succinylcholine, c'est un peu plus difficile. Mais en principe il suffit là aussi de soudoyer un infirmier ou un médecin.

Un silence chargé de réflexion régna un certain temps dans la salle. Puis Harry Schwarzer exprima tout haut ce que tous devaient penser tout bas.

— Il ne les a pas violées, ni torturées ou martyrisées de quelque manière que ce soit. Pourquoi les garde-t-il si longtemps prisonnières ? Qu'est-ce que ça lui apporte ?

Personne ne disait mot, tous semblaient réfléchir.

— Les jeux de pouvoir n'impliquent pas forcément la violence sexuelle, dit alors Charlotte. Le meurtrier s'est peut-être simplement délecté de la peur des femmes. Il leur a peut-être montré ou dit des choses. Mais ça pourrait être dû simplement à des contraintes d'organisation.

— Tu veux dire qu'il ne pouvait enlever les femmes que ce jour-là, mais qu'il n'avait pas la possibilité de les tuer tout de suite ? demanda Käfer, et Charlotte acquiesça.

— En tout cas, on ne peut pas négliger cette hypothèse. Si on en savait davantage sur le mobile, ça nous aiderait.

— D'accord. On sait que Gomez avait une relation avec Franziska Rotbaum.

Käfer s'adressa à Sven Pauly.

— As-tu trouvé quelque chose dans la vie de Nicole Schopmann qui indiquerait qu'elle était en contact avec Gomez ?

— Je ne peux pas encore le dire exactement.

Pauly se gratta la nuque.

— Il n'y a pas de lien manifeste avec lui. Mais il pourrait y avoir quelque chose entre les deux femmes. Madame Schopmann a fait des études de lettres à l'université de Münster. Qui remontent à quelques années, c'est vrai. Franziska Rotbaum aussi était inscrite à l'université. Théoriquement, elles auraient pu s'y rencontrer et avoir un passé commun.

— Tout ça me semble bien tiré par les cheveux, intervint Charlotte.

À la mine que fit Sven Pauly, Käfer comprit qu'il était vexé.

— Nous savons que Franziska Rotbaum n'était pratiquement jamais à la fac et qu'elle passait le plus clair de son temps à se prostituer. De plus, elle était inscrite en études théâtrales.

— Ce qui n'est pas très différent des études de lettres, objecta Pauly.

— Tiens, va raconter ça à un étudiant en lettres !

Le ton de Charlotte était indéniablement moqueur.

— Mais je n'ai pas dit non plus qu'il y a un lien, répondit Pauly, froissé. Possible aussi qu'elles se soient rencontrées seulement dans le groupe de parole. Gomez pourra peut-être nous en dire plus là-dessus. Par ailleurs...

Pauly tira un papier du monceau de notes qu'il avait sur les genoux.

— ... j'ai trouvé quelque chose d'intéressant sur Hannes Daumüller. L'appartement de Daumüller est presque en face de celui des Schopmann. Comme c'est un immeuble d'angle, ils n'habitent pas dans la même rue, mais de fait ils sont voisins. Quand je l'ai interrogé, il a confirmé qu'il connaissait Nicole Schopmann. Elle aurait souvent réceptionné des paquets pour lui.

— Intéressant, marmonna Käfer.

— Il a aussitôt ajouté qu'en dehors de cela, il n'avait rien à voir avec cette femme. Je ne lâche pas, je vais interroger d'autres voisins et des amis. Mais jusqu'ici je n'ai pas encore eu le temps.

— OK, merci Sven. Pour l'instant, on va commencer par s'occuper de Gomez. Et il n'y a pas de temps à perdre. Je demande tout de suite un mandat d'arrêt, ensuite on met la main sur le gusse, dit Käfer. Après, les autres énigmes se résoudront peut-être d'elles-mêmes. Bon boulot, les gars !

L'air satisfait et dans un brouhaha général, les collègues quittèrent lentement la salle.

— Tu viens ? demanda Käfer à Charlotte.

Elle hocha la tête d'un air pensif.

— Quelque chose me chiffonne dans cette affaire. Je ne vois vraiment pas quel pourrait être le mobile d'Antonio Gomez.

— Eh bien, Franziska Rotbaum est son ex-petite amie, elle l'a peut-être relancé, ou bien elle l'a fait chanter. Et lui voulait empêcher à tout prix que sa femme ne découvre son passé.

— Admettons. Et Nicole Schopmann ? Pourquoi est-ce qu'il l'a assassinée, elle ?

Käfer haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Et je ne suis pas sûr à cent pour cent qu'il soit vraiment notre homme. Ça peut être aussi Daumüller, ou quelqu'un d'autre. Gomez n'est peut-être qu'un complice, qui sait. Mais des traces de son ADN se sont retrouvées sur les deux scènes de crime. En tout état de cause, il faut qu'on l'interroge.

— Évidemment. Vas-y avec Henry ou Hammersbach. Je vais faire encore quelques recherches. Et je voudrais aussi me préparer à la rencontre avec le groupe de parole, demain après-midi.

— Tu as déjà réfléchi à ce que tu vas dire ?

— Oui, à peu près. Je vais essayer de capter un peu l'attention, j'arriverai peut-être à faire sortir l'une des participantes de sa réserve. Dans mon histoire, il y aura des parallèles avec nos victimes.

— Et comment tu vas t'y prendre ?

Charlotte haussa les épaules.

— Le parallèle qui s'impose, pour moi, c'est la drogue. Je pourrais être une ex-accro à la coke, par exemple ?

Käfer fit la grimace.

— Ça, c'est fort.

— Je me suis toujours procuré la came à la Bremer Platz...

— Comme Franziska Rotbaum.

— Exactement. Autre lien évident. Quand j'étais défoncée, je couchais avec n'importe qui. Un jour, je me suis retrouvée enceinte, de jumeaux, j'ai avorté et maintenant ça me poursuit.

Käfer souffla un grand coup.

— Waouh ! T'étais sacrément accro.

Il lui fit un sourire en coin.

— Complètement. Suis curieuse de voir les réactions.

Elle se tourna vers la porte.

— Tiens-moi au courant quand Gomez sera là. Quoi qu'il arrive, je veux assister à l'interrogatoire.

Käfer hocha la tête et la regarda s'éloigner d'un air songeur. Quel début de semaine, pensait-il. À sept heures ce matin, il était avec Annette au centre de PMA, le rendez-vous le plus matinal qu'on puisse obtenir. Après un bref entretien, on l'avait invité à passer dans la pièce à côté, un gobelet en plastique en main. Certes, ce n'était pas aussi humiliant qu'il se l'était imaginé, mais la procédure était quand même curieuse. Une petite pièce, une chaise blanche avec une petite table devant, sur laquelle était posée une boîte de mouchoirs en papier. Et trois magazines pour hommes auxquels Käfer n'avait même

pas touché. L'idée que des tas d'autres se soient branlés avec ça le dégoûtait. Il préférait ne pas penser au nombre de germes et de bactéries qui devaient coller aux pages de ces revues défraîchies. Il était finalement ressorti au bout d'un quart d'heure, avec une maigre récolte. Par chance l'assistante n'avait pas fait la grimace en prenant le gobelet. La nuit d'avant, il avait rêvé qu'elle se mettait à rire comme une malade, en l'accablant de tous les noms. Ça lui semblait maintenant parfaitement ridicule. Les employés d'un centre de PMA étaient évidemment des professionnels qui n'auraient pas eu l'idée un seul instant de faire des blagues de cul.

Voilà comment le lundi avait commencé, et maintenant il devait aller arrêter un suspect dans une atroce affaire de double meurtre. Difficile d'imaginer journée plus contrastée.

Au moment où il sortait dans le couloir, il faillit être renversé par Henry Schwarzer qui arrivait ventre à terre. Le collègue était manifestement revenu en courant pour lui parler. Les mots se bousculaient tellement dans sa bouche que Käfer avait du mal à le comprendre.

— Un reporter de notre célèbre journal à sensation vient d'appeler.

Henry peinait à reprendre son souffle.

— Il a dit : « Un gangster sud-américain aurait sauvagement assassiné deux femmes, est-ce que c'est vrai ? » Et ajouté qu'on devait faire vite pour se positionner, que l'histoire allait être mise en ligne. Quel enfoiré !

Käfer sentit son estomac se contracter. Il saisit Henry par le bras et l'entraîna.

— Il n'y a pas une seconde à perdre, sinon le type va se tirer !

Charlotte essaya de s'extraire de l'agitation qui régnait dans le couloir et dans les bureaux de ses collègues. Ce n'était pas la première fois, dans sa longue carrière professionnelle, qu'elle assistait à la fuite d'informations internes dans la presse. Elle avait connu des collègues qui s'étaient montrés simplement trop naïfs en parlant avec des reporters, qui s'étaient fait cuisiner le soir dans un bar sans repérer qui était leur interlocuteur. Mais il y avait eu aussi ceux qui se prêtaient d'eux-mêmes à ce rôle d'informateur, comme on dit, peut-être parce qu'ils en tiraient de l'argent ou parce que collaborer à l'un des plus grands tabloïds du pays flattait leur ego, tout simplement. Les raisons pour lesquelles une information filtrait dans la presse étaient multiples. C'était néanmoins toujours un problème, sérieux même, et Charlotte était certaine qu'une commission interne ferait tout pour trouver le bavard. Elle-même ne pouvait guère s'en occuper maintenant, d'autant plus qu'elle n'arrivait absolument pas à imaginer que quelqu'un de son équipe ait vendu la mèche.

Elle ferma la porte de son bureau et s'assit à sa table de travail. L'ancien article de journal qu'elle avait trouvé pendant le week-end lui trottait dans la tête. Elle n'avait pas eu l'occasion de parler de cette affaire en réunion d'équipe et ce n'était peut-être pas plus mal. Car sa théorie n'était rien de plus encore qu'une vague idée.

Elle se reconnecta aux archives du journal. La veille, elle avait encore longuement parcouru les différents articles qu'elle avait trouvés sur cette vieille affaire de meurtre des années 1970. Sa première idée selon laquelle Walter Offermann, l'odieux assassin de l'époque, aurait pu avoir frappé de nouveau, s'était vite envolée. Offermann était mort en prison à la fin des années 1980. Ça ne pouvait donc plus être lui. Elle avait continué à dépouiller le dossier et un article avait particulièrement retenu son attention. Elle le rouvrit. Le texte lui donna des frissons.

Walter Offermann, qui était veuf, avait deux enfants, pouvait-on lire. Son fils de huit ans et sa fille de six ans avaient probablement été témoins de ses actes abominables. Après l'incarcération de leur père, ces enfants gravement traumatisés dont la mère était morte des années auparavant avaient été envoyés dans un foyer.

Charlotte tapotait du bout des doigts sur son bureau et réfléchissait. Elle tentait de refréner la compassion qu'elle éprouvait pour ces enfants. Ça la détournait trop de son travail. Pascal Offermann devait avoir aujourd'hui cinquante-deux ans, sa sœur Monika cinquante tout ronds. Le petit garçon d'alors pouvait-il... ?

Ils ont trouvé l'ADN de Gomez, se dit-elle à elle-même. Mais quand même. Les meurtres commis par Walter Offermann s'étaient déroulés exactement de la même manière que leurs affaires du moment. Des femmes qui avaient avorté avaient été transpercées d'un coup de couteau dans le bas-ventre, en plein dans l'utérus. Les crimes d'Offermann avaient-ils servi de modèle à ceux d'aujourd'hui ?

Ça ne peut pas faire de mal de parler avec les enfants de cet homme, se dit Charlotte. Ça ne lui prendrait pas tant de temps que ça. Elle survola une nouvelle fois les différents

articles. Monika-Christine et Pascal-Manuel Offermann. Est-ce que les deuxièmes prénoms l'aideraient beaucoup dans ses recherches ? Par habitude, elle tapa les noms dans la case Recherche du fichier de la police et aussi, pour être plus sûre, dans le moteur de recherche de son navigateur. Elle savait que sa seule chance de les trouver était qu'ils soient restés dans le foyer jusqu'à leur majorité. S'ils avaient été adoptés ou placés en curatelle, leur trace ne serait pas facile à retrouver.

— Ils n'ont déjà pas commis de délit, murmura Charlotte, tout en parcourant rapidement les résultats du moteur de recherche.

Il y avait un nombre incalculable de Monika Offermann, mais aucune Monika-Christine. Il était possible, évidemment, que cette femme n'ait déclaré que son premier prénom ou qu'elle se soit mariée et ait pris le nom de son mari. Ou que justement elle ait été adoptée quand elle était enfant. Charlotte n'eut pas plus de chance avec le frère. Elle ne trouva aucun Pascal-Manuel Offermann. Sans doute les enfants avaient-ils vraiment été adoptés. Et rechercher leur nouvelle identité pouvait prendre un bon bout de temps. Un temps qui éventuellement lui manquerait pour d'autres enquêtes... Est-ce que ça en valait vraiment le coup, juste pour suivre une vague intuition ? Elle en parlerait avec Käfer, ils pouvaient trouver quelqu'un à mettre là-dessus, peut-être.

Puis elle tomba sur l'avocat commis d'office, à l'époque, pour défendre le père des enfants. Un certain docteur Karl Angsten avait alors représenté Walter Offermann et s'était exprimé à plusieurs reprises dans la presse sur cette affaire. Il pourrait peut-être l'aider ? Il savait peut-être même ce qu'étaient devenus les enfants et elle pourrait ainsi s'épargner les frais d'une recherche. Le docteur Angsten avait mainte-

nant plus de soixante-dix ans, il était à la retraite depuis longtemps. Et il habitait non loin du commissariat central. Elle ne perdrait rien à aller parler avec lui.

Charlotte réfléchit un instant. Elle avait encore un peu de temps d'ici l'arrestation de Gomez. Elle se leva alors d'un bond, attrapa son sac et sa veste et sortit du bureau en trombe.

Vingt minutes plus tard, elle se trouvait devant une maison à l'aspect soigné du quartier de Hiltrup. J'aurais peut-être dû téléphoner d'abord, pensa-t-elle tout à coup en voyant les stores baissés. L'homme pouvait être en train de faire la sieste, il pouvait être malade ou grabataire, à son âge tout était possible. Mais elle préférait lui parler en direct que par téléphone, son expérience lui avait montré qu'avec les personnes âgées c'était toujours plus efficace.

Elle sonna. Au bout d'un moment, une femme d'un certain âge lui ouvrit la porte. Charlotte lui donna une soixante d'années et déduisit de ses boucles grises en bataille et de son tablier de cuisine coloré qu'elle devait être en plein ménage.

— Charlotte Schneidmann, brigade criminelle de Münster, dit Charlotte aimablement en montrant sa carte de police.

La femme la contempla d'un œil méfiant.

— Il est arrivé quelque chose ? s'enquit-elle d'un air soucieux.

Puis elle se présenta comme la gouvernante de Karl Angsten.

— Non. J'aurais aimé interroger le docteur Angsten sur une ancienne affaire. Il est là ?

La gouvernante fit signe que oui et pria Charlotte de la suivre.

— Il est dans son bureau, dit-elle tandis qu'elles traversaient un couloir sombre.

La moquette grise amortissait le bruit de leurs pas. À chaque instant, Charlotte devait faire attention aux nombreuses plantes vertes posées par terre.

— Depuis qu'il est veuf, il aime cette pénombre, dit la gouvernante avec un hochement de tête. D'habitude, je veille à ce que la maison soit claire, mais aujourd'hui je n'ai rien pu obtenir.

Puis elle frappa à une porte et, sans attendre la réponse, entra dans la pièce.

— Docteur Angsten, cette dame est de la brigade criminelle. Elle désire vous parler.

L'homme assis à un grand bureau noir semblait maigre et affaibli. Sous les cheveux entièrement blancs, le visage était ridé, les traits, affaissés. Il portait un costume gris. Avec le gris de la moquette en plus, toute cette scène faisait à Charlotte un effet de profonde tristesse. Deux yuccas placés derrière le bureau donnaient à l'endroit sa seule note de couleur et même si Charlotte détestait ces plantes, c'était un contraste bien agréable à l'œil.

La gouvernante se dirigea vers la fenêtre d'un pas décidé et remonta les stores.

— Il faut faire entrer un peu d'air frais ici, dit-elle en ouvrant la fenêtre.

— Oui, oui, Lilly, vous avez raison, dit le vieil homme.

Charlotte fut surprise par le timbre clair et vif de sa voix.

— Faites-nous donc un thé, s'il vous plaît.

La gouvernante les laissa seuls. L'avocat regarda Charlotte en souriant et l'invita à s'asseoir.

— La brigade criminelle ? Le regard était interrogateur. Voilà bien longtemps que je n'ai plus eu affaire avec la

brigade criminelle. Y a-t-il encore eu un cambriolage dans le voisinage ?

— Pas que je sache. Je viens pour autre chose. Il s'agit de l'un de vos anciens clients.

Quand elle lui eut expliqué pourquoi elle voulait lui parler, il devint extrêmement grave.

— Je n'oublierai jamais cette affaire, dit-il d'une voix étranglée. C'était tout au début de ma carrière et je ne me souviens pas avoir jamais revu par la suite de dossier comparable. J'ai défendu nombre de meurtriers ces dernières décennies, mais aucun dossier ne m'a remué autant que celui de Walter Offermann.

Charlotte comprenait très bien. Les meurtres avaient été d'une rare brutalité et avaient occupé la presse, les juges et la magistrature pendant des mois.

— Pourquoi voulez-vous reparler de cette vieille histoire ? Voilà en fin de compte près de trente ans que Walter Offermann est mort et je ne suppose pas que vous vouliez écrire mes mémoires. Ça, je préfère m'en charger moi-même.

Il rit de son bon mot et tapota de la main le carnet posé devant lui. Puis il regarda Charlotte attentivement.

— Ce qui m'intéresse, c'est le destin des deux enfants Offermann, expliqua-t-elle. Il pourrait y avoir des parallèles avec une affaire actuelle. J'aimerais bien parler avec eux, mais je n'arrive pas à retrouver leur trace.

— Ça risque d'être difficile en effet. Ils ont été adoptés, répondit Angsten. Je ne sais pas quelle est votre urgence, mais normalement vous ne devriez pas retrouver leur nouveau nom si facilement.

Charlotte acquiesça. C'était bien ce qu'elle craignait.

— Vous pouvez peut-être m'aider malgré tout. Savez-vous

ce que les enfants sont devenus ? Et ce qu'ils ont vécu exactement, à l'époque des faits ?

Le vieil homme soupira. D'instant en instant, les rides de son visage semblaient encore se creuser.

— À l'époque, leur père a fait de Monika et Pascal des témoins oculaires... Les enfants n'ont jamais réussi à dire exactement tout ce qu'ils avaient vu, surtout pas devant le tribunal. Ils étaient bien trop traumatisés. Mais ils y étaient, c'est certain. Aux psychologues, ils ont réussi à indiquer ce que leur père disait au cours de ses exactions. Et que les victimes ne pouvaient pas parler... Il avait fait ce qu'il fallait avant...

Exactement comme pour Franziska Rotbaum et Nicole Schopmann, pensa Charlotte.

— Qu'est-ce que les enfants ont entendu ?

— J'ai oublié les termes exacts, il faudrait que je vous les ressorte. Essentiellement des trucs religieux. Walter Offermann était vraiment très perturbé. Schizophrène, peut-être, ou je ne sais quel autre trouble psychique. Mais il n'avait jamais été traité, on n'en avait d'ailleurs pas la possibilité à l'époque. Sa femme est morte à la naissance de la petite. Je crois que ça a été l'élément déclencheur d'une crise psychotique aiguë.

— Vous a-t-il parlé de la mort de sa femme ?

— Oui, de ça aussi. Nous avons parlé de beaucoup de choses. Mais la plupart du temps, il était assez confus. Il s'était enfermé dans un délire mystique de plus en plus fou. La petite Monika avait survécu de justesse à l'accouchement, pour lui c'était un signe de Dieu, le signe qu'une vie nouvelle était particulièrement précieuse, plus précieuse que celle de la mère. Et puis est arrivée cette campagne pour l'avortement...

— Vous voulez dire la campagne d'Alice Schwarzer, en 1971 ?

— C'est cela. Cette couverture du magazine *Stern* « Nous avons avorté ! » Avec plus de trois cents femmes de tous milieux qui reconnaissaient publiquement avoir brisé le tabou. Quel scandale ça avait été, à l'époque.

Il hocha la tête.

— Walter Offermann ne pouvait pas supporter ça. Détruire des innocents, juste parce que certaines femmes étaient trop égoïstes... Ses deux premières victimes avaient participé à la campagne, il les a choisies sciemment.

Il regarda Charlotte.

— Ne vous méprenez pas, ce n'est pas mon opinion, pas plus aujourd'hui qu'alors. C'est ce qu'il m'a raconté en tant que client.

— Je vous comprends parfaitement, docteur Angsten. Continuez, s'il vous plaît.

— Les signes ne manquaient pas pour dire que les choses s'aggravaient chez lui au fil du temps. Les enfants aussi étaient victimes de son délire mystique. Je préfère ne pas penser à ce qu'ils ont enduré.

Pensif, le vieil homme secoua la tête. Il se passa un bon moment avant qu'il puisse reprendre.

— Comment peut-on infliger cela à ses propres enfants ? Les faire assister à un tel carnage ? Je n'ai jamais compris pourquoi Offermann y tenait tant. C'était au moins aussi barbare que les meurtres eux-mêmes.

Sa voix était cassée, à peine audible. Charlotte attendit un moment qu'il se ressaisisse. Il se racla la gorge et la regarda alors de ses yeux vifs.

— Il a fallu trois semaines, après ça, pour que la petite Monika puisse à nouveau prononcer un mot... et le garçon s'en sortait encore moins bien, il a commencé à s'automutiler, se tailladait les bras, jouait avec le feu... C'était terrible. Pour

moi aussi. Car j'étais obligé de défendre ce monstre. Certains jours, je ne pouvais plus supporter d'être assis à côté de lui au tribunal. À côté de ce type... avec ces yeux froids et cette peau bizarre... beige, aurait-on dit, oui, tout était beige chez lui, presque jaunâtre, comme s'il avait quelque chose au foie.

Il frissonna.

— Savez-vous ce que les enfants sont devenus ?

Le docteur Angsten secoua la tête.

— Non. Après l'incarcération d'Offermann, les enfants ont été placés dans un foyer. Au début ils étaient encore ensemble, mais ensuite ils ont été adoptés par deux familles différentes. On considérait alors que c'était mieux, que chacun d'eux serait traité avec plus d'attention.

Charlotte avait vécu plus d'une fois de telles situations. On pesait toujours le pour et le contre, au moment d'une adoption, pour savoir si on allait ou non séparer les frères et sœurs. Pour aussi cruel que ça puisse paraître aux personnes extérieures, c'était dans certains cas réellement judicieux.

— Après le procès, je n'ai plus jamais entendu parler des enfants. Et comme je vous l'ai déjà dit, ça risque d'être bien difficile de les retrouver tous les deux.

— Je sais. Est-ce que depuis sa prison Walter Offermann a cherché à garder le contact avec ses enfants ?

— Non, je ne le pense pas. On ne l'y aurait pas autorisé, de toute façon. Je me souviens qu'on était alors très soucieux de donner à ces enfants la possibilité d'une nouvelle vie. Il fallait qu'ils repartent à zéro quelque part où personne ne sache quoi que ce soit sur leur père. Le service d'aide à l'enfance n'a donc pas cherché à les placer ici à Münster. C'était certainement préférable pour eux. Je me souviens qu'au moment où Offermann est mort en prison, on a songé à en informer ses enfants. Mais à l'époque déjà, ils avaient de

nouveaux noms et personne ne savait quoi que ce soit de leur nouvelle identité. Heureusement. Sinon, tout cela leur serait perpétuellement revenu en mémoire.

— Oui, vous avez raison, dit Charlotte, avant de remercier l'avocat et de prendre congé.

Elle quitta la maison songeuse et s'installa dans sa voiture. Monika et Pascal Offermann avaient été obligés d'assister aux meurtres commis par leur père. Il n'était pas si rare que des enfants traumatisés marchent dans les pas de leurs parents. Qui avait grandi dans la violence la propageait souvent plus tard. Mais est-ce que ça collait avec son affaire ?

Elle réfléchit. L'âge de ceux qu'elle avait suspectés jusqu'ici ne concordait pas avec celui des enfants Offermann. Gomez avait trente-sept ans, Daumüller même pas trente. Et quelle probabilité y avait-il que l'un d'eux revienne à Münster pour prendre la succession de leur père ?

Charlotte fit démarrer la voiture et quitta sa place de parking. Non, son intuition l'avait sans doute trompée. Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois. Avec le sentiment apaisant de pouvoir écarter une piste, elle reprit la direction du commissariat central. Il était temps d'interroger Gomez.

En sortant de sa voiture, Käfer vérifia son arme. Henry Schwarzer se tenait déjà sur le trottoir, il avait l'air tendu.

— On ne ferait pas mieux de demander des renforts ? demanda-t-il, à cran.

— Mes arrestations, je les fais toujours à deux, dit Käfer, ce qui était carrément un mensonge. Mais Henry sembla soulagé.

L'immeuble de la Hornstrasse dans lequel Antonio habitait avec sa famille était tout sauf en bon état. La façade était lézardée, la vieille porte d'entrée était fissurée et vermoulue. Käfer porta son regard le long de la rue : des deux côtés, il n'y avait que des passants qui avaient l'air inoffensifs. Heureusement, la presse à sensation ne semblait pas encore être sur place.

À moins que... ? N'y avait-il pas quelqu'un derrière le châtaignier de l'autre côté de la rue ? Merde, il y avait un type qui tirait sur sa cigarette. En octobre, personne ne choisit de s'adosser à un arbre pour fumer, d'autant plus qu'ici, il n'y avait pas de restaurants ou de bureaux qui envoient les fumeurs à l'extérieur.

— Il faudra que tu tiennes le type là-bas à l'œil quand nous sortirons avec Gomez, dit Käfer en désignant de la tête l'autre côté de la rue. S'il prend des photos, tu le chopes.

Je dois absolument lui parler. Il pourra peut-être nous dire comment la presse a eu vent de cette histoire.

— D'accord, ça marche.

— Bon, on y va. J'espère que Gomez sera là.

Il suffisait de pousser la porte d'entrée, la serrure était apparemment défectueuse. Ça arrangeait les affaires de Käfer, car s'ils s'étaient annoncés à l'interphone comme policiers, Gomez aurait peut-être trouvé une occasion de leur échapper. De l'intérieur provenaient des rires d'enfant et les bruits de pas d'un petit qui courait vers la porte.

— N'ouvre pas, Pablo, n'ouvre pas.

La voix de l'homme semblait nerveuse, mais n'arriva pas à retenir l'enfant. Une fraction de seconde plus tard, un petit garçon leur ouvrit la porte.

Qu'il est mignon, ce petit, pensa Käfer en voyant le gamin avec ses boucles brunes et ses grands yeux noirs. Le garçon les accueillit avec un large sourire, mais l'instant d'après, son père le devança comme pour le protéger et se planta près de la porte. Käfer reconnut immédiatement Gomez, qui de son côté eut l'air de savoir tout de suite, lui aussi, à qui il avait affaire.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il avait une voix blanche, acerbe. Puis il se tourna vers son fils.

— Va voir maman, Pablo. Dans la chambre. Allez mon chéri, vas-y !

Le garçon hésita un moment, puis il hocha la tête et repartit en courant.

— Il est mignon, ce petit bonhomme, dit Käfer.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Êtes-vous Antonio Gomez ? demanda Käfer.

— Vous le savez bien, non ?

— Nous devons nous entretenir avec vous, monsieur Gomez. Voulez-vous bien nous suivre au commissariat ?

— Et si je refuse ?

Sa mine s'assombrit. Käfer sortit le mandat d'arrêt de sa poche.

— Vous savez ce que c'est.

Antonio Gomez devint livide.

— J'ai... j'ai... j'ai rien à me... je n'ai rien fait ! Qu'est-ce que vous me reprochez ? Je...

Il se tut.

— Je me disais qu'on pourrait en parler au commissariat. Monsieur Gomez, votre ADN a été trouvé sur deux scènes de crime, à proximité de deux femmes assassinées. Dans un cas, directement sur le corps. C'est pourquoi nous devons...

— Antonio !

Une jolie femme apparut dans l'entrée, l'air terrifié. Elle portait un peignoir qu'elle avait serré autour de sa taille fine. Affolée, elle s'approcha.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Qui c'est, cet homme, et qu'est-ce que tu as à faire avec deux femmes mortes ? Qu'est-ce qui se passe, chéri ?

Mais Antonio Gomez ne réagit pas. Désespéré, il regarda Käfer.

— Qu'est-ce que vous voulez dire... ? Ça ne peut être qu'un malentendu... Vous avez mon ADN ?

— Oui, c'est ça. Nous avons trouvé votre ADN près de deux femmes assassinées. Vous voulez bien nous suivre maintenant ?

La femme en peignoir attrapa le bras de Gomez.

— Qu'est-ce que tu as à voir là-dedans, mon amour ? Comment peut-il penser que tu...

— Pourquoi près de deux... ? l'interrompit l'homme, déconcerté.

Käfer pouvait voir les pensées se bousculer dans sa tête. Cherchait-il une échappatoire ?

— Venez, dit-il d'un ton ferme.

Il n'était jamais bon de discuter de chefs d'inculpation en présence de membres de la famille. En général, les crises de nerfs n'étaient pas propices à la poursuite d'un interrogatoire.

Antonio Gomez semblait du même avis. Il attrapa machinalement sa veste, et sans dire un mot à sa femme, il les suivit dehors.

— Antonio, lui lança-t-elle, qu'est-ce qui se passe ?!

Il ne lui répondit pas, marmonna seulement des paroles inintelligibles.

Ça faisait déjà une heure qu'ils étaient au commissariat, et il n'avait toujours pas dit un mot. Gomez semblait confus, de sorte que Käfer craignit un moment que l'homme ait pris des stupéfiants.

Avec Charlotte, ils s'installèrent dans un bureau qu'ils utilisaient la plupart du temps pour les interrogatoires. Il était assez vide, meublé seulement d'un bureau collé contre le mur parfaitement nu, sans tableaux ni calendrier. Ici, rien ne pouvait distraire l'attention. Au centre de la pièce se trouvaient un fauteuil pivotant sans accoudoirs et, devant, deux autres chaises. Käfer indiqua à Gomez le fauteuil, et Charlotte et lui prirent place en face de lui. Ce qu'ils faisaient toujours. Une table entre eux et le suspect était généralement contre-productif. Car ils ne verraient alors que son torse, il laisserait ses mains posées sur la table et tout le non-verbal serait éliminé. C'est pour cette raison que le fauteuil sur

lequel les gens étaient assis n'avait pas d'accoudoirs. Les personnes interrogées étaient forcées d'occuper leurs mains, et ceci activement, ce qui était inhabituel pour la plupart d'entre elles. Personne n'aime être assis au centre d'une pièce sans avoir la possibilité de poser les mains quelque part. Et si Käfer avait appris quelque chose de Charlotte, c'était bien ceci : les mains sont un excellent indicateur de la nervosité d'un individu. Grâce au fauteuil, on percevait très clairement l'agitation de la personne en face, dès qu'elle se mettait à tourner ou à se balancer.

Bizarrement, Antonio Gomez se tenait parfaitement tranquille. Il semblait toujours plongé dans ses pensées et regardait fixement ses mains, qu'il avait posées sur ses genoux. On aurait dit qu'il réfléchissait intensément.

Après avoir réglé les formalités et précisé encore une fois à Gomez pourquoi il était là et qu'il avait naturellement le droit de ne pas répondre à cette accusation, Käfer tenta d'entrer en contact avec lui. Il se pencha un peu vers l'avant pour créer plus de proximité et d'intimité.

— Comment allez-vous, monsieur Gomez ? Vous avez l'air un peu confus.

Il adopta sciemment un ton gentil, s'efforçant en même temps de paraître parfaitement naturel. Souvent, on sous-estimait l'importance de la gentillesse pendant les interrogatoires, mais d'après son expérience, il était impossible d'avancer sans elle.

Antonio Gomez leva les yeux.

— Quoi ? Non, pas du tout.

Puis il fixa de nouveau ses mains.

— Monsieur Gomez, vous avez déjà déclaré où vous étiez lundi dernier entre dix-huit heures et vingt heures. Où étiez-vous vendredi dernier à la même heure ?

— Je... là, je dois... J'étais d'abord à la maison, puis en route... en route pour aller travailler. Et plus tard au travail, un concert dans la salle de la Münsterlandhalle.

Il passa sa main dans les cheveux en regardant Käfer droit dans les yeux. Puis, il prit une profonde inspiration.

— Nous pouvons écourter tout ça, dit-il.

On voyait l'effort que cette phrase lui avait coûté.

— Voulez-vous faire un aveu ?

— Non, je n'ai rien fait. Je veux simplement dire la vérité.

— Allez-y.

Puis, Antonio Gomez leur raconta une histoire invraisemblable. Un soir, il avait entendu quelqu'un l'appeler pendant son jogging, il avait été poussé par une personne inconnue, il avait trouvé le corps de Franziska Rotbaum et il avait vomi à côté de la morte.

Charlotte lança à Käfer un regard incrédule. Elle semblait penser la même chose que lui.

— Pourquoi n'avez-vous pas informé la police ? demanda-t-elle.

— Je... Je suis un homme avec un passé, répondit-il en hésitant. Et ma femme n'en sait rien. Elle vient d'une famille plutôt conservatrice, je ne voulais simplement pas qu'elle l'apprenne...

— Comment votre ADN est-il arrivé sur l'autre scène de crime ? demanda Charlotte. Avez-vous là aussi une explication ?

C'est alors que l'homme devint soudain très agité. Il commença à se balancer sur le fauteuil et à pétrir nerveusement ses mains.

— Non, je ne me l'explique absolument pas. Je... Vous savez, je crois que quelqu'un veut faire de moi un bouc émissaire. Quelqu'un veut me mettre quelque chose sur le dos.

— Pourquoi ? demanda Käfer calmement. Qui aurait intérêt à ça ?

Gomez haussa les épaules, désespéré.

— Si seulement je le savais ! Je n'arrête pas d'y penser. Mais quand chez nous, à la cave, j'ai trouvé le... Il se tut brusquement.

— Continuez.

Charlotte aussi avait adopté sciemment un ton très calme. Antonio Gomez secoua la tête.

— C'est trop aberrant, murmura-t-il.

— Qu'est-ce qui est trop aberrant ?

— Rien. Non, rien.

Käfer sortit de sa poche une photo de Nicole Schopmann et la lui mit sous le nez.

— Connaissez-vous cette femme ?

Gomez leva les yeux.

— Non. Je ne l'ai jamais vue.

Charlotte et Käfer attendaient en silence. Ça aussi, ils l'avaient appris au cours d'années d'expérience et d'innombrables interrogatoires : la plupart des gens ne supportent pas le silence. En règle générale, il ne s'écoulait que quelques secondes avant que la personne en face ne dise quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Gomez après un moment. Pourquoi vous me dévisagez comme ça ? Je sais que je suis dans la merde, mais je suis innocent, c'est la vérité ! Pourquoi aurais-je tué ces femmes ? Alors que l'autre, je ne la connaissais même pas. Vous pourriez-me dire ?

— Elles étaient peut-être des ombres de votre passé qui menaçaient votre nouveau bonheur, dit Charlotte en se montrant compréhensive. Je peux parfaitement comprendre ça, monsieur Gomez. Si quelqu'un devait s'approcher trop

près de ma famille, moi non plus, je ne sais pas comment je réagirais.

En tout cas, pas en assassinant quelqu'un, pensa Käfer. Il était toujours surpris de voir à quel point Charlotte savait s'adapter à ses interlocuteurs. Même en face des pires criminels, elle faisait toujours preuve de gentillesse, voire de compréhension lors des interrogatoires. Elle arrivait toujours à créer des ponts et à faire parler les criminels, quelle que soit l'atrocité de leurs crimes.

Il se souvenait d'un interrogatoire lors duquel ils s'étaient trouvés devant un homme qui avait brutalement tué son voisin. Le type avait passé son temps à minimiser son crime et alors que Käfer était déjà complètement à cran, Charlotte lui avait témoigné de l'empathie. *Vous avez raison, vous avez peut-être tué, mais vous n'avez pas découpé le cadavre*, lui avait-elle dit, *ce que vous avez fait aurait pu être plus violent encore*. Ainsi, elle avait donné à cet homme le sentiment qu'il ne faisait pas partie des pires et finalement, elle avait réussi à le faire parler.

Les yeux de Gomez se remplirent de larmes.

— Je n'ai pas tué ces femmes, dit-il à voix basse. Ce n'était pas moi. Quelqu'un veut me détruire. Et je n'ai aucune idée de la manière dont je pourrais me sortir de cette affaire.

Lorsque la porte de la cellule se referma, Antonio s'écroula. Il n'arrivait même pas à s'asseoir sur la paille qui devait lui servir de lit pour les prochains jours. Assis par terre, adossé à la porte de la cellule, il fixait la pièce, désespéré. Une table, une chaise, le lit, une cuvette de W.-C. en métal, sans lunette ni couvercle pour qu'on ne puisse pas s'y pendre. Un lavabo, également en acier, tout comme le miroir au-dessus. Aucune chance de se fabriquer des tessons pour se couper les veines. On avait veillé avec le plus grand soin à ce que rien dans l'équipement de la petite pièce ne puisse servir à un suicide. On avait aussi exigé qu'il donne sa ceinture et ses lacets.

Pourtant, le suicide n'avait jamais été une option pour lui. Il avait connu pas mal d'emmerdes dans sa vie, mais jamais il n'avait envisagé de mettre lui-même fin à tout ça. Ça venait peut-être du fait que ses débuts dans la vie avaient été si compliqués et que c'était presque un miracle qu'aujourd'hui, il soit assis ici. Oui, peut-être était-ce la raison pour laquelle il avait toujours su apprécier la vie, même si elle partait en vrille.

C'est fini.

Il avait perdu. Il savait parfaitement que c'était fini. Il avait peut-être été naïf de croire qu'on pouvait tout simplement arrêter et tout laisser derrière soi... Peut-être que tout avait trop

bien marché à l'époque, peut-être que les choses devaient fatalement tourner ainsi. Quand on avait fait partie du milieu pendant presque dix ans, on ne pouvait pas tout simplement dire au revoir et croire que le passé ne pourrait jamais nous rattraper. Il vous rattrapait à tous les coups. Toujours. Peu importe ce qu'il avait été. Peu importe qu'on ait été adultère ou dealer, tôt ou tard il vous rattrapait. Cette leçon aussi, il l'avait déjà apprise. On n'échappe pas à son passé.

Quelqu'un veut me détruire. Mais qui ?

Depuis des jours déjà, il se creusait les méninges. Beaucoup de gens avaient été au courant de sa relation avec Sara, ou plutôt Franziska de son vrai nom, c'était une des raisons pour lesquelles le vieux Cordes l'avait viré. Elle avait beau être toxico, le vieux Cordes ne lui avait pas pardonné de l'avoir aidée à se mettre à son compte. Rien que par principe. Était-ce le vieux qui était derrière tout ça ? Ce n'était pas vraiment son genre, Gomez le savait bien. Cordes ne tournait pas autour du pot, il n'aurait pas imaginé un plan aussi perfide, il lui aurait tout simplement envoyé un tueur. Et puis il aurait fallu aussi que Gomez ait bien plus que ça à se reprocher. Le vieux n'envoyait pas ses tueurs pour une pute qui avait pris le large, et encore moins des années après.

Antonio pensa à la femme sur la photo que le flic lui avait montrée. Qui était-ce ? Et comment son ADN à lui avait-il pu arriver sur le corps ? Le meurtrier de Sara l'y avait sans doute placé exprès. Peut-être avait-il su qu'Antonio avait vomi dans le bois ? Prélevé un peu de son vomi et ensuite... Mon Dieu, quel truc de malade. Non, il ne pouvait même pas s'imaginer un truc pareil.

Et s'il avait connu cette femme ? Dans son boulot ? Si seulement il n'avait pas une aussi mauvaise mémoire des gens.

Il passa en revue toutes les missions sur lesquelles il avait bossé ces derniers temps en essayant de se rappeler les visages. En vain.

J'ai perdu mon boulot.

Oui, c'était sûr et certain. Il se trouvait en détention provisoire, il pouvait donc faire une croix sur son travail. Même s'il devait sortir sain et sauf d'ici, son patron aurait à tous les coups vent de son passé, et la boîte ne pouvait pas se permettre d'avoir un employé comme lui. Comment pourrait-il désormais nourrir sa famille ? Élisabeth. Pablo. Comment leur expliquer tout ça ?

Son regard se posa sur la petite table collée contre le mur blanchi à la chaux. Dessus, il y avait une Bible, une rame de papier blanc et un crayon de cire. Un crayon de plomb aurait été trop dangereux, on peut en faire une arme qu'on dirigera ensuite contre soi-même ou quelqu'un d'autre. Antonio savait pourquoi ces objets se trouvaient là. La police espérait que les détenus provisoires allaient craquer dans la cellule d'isolement et rédiger leurs aveux.

Elle va se dire qu'elle n'a jamais su qui j'étais vraiment.

Il se leva et se dirigea à pas lourds vers la table, s'assit sur la chaise et prit le crayon. Oui, il allait rédiger ses aveux, mais pas ceux que la police attendait. Il les écrirait pour Élisabeth. Il lui raconterait comment il avait dérapé et atterri dans le milieu, pourquoi tout cela était arrivé, il lui décrirait la crise qu'il avait traversée, lui, un gamin de dix-huit ans à qui on venait de révéler les circonstances de son adoption et pour lequel un monde s'était écroulé. Il avait plongé dans une grave crise d'identité quand il avait appris que sa mère, au Mexique, ne l'avait pas abandonné dans un foyer en raison de sa pauvreté, mais parce que c'était une prostituée toxicomane, incapable de s'occuper de son gamin. Par hasard, il était tombé chez

ses parents adoptifs sur les documents qui précisait ce qu'il avait dû endurer, bébé, avant de venir en Allemagne. À partir de ce moment, il fut convaincu qu'une pute toxicomane ferait mieux de ne pas avoir d'enfant. Et il se souvenait avoir accompagné Sara à une des interventions. Heureusement, il savait pertinemment qu'elle n'était pas enceinte de lui. Car avec elle, il n'avait jamais couché sans préservatif.

Même quand il l'avait emmenée au CHU, elle était défoncée. Le fœtus était sans doute gravement endommagé. Un tout-petit ne pouvait pas supporter tant de coke, d'héroïne et que sais-je encore. À l'époque, Sara était au plus bas, l'alcool et les drogues déterminaient son quotidien, tout comme la prostitution. Se faire avorter avait été la bonne décision.

Oui, ça aussi il voulait le noter pour Élisabeth. Il lui parlerait de sa relation avec Sara, qui avait été seulement amicale, même s'ils avaient couché ensemble. Il savait que pour les oreilles de sa femme, c'était forcément contradictoire, mais pour lui, ça ne l'avait jamais été. Il l'avait vraiment bien aimée, Sara, mais il n'avait pas été amoureux d'elle. Pour lui, c'était plus un attachement, un lien amical, et bon sang, il était un homme, elle avait un corps fantastique, donc il leur arrivait de coucher ensemble. Mais ça convenait à Sara aussi, il en était encore convaincu. Jamais il ne lui avait fait croire des choses.

Il prit le crayon et réfléchit en fixant la feuille blanche. Par quoi allait-il commencer ?

Par le début.

Et il se mit à écrire.

Le lendemain, lorsque Charlotte se retrouva devant le bâtiment du CHU, la nuit était presque tombée. Dans deux semaines au plus tard, au mois de novembre, on serait de nouveau obligé d'allumer les phares de la voiture dès l'après-midi. La haute saison des cambriolages recommencerait alors avec des bandes organisées qui rouleraient dans les rues le plus souvent à trois, deux pour cambrioler, le troisième pour faire le guet. Quand ils voyaient une maison encore plongée dans l'obscurité à dix-sept heures, les gars en déduisaient que les habitants étaient au travail ou ailleurs et qu'ils pouvaient se mettre tranquillement à l'œuvre. La lumière était encore et toujours la meilleure protection contre les cambrioleurs. Plus il y avait de lumière, mieux c'était.

Tout cela se bousculait dans la tête de Charlotte, lorsqu'elle entra dans le CHU abondamment éclairé. Elle connaissait bien le bâtiment, elle s'y était rendue souvent pour raisons professionnelles.

Tout en parcourant les couloirs, elle essaya d'imaginer ce qu'elle aurait ressenti si, un jour, elle avait décidé d'interrompre une grossesse. Parce que ça ne collait pas. Parce que ce n'était pas le bon moment. Ou bien à cause du père de l'enfant. Il y avait tant de raisons pour une femme de ne pas vouloir d'enfant. Puis elle pensa au rôle qu'elle allait endosser tout à l'heure. L'appréhension qu'elle commençait à ressentir

la mettait peut-être dans la disposition d'esprit qui convenait à son projet.

Au bout de quelques minutes, elle avait trouvé la salle dans laquelle le groupe de parole se réunissait. Elle entra dans la pièce spacieuse, qui ressemblait à une petite salle de conférences. Quatre tables avaient été poussées au centre pour en former une grande, sur laquelle étaient posés des bouteilles d'eau, des verres et des biscuits. Quelques vestes et quelques sacs étaient déjà accrochés au dossier des chaises disposées tout autour. Charlotte compta sept femmes qui discutaient près de la fenêtre. Elles avaient l'air de se connaître et se parlaient doucement, avec gravité. Elle se demanda brièvement si son histoire allait passer, si elle n'y allait pas un peu fort.

— Salut. C'est bien ici ? C'est bien le groupe de parole pour... ?

Une de femmes se retourna vers elle avec un regard interrogateur.

— Oui. Pourquoi ?

Un bref instant, Charlotte fut déstabilisée. Pourquoi cette question ? N'avait-elle pas lu sur la page d'accueil du site que les visiteuses étaient toujours bienvenues ? Elle s'était attendue à un accueil plus chaleureux.

— J'aimerais bien participer. Ou du moins écouter, si c'est possible. C'est vous qui dirigez le groupe ?

La femme secoua la tête.

— Je m'appelle Inès. D'ailleurs, ici nous nous tutoyons toutes.

Elle était d'une minceur frappante, presque maigre, et son visage faisait penser à un aigle. Les cheveux courts étaient coiffés en arrière, ce qui faisait ressortir son nez pointu. Et les yeux... Charlotte n'avait jamais vu des yeux de cette couleur. Ils scintillaient comme de l'ambre. Quel âge pouvait-elle

avoir ? Charlotte n'aurait su le dire. Peut-être le même âge qu'elle, peut-être aussi un peu plus.

— Très bien. Je m'appelle Charlotte, et c'est la première fois que je viens dans ce genre de groupe.

— Pas de problème, dit une autre femme qui se présenta tout de suite.

Son nom était Marta. Elle paraissait un peu plus accueillante que cette Inès, mais tout de même réservée.

— Pour nous toutes, à un moment donné, il y a eu une première fois.

Elle sourit brièvement en rejetant sa chevelure blonde en arrière.

Les autres femmes non plus n'avaient pas l'air réjouies de voir une nouvelle se joindre à elles. Après une brève hésitation, elles se présentèrent l'une après l'autre : Linda, Sophie, Karin, Alma et Fatma. Et toutes donnaient à Charlotte le sentiment qu'elle les dérangeait.

— Si ma famille apprend que je suis ici, je suis morte, dit Fatma en ajustant son foulard. Ses yeux exprimaient la tristesse.

— La confiance et la discrétion sont vraiment essentielles pour nous.

Voilà le fin mot de l'histoire, pensa Charlotte.

— Bien sûr, ça va de soi.

— Justement non, dit Inès d'une voix tranchante. Nous avons fait les expériences les plus diverses.

— Je comprends. Il y a encore d'autres femmes qui viendront ? demanda Charlotte.

— La plupart du temps, non. En fait, nous sommes le noyau dur qui est toujours présent, répondit Inès.

Elle examinait Charlotte avec une méfiance non dissimulée. Cette femme ne l'aimait pas, c'était flagrant.

Puis Inès regarda en direction de la porte.

— Voici Véra.

Entra alors une infirmière en blouse blanche, à l'air sympathique. Elle était un peu plus âgée que Charlotte et aussi un peu plus forte. Les cheveux blonds étaient ramassés en un chignon. Elle salua chaleureusement en promenant son regard sur les femmes.

— Ah, une nouvelle tête !

L'infirmière s'approcha en souriant de Charlotte et lui tendit la main. Charlotte dit son nom, et Véra se présenta aussi.

— C'est bien que tu aies trouvé le chemin pour venir ici. Je sais que ça n'a pas été facile pour toi.

— Véra, nous avions pourtant...

L'infirmière interrompit Inès.

— Attends, s'il te plaît.

Son visage devint grave.

— Avant de commencer à discuter, j'ai malheureusement quelque chose de très triste à vous annoncer.

Les femmes échangèrent des regards étonnés et s'assirent à la table en marmonnant, pendant que Véra restait debout en attendant que le silence se fasse.

— Le docteur Unkel, notre chef de service, vient de m'en informer. La police est venue le voir.

Henry, pensa Charlotte immédiatement en espérant que le chef de service avec lequel son collègue s'était donc entretenu ne ferait pas irruption ici, grillant ainsi sa couverture.

— Franziska et Nicole sont mortes, dit l'infirmière avec gravité en passant sa main sur ses yeux.

Un murmure consterné se fit entendre dans la pièce.

— Oh, mon Dieu ! Quelle horreur ! gémirent quelques femmes, et les autres renchérèrent, effrayées, abasourdies, les mains plaquées sur leur bouche ouverte.

— Comment c'est arrivé ? demanda Marta. Sa voix tremblait.

— Je ne le sais malheureusement pas, répondit Véra. Le docteur Unkel n'a pas voulu m'en dire plus, seulement qu'elles sont mortes.

— Un accident ?

— Comme je l'ai déjà dit, je ne connais pas les circonstances. Je vais insister auprès du docteur Unkel. Je pourrai peut-être bientôt vous en dire plus. Mais d'après ce qu'il m'a raconté, on peut supposer qu'il s'agit d'un atroce accident.

Bizarre, pensa Charlotte. Elle était certaine que Henry avait informé le chef de service des circonstances des deux décès. Il lui avait certainement dit, au moins, que les deux femmes avaient été assassinées. Pourquoi, face à l'infirmière, le médecin avait-il gardé ça pour lui ?

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais ce serait peut-être une bonne idée d'aller à la chapelle après notre réunion et d'allumer un cierge pour elles ? proposa Véra, et toutes approuvèrent d'un hochement de tête.

— Est-ce que ce serait acceptable pour toi aussi, Fatma ?

— Oui, bien sûr.

— C'est une bonne idée, dit Inès en parlant pour tout le monde.

— D'accord.

L'infirmière prit une profonde inspiration.

— Ouf, je ne sais pas comment vous voyez les choses. Mais est-ce que notre réunion a encore un sens ? Tout ça m'a terriblement affectée...

De nouveau, les femmes acquiescèrent. Marta sortit un mouchoir et se moucha bruyamment.

— Mon Dieu, c'est vraiment horrible.

— Oui, c'est horrible. Peut-être que nous devrions simplement reporter notre réunion, dit l'infirmière doucement.

Charlotte prit la parole avant tout le monde.

— Excusez-moi, mais est-ce qu'on ne pourrait pas échanger au moins un peu ? demanda-t-elle. Je serais très reconnaissante si nous pouvions ne serait-ce que... Je traverse une période vraiment dure et...

— La période vraiment dure, ce sont les membres de la famille de Franziska et de Nicole qui la traversent, l'interrompt Inès d'un ton cinglant.

Charlotte hocha la tête.

— Oui. Je ne les connaissais pas, mais je comprends que vous soyez secouées.

Elle fixa ses mains en continuant à parler doucement.

— J'ai simplement... Vous savez, j'ai vraiment déconné, et pendant des semaines, j'étais au plus mal... Ça fait peu de temps que je suis clean, et...

— Tu étais toxicomane ? demanda Véra, et Charlotte acquiesça.

— Oui. Et aujourd'hui, je me sens pour la première fois capable de parler de toute cette merde.

Charlotte espérait être crédible. L'infirmière poussa un grand soupir en promenant son regard doux sur les femmes.

— Je crois que nous devrions écouter l'histoire de Charlotte, qu'en pensez-vous ?

Aucune ne dit mot, mais quelques-unes hochèrent la tête. Seule Inès fit une grimace.

— Je t'en prie, Charlotte. Nous t'écoutons.

Véra la regardait avec impatience. Charlotte récapitula à toute vitesse tout ce qu'elle avait préparé. Puis elle se racla la gorge.

— J'ai du mal à en parler.

Véra lui lança un regard encourageant.

— Courage. Ici, personne ne te juge pour ce que tu as fait.

— Je sais... Vous devez savoir que je n'ai pas toujours eu le look que vous me voyez aujourd'hui. Il n'y a pas si longtemps, vous ne m'auriez pas rencontrée telle que vous me voyez maintenant...

— La mode ne nous intéresse pas ici, dit Inès d'un ton caustique.

— Je sais. Je voulais simplement dire qu'il y a quelques mois, j'avais l'air assez déglinguée. Et je l'étais vraiment. Mes fringues, mon corps, mes cheveux... J'étais tout simplement... une épave. C'est aussi la période où j'ai avorté, dit Charlotte en essayant d'adopter un ton particulièrement coupable. Pour des raisons égoïstes et misérables. Je ne m'en sors pas. Je pensais que ce serait une simple intervention, comme quand on se fait extraire une dent. Mais ce n'était pas du tout ça. Le sentiment de culpabilité me ronge.

— Tout le monde ici connaît ce sentiment, il me semble, dit l'infirmière en s'asseyant à la table avec les autres.

Charlotte soupira de nouveau et fit comme si elle avait du mal à poursuivre son récit. Puis elle raconta au groupe qu'avant, elle consommait régulièrement des drogues dures et qu'ensuite, elle couchait avec des hommes, n'importe lesquels. Excepté pour les drogues, c'était même presque la vérité. Quand Charlotte repensait à l'époque où elle avait enchaîné les aventures sans lendemain, elle avait l'impression de penser à une autre personne. Rien ou presque ne lui rappelait l'ancienne Charlotte, celle d'avant. Avant Bernd. Et Félix.

— Certains jours... je n'ai quasiment pas quitté la Bremer Platz, continua Charlotte en hésitant. Je me suis procuré la came et je me suis shootée et, ben voilà, le plus souvent des

types venaient et voulaient que... quelque chose de moi... Parfois, on l'a fait sur place...

— Mon Dieu ! Inès secoua la tête avec dégoût. Sur la Bremer Platz ? Là-bas, il n'y a pour ainsi dire pas moyen de s'isoler ! Mais où tu as... Je veux dire... Mais c'est...

Elle se mordit les lèvres.

Charlotte hocha la tête, coupable.

— Je sais. C'est nul, n'est-ce pas ? Je me suis dégoûtée moi-même. En arriver là... Je n'ai pas eu une jeunesse facile, vous savez. Et à un moment donné, j'ai dérapé...

Elle baissa la voix et parla très doucement.

— En été, à la tombée de la nuit, j'ai parfois baisé avec un dealer sur un banc de la Bremer Platz... Je sais, vous allez penser que je suis une salope. Mais non. J'étais simplement défoncée, complètement défoncée et du coup mon cerveau ne fonctionnait plus. Elle regardait ses mains fixement et les triturait, exprès. Charlotte voulait tout faire pour donner l'impression d'être abattue et pour avoir l'air crédible.

— Et puis, je suis tombée enceinte... Je n'avais aucune idée de qui, mais ça m'était complètement égal, je voulais simplement me débarrasser des bébés.

— Des bébés ? demanda Véra.

— C'étaient des jumeaux.

Les autres femmes réprimèrent un murmure, et pendant un moment, toutes se turent.

— Ça, c'est raide ! marmonna enfin Inès. Je trouve ça vraiment raide.

— Inès, je t'en prie...

Mais la femme interrompit aussitôt Véra.

— Si, franchement, il faut que je le dise. On a déjà eu quelques cas gravissimes ici. Franziska avait elle aussi ces problèmes de drogue et toi, Marta, quand je pense à ton

histoire... Mais la plupart d'entre nous n'ont pas avorté parce qu'elles ont – pardon, mais il faut que je le dise – baisé avec n'importe qui !

— Inès, toutes ici sont tombées enceintes sans le vouloir et ont choisi de ne pas avoir l'enfant, insista Véra. Est-ce que les circonstances sont vraiment si importantes ? Toi, tu as fait faire une interruption de grossesse parce que ton mariage était un échec et que pendant la séparation tu t'es sentie débordée avec deux enfants en bas âge et une grossesse de plus. Est-ce que cette raison est plus valable pour un avortement que celle de Charlotte ?

Peut-être que mon histoire a été un peu trop dure, pensa Charlotte, sans quitter Inès des yeux. Il était flagrant que cette femme se sentait moralement supérieure. Peu importe, si ça se trouve, cela pouvait aider Charlotte à la faire parler un peu plus.

— Je sais, j'ai été grave accro, dit-elle en jouant toujours la coupable. Aujourd'hui, je ne suis plus la même. La grossesse ou plutôt l'avortement m'ont réveillée. Et j'ai eu la chance de retrouver le chemin de la vraie vie. Qu'est ce qui s'est passé pour Franziska ? A-t-elle réussi à décrocher ?

— Et toi, tu as réussi ? dit Inès d'un ton acerbe.

— Je vous en prie, nous voulons faire preuve de compréhension, intervint Véra. C'est la base de ce groupe. Inès, tu avais déjà du mal à te montrer compréhensive envers Franziska. Je sais que pour toi, la drogue est un chiffon rouge, mais s'il te plaît, essaie de mettre ça entre parenthèses dans cette conversation, d'accord ?

— Bon, d'accord. Inès évita le regard de Charlotte et fixa le vide, droit devant elle.

— Franziska est malheureusement restée fidèle aux drogues, dit Véra en se tournant vers Charlotte. Je crois qu'elle

était assez seule. Un jour, elle a raconté ici dans le groupe qu'au fond, il n'y avait qu'une personne au monde qui l'ait épaulée. Et cette personne aussi a fini par se détourner d'elle pour épouser une autre femme.

Charlotte dressa l'oreille.

— Auparavant, il l'accompagnait à ses avortements en lui répétant qu'il ne fallait surtout pas qu'elle ait un enfant. Et puis, il en a eu un avec sa femme... Parfois, je me demande comment fonctionnent les hommes. Pauvre Franziska...

L'infirmière secouait la tête d'un air incompréhensif.

— Est-ce que tu es clean maintenant ? demanda-t-elle à Charlotte.

— Oui, J'ai décroché. J'ai fait mon sevrage toute seule, chez moi. J'ai laissé ma vie d'avant totalement derrière moi.

— Bien.

Véra hocha gentiment la tête.

Puis elle voulut savoir comment Charlotte s'était sentie après l'avortement et ce qui s'était passé en elle.

Charlotte essaya d'évoquer de la manière la plus authentique le vide qu'elle avait ressenti après l'intervention et qu'elle avait continué à vouloir combler avec la drogue. Comment elle était devenue clean, comment le sentiment de culpabilité avait grandi jusqu'à ce qu'elle ait trouvé aujourd'hui le chemin du groupe de parole. Aux réactions des autres femmes, elle comprit qu'elle avait réussi à bien raconter son histoire. Dans la pièce, toutes l'écoutaient religieusement, en silence, et lorsque Charlotte eut fini, les autres femmes lui sourirent. Seule Inès évitait son regard.

— Merci, Charlotte, c'était très émouvant, dit Véra avant d'enchaîner sur les sentiments de culpabilité qu'elles éprouvaient toutes et qu'elles devraient apprendre à se pardonner soi-même.

— Le pire, ce sont les nuits, dit Marta. Les pensées affluent. Pendant la journée, on est le plus souvent distrait, mais la nuit... Je n'arrive toujours pas à dormir correctement.

— Moi non plus, intervint Fatma. Mais je fais toujours marcher la télé, ça aide. Alors je m'endors devant une émission, et quand je me réveille pendant la nuit, je me concentre directement sur le programme en cours. Ainsi, les pensées amères ne peuvent pas vraiment émerger.

L'infirmière proposa un exercice de respiration qu'elles pourraient faire chez elles aussi en cas d'insomnie. La séance se termina sur cet exercice en commun.

Charlotte avait observé les participantes tout ce temps, mais seule Inès l'avait intriguée. Quand les autres se levèrent pour enfiler leurs vestes, elle se dirigea vers elle. Inès portait un tailleur-pantalon chic qui lui donnait un air de cadre supérieur.

— Je suis désolée si je t'ai choquée avec mon histoire, dit-elle à Inès qui paraissait chercher quelque chose dans son sac.

— Pas de problème, dit-elle sur un ton brusque sans lever les yeux.

— Je ne te crois pas. Je vois bien que ma présence te dérange, insista Charlotte.

Inès s'arrêta. Elle leva vers elle ses yeux brillants.

— Tu sais ce qui me dérange ?

Charlotte secoua la tête.

— De temps à autre, une femme débarque dans notre groupe avec une histoire du genre de la tienne. D'abord Franziska, puis Nicole, Marta... Et maintenant toi. Vous êtes toujours le centre d'intérêt, tout tourne autour de votre sort. Ça m'énerve, franchement. Nous autres, nous avons aussi notre petite croix à porter, nous aussi, nous souffrons de nos

sentiments de culpabilité. On peut aussi avoir avorté tout à fait normalement, sans qu'il y ait une histoire de fou derrière, et être mal après quand même.

— Oui, bien sûr. Personne n'en doute.

— Non. Mais il m'arrive de penser que vous voulez vous justifier avec l'histoire de votre vie. Tu as sans doute eu une enfance ou une adolescence malheureuse, et c'est pourquoi tu t'es droguée, et la grossesse, y compris son interruption, n'a été qu'un malheur de plus à ajouter à une liste déjà longue. Du genre : si la vie ne m'avait pas autant malmenée et si je n'étais tombée dans la drogue, alors je n'aurais jamais fait ça. Tu vois ce que je veux dire. Et moi, quelle serait ma justification ?

Charlotte pouvait comprendre ce qu'Inès ressentait. Elle avait avorté parce que cela ne cadrait pas avec sa situation à un moment précis, alors que Charlotte pouvait faire valoir une dramatique histoire de drogue. Inès se sentait moins prise au sérieux et croyait deviner les pensées des autres : pourquoi tu fais tout ce cinéma ? Ce que tu as vécu n'est pas si grave.

— Dans mon entourage, personne ne me comprend, continua Inès avec amertume. Mes amis ne comprennent même pas que j'aie un problème avec tout ça. Un avortement ! Aujourd'hui ! Ce n'est pas un drame.

— Certaines encaissent mieux que d'autres.

— Je vois bien. Mais si j'avais été violée et que j'aie avorté par la suite, tout le monde se montrerait compréhensif en voyant que je vais mal.

Elle fouillait à nouveau dans son sac. Charlotte se tut pendant un moment.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Marta ? demanda-t-elle ensuite.

— Tu n'as qu'à lui poser la question toi-même. Sur ces mots, elle attrapa son sac et sortit de la pièce sans dire au revoir.

— On se retrouve à la chapelle ? lui cria Véra qui avait manifestement observé la scène. Inès, déjà dans le couloir, lui lança une réponse brève avant de disparaître.

— Ne t'en fais pas, dit l'infirmière à Charlotte. En fait, Inès est un amour. C'est elle la plus ancienne du groupe. Alors que d'autres femmes participent seulement à quelques réunions avant de trouver une façon de régler leur problème, Inès est ici depuis plus d'un an. Je crois savoir qu'elle est assez seule.

— La mort de ces femmes la touche peut-être de près, suggéra Charlotte, espérant ainsi orienter la conversation vers son affaire.

— Non, elle n'était pas très proche d'elles. Elle méprisait Franziska, c'était flagrant. Une prostituée toxicomane, c'est évidemment du lourd...

Véra secoua la tête comme si elle voulait chasser la pensée de Franziska Rotbaum.

— Et elle n'était pas spécialement liée à Nicole non plus. Nicole était tout simplement... très particulière.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a...

Mais Véra se tournait déjà vers Marta qui se tenait un peu à l'écart.

— Excuse-moi, Charlotte, mais je dois absolument parler encore avec Marta. J'ai l'impression qu'elle ne va vraiment pas bien en ce moment. Tu viens avec nous à la chapelle ?

— Je ne sais pas si j'en ai encore la force.

— D'accord. Au fait, tu ne le sais peut-être pas encore, mais une fois par mois, nous prenons un petit déjeuner ensemble. Le deuxième mercredi du mois, à neuf heures au

café Dahlen. Viennent seulement celles qui en ont vraiment besoin. D'où le rendez-vous matinal. Celles qui retravaillent déjà ou qui ont d'autres obligations n'ont généralement pas besoin de cette séance supplémentaire. Nous nous voyons demain. Tu fais quoi ?

Sans attendre la réponse, l'infirmière se dirigea vers la femme aux longs cheveux bruns.

— Marta, attends une seconde.

L'infirmière passa le bras autour des épaules de la frêle jeune femme et l'entraîna à l'écart. Charlotte n'entendait plus que des bribes de conversation qui indiquaient que Véra s'enquerrait de l'état de Marta.

Lorsque Charlotte se retrouva dans le long couloir de l'hôpital, elle chercha un endroit tranquille près d'une fenêtre. Elle savait que dans ce bâtiment, le réseau n'était pas top. C'est pourquoi elle alla dans un couloir latéral, se posta dans l'embrasure d'une fenêtre et sortit son portable de son sac à main.

— Henry ? Oui, c'est moi. Juste un mot, je ne peux pas vraiment parler. Qu'est-ce que tu as raconté au chef de service, le docteur Unkel ?

— Je lui ai dit que nous enquêtons sur deux meurtres, que les victimes avaient fréquenté le groupe de parole et que j'aurais besoin de tous les noms et de toutes les adresses. Il s'est fait un peu prier en invoquant le secret professionnel, mais je lui ai vite expliqué que ce genre d'informations ne relève pas du secret médical. Alors il m'a envoyé par mail une liste de toutes les participantes.

— D'accord. Tu lui as dit qu'il n'avait pas le droit de parler de cette affaire ?

— Non, l'article est depuis longtemps en ligne. Nous avons pu tout juste convaincre ces messieurs de la presse de ne pas divulguer les noms et de ne pas publier la photo de Gomez,

mais demain ils veulent tout sortir dans l'édition papier. Avec les photos et les noms, tels que je connais ces couillons.

— Merde. Vous avez pu au moins mettre en place un numéro d'appel ?

— Oui. Nous avons créé une permanence téléphonique pour tous ceux qui peuvent fournir des indices. Ça va être un sacré bordel demain, je suppose.

Le regard de Charlotte plongea dans la cour, deux étages plus bas. L'infirmière traversait le parking avec Marta, elle s'arrêta auprès d'Inès et de Fatma. Les femmes formaient un groupe et parlaient. Des bribes de conversation montaient jusqu'à la fenêtre entrouverte.

— On est trop nombreuses, râlait Inès.

— Non, nous devons être accueillantes pour toutes.

— Ça ne marche pas...

C'est tout ce que Charlotte arriva à capter.

— Est-ce que tu peux procéder pour moi à un contrôle de personne ? demanda Charlotte à voix basse avant de prier son collègue de lui fournir un maximum d'informations sur Inès et Marta.

— Le mieux, c'est que je parle tout de suite avec ce docteur Unkel et que je lui demande si des médicaments manquent. Il va sans doute encore se faire prier. Ensuite je file au commissariat.

— C'est parfait. Ici, il s'est passé plein de choses.

— Quoi ?

— La police scientifique a retrouvé le slip de Franziska Rotbaum lors de la perquisition dans l'appartement d'Antonio Gomez. Il l'avait caché dans les couches sales de son fils. Comment a-t-il pu croire qu'un peu de caca de même puisse nous empêcher de procéder à une vérification ?

Il eut un rire rauque.

— Quoi qu'il en soit, le type est vraiment dans la merde. Käfer te racontera ça plus tard avec tous les détails.

— J'ai compris. Merci, Henry, à plus tard.

Charlotte éteignit son portable avant de plonger son regard de nouveau dans la cour. Le groupe de femmes se dirigeait vers la chapelle qui se trouvait à l'autre bout du parking. Charlotte attendit qu'elles aient toutes disparu et se mit en route vers le bureau du docteur Unkel.

Le chef de service la toisa d'un air méfiant.

— Mais j'ai déjà parlé avec vos collègues, madame...

Il cherchait son nom.

— Schneidmann.

— Oui, madame Schneidmann. Je dois faire une césarienne suivie d'une stérilisation. On m'attend en salle d'opération.

— Ça ira très vite, j'ai seulement quelques questions. Est-ce que vous utilisez de la succinylcholine dans cet hôpital ?

C'était le relaxant musculaire que Heer avait retrouvé dans le sang de la victime.

— Oui, bien sûr. Comme dans tous les hôpitaux. Nous en avons besoin lors des opérations pour empêcher les réflexes, les spasmes musculaires ou des réactions similaires pendant l'intervention, qui pourraient avoir des conséquences gravissimes. Pourquoi cette question ?

— Et qu'en est-il du propofol ?

Le docteur Unkel leva les yeux au ciel.

— C'est comme si vous me demandiez s'il y a de l'eau bénite dans les églises. Nous utilisons évidemment du propofol.

— Comment est contrôlé le stock de ces médicaments ?

— Il y a des inventaires précis dans lesquels on note à

chaque fois quelle quantité on a utilisée, pour quelle opération et à quel moment.

— Est-il possible de dérober des médicaments à l'insu de tout le monde ?

— Non, répondit le docteur Unkel un peu trop vite.

— Je dois quand même prendre connaissance de ces listes.

On peut évidemment falsifier des listes de médicaments, pensa Charlotte. C'était un jeu d'enfant. Elle se souvint de cet aide-soignant d'Oldenburg qui avait administré à plus de cent patients un médicament qui provoque un arrêt cardiaque. Quand il était de service, ce médicament était utilisé dix fois plus souvent que d'habitude et malgré tout, ce type avait pu sévir pendant des années et devenir ainsi probablement le pire tueur en série de l'après-guerre en Allemagne.

— Je suis à peu près sûr que ces listes sont tenues correctement. Personne ne peut aussi simplement...

— Allons donc, monsieur Unkel, dit Charlotte en lui adressant un sourire mielleux.

Elle n'avait aucune intention d'avoir cette discussion avec lui.

— Par mégarde, une ampoule de propofol tombe par terre, poursuivit-elle, il en faut donc malheureusement deux pour l'opération au lieu d'une. Personne ne peut savoir si cette ampoule s'est vraiment cassée ou non. Alors, ne me racontez pas qu'on ne peut pas manipuler ces inventaires ! Bien sûr qu'on peut. Procurez-moi ces listes et envoyez-les par mail à l'adresse à laquelle vous avez joint mes collègues aujourd'hui. Si demain les inventaires ne sont toujours pas arrivés, je reviendrai avec un mandat de perquisition. Est-ce que j'ai été bien claire ?

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi ce ton... !

— Et je ne comprends pas pourquoi vous êtes si peu coopératif, l'interrompit Charlotte. Nous vérifions tous les hôpitaux et ils collaborent volontiers avec nous.

— C'est ce que je fais moi aussi ! dit le docteur Unkel en passant nerveusement la main dans ses cheveux beiges.

— Tout va bien alors.

Charlotte se leva. Ce docteur Unkel lui plaisait de moins en moins. Elle le salua d'un bref hochement de tête et sortit de la pièce, soulagée. D'un pas rapide, elle emprunta les couloirs en direction de la sortie. Lorsqu'elle arriva au parking, son portable se mit à sonner. C'était Käfer.

— Charlotte, qu'est-ce que tu fous ? Ici, les événements se précipitent !

— On m'a déjà dit, le slip...

— Oui, ça c'est une chose. Maintenant, accroche-toi : Hannes Daumüller a été poignardé. Et devine par qui ?

En entrant dans le parloir, Antonio sentit une boule dans sa gorge. Élisabeth était assise à une table toute simple à quelques mètres de lui. Elle paraissait incroyablement petite et fragile. Elle était pâle, son dos était voûté, ses mains étaient posées sur ses genoux. Sa chevelure brune, d'habitude si bien entretenue, était ramassée en une queue-de-cheval faite à la hâte. Les murs peints en jaune, le sol sombre en lino et le mobilier simple, composé d'une demi-douzaine de tables assorties de deux chaises chacune, accentuaient encore l'atmosphère sinistre de la pièce. Un autre détenu, assis dans le coin tout au fond, tenait amoureusement la main de sa femme.

Antonio prit une profonde inspiration. Jamais il n'aurait pu imaginer rencontrer Élisabeth dans ce genre de pièce. Quand elle entendit le bruit de ses pas, elle leva la tête et le regarda avec des yeux gonflés de larmes et cernés de noir. Elle n'avait pas amené Pablo, et c'était sans doute mieux ainsi. Il ne voulait pas que son petit garçon le voie dans cette situation.

Comment pourrais-je réparer tout ça ?

Il posa la rame de papier sur la table et s'assit en face d'elle. Il avança prudemment sa main ouverte en espérant qu'elle pose la sienne dessus. Mais Élisabeth pressa les mains sur ses genoux, si fort que les articulations devinrent toutes blanches.

— Merci d'être venue.

Il parlait doucement en choisissant chaque mot avec soin. Il connaissait sa femme suffisamment pour savoir ce qui se passait en elle en ce moment. Si Antonio voyait juste, elle était submergée par un mélange de rage immense et de profonde déception.

— Ils ont... Ils ont trouvé le slip de la victime dans nos ordures ménagères, dit-elle après un bref raclement de gorge. Peux-tu t'imaginer ce que ça signifiait pour moi ? Moi, avec le petit Pablo dans les bras, les voisins... Ce débile de Strauss, madame Wagner, madame Siebert... à un moment, même les vieux Grote sont descendus ! Tous dans le couloir avec des mines consternées, et puis... puis la police trouve ce slip ! Sa voix tremblait, et elle avait manifestement du mal à se contrôler.

— Je suis tellement désolé, chérie...

— Ensuite, ils ont fouillé tout notre appartement... Pablo a pleuré toute la nuit... Il est complètement perturbé...

— Mon Dieu... Je suis désolé...

— Oui. Mais Antonio, que se passe-t-il ?

Élisa sortit un mouchoir et se moucha. Elle roula le mouchoir en boule, puis posa les mains sur la table. Antonio les saisit immédiatement et ne les lâcha plus. Il la regardait avec insistance droit dans les yeux, mais elle évitait son regard.

— Élisa, regarde-moi. S'il te plaît, regarde-moi !

Je t'en prie, mon amour, donne-moi une chance !

Au bout d'un moment seulement, elle leva lentement les yeux.

— Élisa, je ne sais pas ce qui se passe ici, et c'est la vérité. Je ne le sais vraiment pas.

— Les deux cadavres...

— Je n'ai rien à voir avec la mort de ces femmes, je te le jure sur la tête de Pablo.

— Ne mêle pas Pablo à ça.

— Je suis sérieux. Je n'ai pas tué ces deux femmes. Je t'en prie, il faut que tu me croies !

Un sentiment de panique commença à l'envahir. Et si elle refusait de le croire ? Et si personne ne voulait le croire ? Il y avait suffisamment d'innocents qui croupissaient derrière les barreaux, Antonio en était convaincu. Et la perspective d'en faire bientôt partie le fit frissonner.

— Tu me crois, Élisabeth ?

Elle le regarda, désespérée, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Ton ADN... le slip...

— Je sais, ça peut paraître bizarre. Mais ce n'était pas moi ! Si seulement je savais comment tout cela s'imbrique...

Pensif, il regardait fixement devant lui.

— Quelqu'un veut me coller ça sur le dos. Et je dois trouver qui c'est. Mais l'essentiel, c'est que tu me croies. Et que nous sortions de cette merde ensemble.

Ils restèrent un moment silencieux. Puis Élisabeth dit d'une voix mal assurée :

— Comment veux-tu que je te croie ? Tu m'as menti pendant toutes ces années.

— Non mon amour, ce n'est pas vrai.

— Ils disent que tu avais une liaison avec cette femme...

— C'était il y a très longtemps, bien avant toi ! Écoute-moi !

Il attrapa les feuilles de papier.

— Là, j'ai tout noté pour toi. J'ai décrit en détail comment tout ça est arrivé, comment j'ai dérapé et atterri dans le milieu. Tu peux le prendre, les flics l'ont déjà examiné, c'est pour toi. Je t'en prie, lis-le !

Elle haussa les épaules, découragée.

— Même si je le lis, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Tu n'es pas l'homme que j'ai rencontré. Tu es un étranger pour moi.

Antonio secoua vigoureusement la tête.

— Non, je ne suis pas un étranger. Je suis celui que j'ai toujours été. C'est vrai, j'ai tu des choses de mon passé et j'admets que c'était une erreur. Je voulais laisser tout derrière moi, recommencer une nouvelle vie avec toi. Mais je te jure que je suis exactement celui que tu as connu ces dernières années. Et je suis innocent, il faut que tu me croies !

Antonio prit une profonde inspiration et serra les mains d'Élisa.

— Tu dois disparaître pour un moment. Ramasse deux ou trois affaires et pars pour quelques jours chez tes parents. S'il te plaît !

Élisa retira ses mains, apeurée. Elle était visiblement troublée.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça changera ?

Il se pencha vers elle, comme s'il craignait qu'on ne les écoute.

— Quelqu'un veut me coller quelque chose sur le dos. Le slip... Élisa, quelqu'un est venu dans notre immeuble pour le cacher dans notre cave...

— Quoi ?

— Et ce n'est pas tout. Je suis sûr que ce n'était pas un hasard que ce soit moi qui aie trouvé Sara, qui aie trouvé la victime.

Il passa sa main dans ses cheveux en regardant sa femme d'un air désespéré.

— Le meurtrier a fait en sorte que ce soit moi qui la trouve. C'était son plan. Je t'en prie, chérie, prends Pablo et pars. Quelqu'un veut me détruire, détruire ma vie. Et vous

êtes ce que j'ai de plus important dans la vie. J'ai vraiment peur qu'il...

Antonio s'interrompt.

La lèvre inférieure d'Élisa tremblait.

— Tu penses que le meurtrier en veut à Pablo et moi... ?

Antonio pinça les lèvres, puis haussa les épaules, désespéré.

— Il vaut mieux que vous disparaissiez pendant un certain temps.

Le visage d'Olga Maranochov n'était plus qu'une grimace hideuse. Elle semblait confuse, furieuse, bouleversée, comme hors d'elle. Un rictus tordait sa bouche, et elle n'arrêtait pas de secouer la tête, faisant voler ses boucles rousses. Menottée, elle était assise sur le même fauteuil pivotant qu'Antonio pour son interrogatoire de la veille.

Käfer était bien obligé de s'avouer que cette affaire le déconcertait de plus en plus. Antonio Gomez avait admis son passé criminel, il y avait des traces de son ADN sur les deux scènes de crime. Mais son mobile restait obscur et il continuait à nier avoir connu Nicole Schopmann. Hannes Daumüller par contre aurait eu un sérieux mobile pour tuer Franziska Rotbaum, tout comme Olga Maranochov. Le fait que Daumüller ait cherché à quitter le pays et que son amie l'ait poignardé au cours d'une dispute ne parlait pas en leur faveur. Mais le lien avec la deuxième victime, Nicole Schopmann, était très ténu. Et que les deux femmes aient été tuées par la même personne était désormais une évidence pour le docteur Heer. Les blessures étaient identiques – personne ne pouvait imiter aussi parfaitement le crime d'un autre.

— Le diagnostic vital de votre ami n'est plus engagé, dit Charlotte pour commencer l'entretien avec Olga Maranochov, arrachant par la même occasion Käfer à ses pensées. Il est

plongé dans un coma artificiel, mais il a de bonnes chances de s'en sortir.

— Dommage que je l'aie raté, cette ordure, murmura la jeune femme.

— Je ne dirais pas ça. Un homicide accompli est tout de même autre chose qu'une tentative d'homicide.

Les boucles rousses voletaient de nouveau. Olga Marachonow ne donnait pas l'impression d'être pleinement consciente des conséquences de son acte. Elle n'échapperait pas à une peine de prison, elle avait tout de même planté un couteau de cuisine dans le ventre de son amant, qui avait failli mourir d'une hémorragie.

— Racontez-nous donc comment cette dispute est arrivée, lui demanda Käfer.

— Ce salaud...

La femme pétrissait ses mains menottées.

— Je pense que maintenant nous pouvons vous enlever les menottes.

Charlotte se leva et libéra la jeune femme de ses liens.

Olga Marachonow la regarda, légèrement étonnée.

— Merci.

Käfer fit un signe de la tête en direction de Charlotte. Être chaleureux, établir un climat de confiance, créer une atmosphère positive. Tels étaient les piliers de tout interrogatoire.

— Racontez, répéta Käfer.

— Je... Je l'ai surpris en train de faire ses valises. Il voulait disparaître, il avait déjà pris un billet pour Barcelone. Sans m'en parler !

— Vous a-t-il confié pourquoi il voulait partir ?

— Un déplacement professionnel, paraît-il. C'est ce qu'il m'a dit, en tout cas. Ha !

Elle eut un rire moqueur.

— Un aller simple ! Qu'est-ce que ça peut avoir de professionnel ?

— Comment avez-vous réagi quand vous êtes tombée sur le billet ?

— J'ai tout de suite compris qu'il voulait se casser, se faire la malle, ce salopard.

Charlotte revint à la charge.

— Parce qu'il a tué les deux femmes ?

Olga Marachonow haussa les épaules.

— Aucune idée. Je ne sais plus du tout ce que je dois penser de ce type. En tout cas, il connaissait aussi la deuxième femme, et il voulait foutre le camp. Il n'est pas vraiment au-dessus de tout soupçon, il me semble.

Charlotte lança un regard à Käfer qui devina immédiatement la pensée de sa collègue : est-ce que le lien entre Hannes Daumüller et la deuxième victime dépassait la simple relation de voisinage ?

— Nicole Schopmann habitait presque en face de votre ami. Est-ce que les deux se connaissaient plus intimement ? demanda-t-il.

— C'est ce que je présume. Car mon cher prestataire de services financiers était aussi un putain de cocaïnomane. Et il paraît que la Schopmann ne crachait pas dessus, c'est en tout cas ce que Hannes m'a dit. Et c'est justement elle qui réceptionne ses colis ? Et qui les lui apporte le soir dans son appartement ? Je m'imagine très bien ce que les deux ont fait. Ils se sont fait des lignes !

Elle secoua de nouveau ses boucles.

— Je n'arrive pas à le croire ! On est ensemble depuis quand ? Depuis deux ans ? Et pendant tout ce temps, je n'ai pas remarqué qu'il sniffait ! Ça me dépasse...

— Ça arrive à plein de gens, dit Charlotte, compréhensive. Vous n'imaginez pas le nombre d'alcooliques dans ce pays dont les épouses ou époux n'ont aucune idée de la consommation de leur partenaire. C'est le principe de toute addiction. Elle se passe d'abord en cachette jusqu'à ce qu'on n'arrive plus à la cacher.

— Mais je veux devenir médecin... J'aurais dû...

— Vous êtes très occupée, l'interrompit Charlotte. Non, s'il s'y est bien pris, vous n'aviez aucune chance de vous en apercevoir. Pensez-vous qu'il avait une liaison avec Nicole Schopmann ?

— Je ne le sais pas avec certitude. Ils ont sans doute commencé à discuter quand ils étaient défoncés. Il paraît qu'ils ont uniquement échangé là-dessus.

Elle eut un ricanement sarcastique.

— Bien sûr ! Peut-être qu'il l'a aussi sautée. Aucune idée !

— Avez-vous rencontré cette femme ? demanda Käfer.

— Non, je ne l'ai pas rencontrée.

Elle passa sa main sur ses yeux.

— Je ne sais plus quel genre d'homme c'est. Je pensais qu'on s'aimait et qu'on était vraiment intimes. Et puis...

Elle se tut.

— Et puis vous voyez ce bout de film qui montre Franziska Rotbaum en train de faire l'amour avec votre ami, dit Käfer. Vous avez raconté à ma collègue qu'ensuite il y a eu une altercation avec votre colocataire. Est-ce vous pouvez revenir là-dessus en détail ?

Elle regarda Käfer d'un air furieux.

— Je lui en ai collé une. C'est tout. Après, j'ai demandé des explications à Hannes et il m'a promis de ne plus toucher

cette salope. Mais ce pervers, ce gros porc ne pouvait apparemment pas s'en empêcher...

Subitement, ses yeux se remplirent de larmes.

— J'ai toujours senti qu'il n'arrivait pas à contrôler ses pulsions... mais de là à passer à l'acte...

Käfer dressa l'oreille et vit que Charlotte pensait la même chose. Est-ce qu'Olga Maranochov bluffait simplement, en essayant de détourner l'attention de son crime, ou est-ce qu'ils étaient tout près de résoudre cette enquête ? Ils attendirent en silence.

La femme sanglotait.

— J'étais vraiment amoureuse... et même très amoureuse... Vous devez savoir que j'ai eu une éducation très conservatrice. Mes parents sont des chrétiens orthodoxes très croyants... C'est ainsi que j'ai grandi... Pour moi... Certaines choses, je ne peux tout simplement pas...

Elle se mit à pleurer.

Charlotte s'approcha d'elle et posa la main sur son bras.

— Quel genre de choses vous demandait-il, votre ami ?

Olga Maranochov hésita un moment avant de poursuivre.

— Je m'en suis rendu compte un peu par hasard. Dans nos moments d'intimité, il lui arrivait d'être un peu brutal, mais jamais au point que je doive m'inquiéter. Mais un jour... On était chez lui. Il s'était endormi, et son ordinateur portable était encore allumé... Et là, je suis tombée sur des choses qu'il regardait à ses moments perdus. Des films violents... des films porno avec des scènes de viol... des fouets et des jeux avec des couteaux... Des trucs de malade.

Käfer se demanda si Hannes Daumüller avait réalisé ses fantasmes violents avec Franziska Rotbaum et Nicole

Schopmann. Mais comment l'ADN d'Antonio Gomez avait-il pu arriver sur les scènes de crime, bon sang ?

— Quand j'ai découvert qu'il prenait de la cocaïne et qu'il connaissait aussi la deuxième femme, poursuivit Olga Maranochov, je l'ai engueulé, je lui ai demandé s'il avait tué les deux femmes. Et vous savez ce qu'il a fait ? Il a ri. Il s'est moqué de moi... J'avais un couteau de cuisine à la main... Et puis...

— Vous le lui avez planté dans le ventre, dit Charlotte en terminant la phrase, et la jeune femme hocha la tête.

De nouveau, ils restèrent un moment silencieux.

— Est-ce que le nom d'Antonio Gomez vous dit quelque chose ? demanda alors Käfer. Est-ce que votre ami a parlé à un moment ou à un autre de cet homme ?

Elle haussa les épaules.

— C'est bien possible. Il a tout le temps parlé de toutes sortes de gens. Je ne sais pas.

On avait ramené Olga Maranochov dans sa cellule, mais Charlotte et Käfer restèrent encore un moment à réfléchir.

— Que penses-tu de tout ça ? demanda-t-il à sa collègue.

— Je ne vois pas de mobile clair, ni chez Daumüller, ni chez Gomez. Si Daumüller a également eu une liaison avec Nicole Schopmann...

— Ce que nous ne savons pas.

— C'est juste. Mais même si ça indique un mobile possible, je ne vois toujours pas pourquoi il aurait tué ces femmes de façon aussi lourdement symbolique. D'autant plus que ça demande des préparatifs et une logistique.

— Ça pourrait faire partie d'un rituel.

— Peut-être...

Charlotte ne semblait pas convaincue.

— Pourtant le slip de Franziska Rotbaum a été retrouvé chez Gomez, ce qui semble être un élément à décharge pour Daumüller, poursuivit Käfer.

Elle hocha la tête, pensive.

— Oui. Mais s'il a ramené le slip du lieu du crime comme une sorte de trophée, pourquoi y a-t-il renoncé lors du deuxième meurtre ? Un collectionneur de trophées ramène un souvenir de chaque crime.

— Il l'a peut-être fait, et nous ne l'avons pas encore remarqué ?

Charlotte semblait peser le pour et le contre.

— C'est possible.

— Je vais me procurer un mandat de perquisition pour l'appartement de Daumüller. Demain matin, j'irai y faire un tour, dit Käfer.

— J'espère que j'aurai alors une vue d'ensemble des inventaires de propofol et de succinylcholine dans les cliniques. Peut-être que nous trouverons là un lien avec nos deux suspects.

— Mais l'indic de Bela a bien dit qu'un bon dealer pouvait trouver ces produits dans la rue.

— Oui, certes. Mais malgré toutes les ramifications dans le milieu du crime et celui des toxicos, nous ne devrions pas oublier que le groupe de parole est tout même le lien le plus flagrant entre les deux victimes. Et aussi le fait, bien sûr, qu'elles ont toutes les deux avorté. Or les interventions aussi bien que les réunions ont eu lieu au CHU.

Elle regardait fixement devant elle tout en réfléchissant.

— Il y a quelque chose, là, Käfer, quelque chose avec ce groupe, avec les avortements, quelque chose...

— Et les traces de l'ADN de Gomez ?

Charlotte soupira.

— Je sais, je sais. Et s'il avait raison ? Si quelqu'un voulait lui mettre toute cette affaire sur le dos ?

Käfer secoua la tête.

— Tout ça ne colle pas. Même s'il dit vrai et s'il n'a pas pu s'empêcher de dégueuler sur le premier lieu du crime, ça ne dit pas comment son ADN a pu atterrir dans la gorge de Nicole Schopmann.

Le lendemain, le jour semblait ne pas vouloir se lever. Le ciel était couvert de nuages noirs et une bruine ininterrompue accentuait encore l'atmosphère lugubre. Il était déjà neuf heures et demie passées, et Charlotte s'en voulait d'être en retard. Félix avait fait son cirque ce matin et refusé d'aller à la crèche. Cela avait tout retardé. La circulation dense l'avait mise encore plus en retard.

Elle avait garé sa voiture dans une rue à l'écart qui servait presque exclusivement de voie d'accès pour les livraisons des magasins et supermarchés. Il y avait très peu de passants et Charlotte pensa que la nuit, elle préférerait sans doute éviter l'endroit. D'un pas rapide, elle tourna dans la rue qui menait au café Dahlen. Là, le quartier était plus animé et elle croisa quelques passants chargés de sacs à provisions.

Charlotte essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées lorsqu'elle se retrouva devant la grande vitrine du café et, songeuse, plongea son regard à l'intérieur. Inès et Marta étaient assises à une grande table, l'infirmière aussi était déjà arrivée. Deux autres femmes lui tournaient le dos de sorte qu'elle ne pouvait voir leurs visages. Pendant un temps, elle observa les femmes, étudia leur physique, la forme du nez, les cheveux... Elle ne savait toujours pas où le meurtrier avait caché les femmes avant de les tuer, songea-t-elle subitement. À l'idée qu'il y avait quelque part un endroit

où tout était déjà préparé pour la victime suivante, elle fut parcourue d'un frisson. Les meurtres avaient été planifiés et réalisés avec un luxe de détails. Nicole Schopmann avait été cachée pendant deux jours avant d'être tuée et retrouvée, sans qu'il y ait eu de témoins. Sur les lieux du crime, ils n'avaient quasiment pas trouvé d'indices, excepté l'ADN d'Antonio Gomez. Charlotte savait que le meurtre parfait n'existait pas et que chaque meurtrier commettait des erreurs à un moment ou un autre. Mais ce genre d'erreurs ? Vomir sur le lieu du crime. Laisser un chiffon imbibé de son propre sang près d'un cadavre ? Ça frôlait l'amateurisme. Elle pensa à Käfer qui devait être en train de perquisitionner l'appartement de Daumüller. Peut-être qu'ils y trouveraient de nouveaux indices. Les listes de médicaments de la plupart des hôpitaux étaient bien arrivées, mais leur dépouillement n'avait pas encore permis d'avancée décisive et Charlotte avait bon espoir que cela change après la perquisition de l'appartement. Elle avait l'intention d'appeler Käfer immédiatement après ce petit déjeuner avec le groupe de parole. Pas seulement à cause de Daumüller, mais aussi à propos des meurtres commis par Offermann il y a longtemps. Elle avait éliminé cette piste, mais la veille, elle s'était quand même adressée aux archives pour se procurer une copie du dossier Offermann. C'était surtout les photos jointes au dossier qui lui importaient. À côté de celles des cadavres, elle avait aussi trouvé des photos de la famille Offermann. Charlotte voulait faire vieillir artificiellement les personnes sur les photos, elle voulait voir de quoi Pascal et Monika Offermann pourraient avoir l'air aujourd'hui et elle avait hâte de connaître l'avis de Käfer à ce sujet.

Charlotte sortit de la poche de son manteau la photo avec le père et ses deux enfants et la contempla.

Monika Offermann était une jeune fille mince avec une coupe de cheveux à la Jeanne d'Arc. Alors que son frère regardait gentiment l'objectif, elle avait tourné la tête vers son père auquel elle lançait un regard angoissé. Son nez... Il était légèrement courbé vers le bas. Pauvre enfant, songea Charlotte. Qu'est-ce qu'elle a dû endurer ! Peut-être qu'aujourd'hui, devenue adulte, elle était encore prisonnière de son traumatisme et cherchait à achever l'œuvre de son père ? Charlotte leva le regard et examina les femmes dans le café. Était-il possible que l'une d'elles soit Monika Offermann ? Son regard s'attarda sur Inès. Le nez...

La seconde d'après, elle sursauta en croisant le regard d'Inès. Elle la regardait droit dans les yeux. Merde, songea Charlotte. Elle composa vite un sourire gentil et lui fit un signe de la main. Depuis quand Inès l'observait-elle ? En tout cas, elle avait vu que Charlotte observait les femmes, c'était certain. Inès était contrariée, c'était flagrant. Sa mine était tendue, sa bouche pincée, et ses yeux étincelaient de colère.

Charlotte entra dans le café et s'assit en saluant chaleureusement les femmes qui semblaient toutes assez réservées.

— Désolée d'être un peu en retard...

— Pas étonnant quand on doit mater une heure à travers la vitre, dit Inès d'un ton acerbe.

— Oui, désolée, j'ai encore quelques réticences à m'ouvrir au groupe...

— Pas de problème. Ça nous a permis de nous parler déjà un peu.

Inès lança un regard à Véra pour lui demander de prendre la parole.

— Véra, dis-lui, s'il te plaît. C'est toujours toi qui présides chez nous.

L'infirmière poussa un soupir.

— Charlotte, il y a un problème, dit-elle. Peut-être pouvons-nous en discuter directement.

— Je commande d'abord un café, si vous voulez bien, répondit Charlotte en faisant signe à la serveuse.

Pendant ce temps, elle réfléchit fiévreusement à ce qui avait bien pu se passer. Avait-elle été démasquée comme enquêtrice ? Est-ce que le docteur Unkel l'avait trahie ? Est-ce que l'une des femmes l'avait aperçue auprès de lui à l'hôpital ?

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle alors en souriant à la ronde.

— Nous avons le sentiment qu'en ce moment notre groupe ne peut pas intégrer une nouvelle venue, dit Véra sur un ton circonspect.

— Ah bon, et pourquoi ?

Inès sortit un journal de son sac et le montra à Charlotte.

— Franziska et Nicole ont été assassinées, dit-elle d'une voix sourde. Le meurtrier est peut-être lié au milieu des dealers. Exactement comme toi.

Charlotte prit le journal et survola l'article. Comment tous ces scribouillards avaient-ils pu obtenir toutes ces informations confidentielles ?

— Je suis clean depuis un moment, je vous l'ai déjà dit.

— Peut-être. Mais peut-être pas, dit Inès. Nous avons toutes peur. Il me semble qu'il est évident que le dealer les a tuées toutes les deux.

Charlotte leva les sourcils, incrédule.

— Ah bon ?

— Oui, c'est écrit dans l'article. C'était quelqu'un du milieu. Ils disent qu'il est en détention provisoire, mais qu'il sera bientôt libéré pour manque de preuves.

— La police est vraiment incapable, soupira Marta. C'est vraiment incroyable.

— Quelqu'un qui est en détention provisoire n'est pas relâché aussi vite, fit remarquer Charlotte, mais elle se retint d'ajouter quoi que ce soit.

Elle ne voulait en aucun cas passer pour quelqu'un qui prend la défense de la police.

Véra prit un air contrit.

— Charlotte, nous n'avons pas l'intention de te laisser seule avec tes problèmes, c'est la dernière chose que nous, en tant que groupe, voulons faire. Mais je peux aussi comprendre les réserves des autres. Deux de notre groupe ont été assassinées, elles avaient toutes les deux consommé de la drogue. Apparemment, le meurtrier les a connues dans le milieu des toxicomanes.

— La police va débarquer, c'est une simple question de temps, dit Inès. Et quand la police va piger que nous avons ici une autre putain de jun...

— Ce que veut dire Inès, l'interrompt Véra, c'est que si la police comprend que nous avons une toxicomane de plus dans notre groupe, alors nous pouvons faire une croix sur nos réunions à venir.

— Ils vont fouiller dans nos vies privées et chercher à savoir pourquoi nous nous réunissons, dit Marta d'un ton amer. Et je ne veux pas de ça.

— Ils le feront de toute façon, fit remarquer Charlotte. Ça n'a rien à voir avec moi.

— C'est vrai. C'est pourquoi le groupe ne va pas se réunir pendant un moment, dit Véra. Du moins pas dans sa forme actuelle.

— Nous allons nous réunir de temps à autre chez moi, poursuivit Inès. Comme tu sais, j'ai deux enfants en bas âge.

Charlotte comprit.

— Et tu penses qu'une ex-junkie comme moi pourrait représenter un problème pour tes chers petits ?

Inès hocha la tête.

— Oui, c'est trop risqué pour moi.

Elle croisa les bras devant la poitrine comme pour signifier son refus.

Manifestement malheureuse de cette situation, Véra chercha à arrondir les angles.

— C'était formulé de façon un peu extrême, dit-elle. En réalité, nous allons faire une petite pause, Charlotte. Étant donné ce qui est arrivé à Franziska et Nicole, ça nous paraît tout simplement raisonnable. Et pour la plupart d'entre nous, nous nous connaissons déjà assez bien, alors nous nous verrons de temps à autre de façon informelle. C'est tout. Mais personne ne veut t'exclure.

— J'ai compris.

Charlotte était certaine qu'on voulait clairement l'écarter, mais elle se demanda qui était à l'origine de tout cela. Avant tout, elle tenait à savoir pourquoi on voulait se débarrasser d'elle. Était-ce vraiment à cause de son histoire de drogue ? Sûrement pas.

— Peut-être que toi aussi, tu es une de ces journalistes fouille-merde, lui lança Inès. Tu viens de nous observer. Ça ne m'étonnerait pas que tu fournisses quelques infos à la presse à sensation. Et s'il y a une chose que je veux à tout prix éviter, c'est d'avoir ma photo dans un journal.

— En aucun cas, dit Marta désespérée. Si mon ex... Mon Dieu, je n'ose même pas y penser.

— Je vous jure sur la tête de tous ceux qui me sont chers que je ne suis pas une journaliste.

Personne ne répondit. Véra regardait ses mains d'un air gêné, les autres évitaient de croiser le regard de Charlotte.

— Je ne vous mens pas. Jamais je ne livrerais à la presse vos histoires personnelles.

— Ah bon ? Je me demande d'où les journaux ont eu vent du groupe. C'est tout de même une drôle de coïncidence que tu débarques chez nous exactement un jour avant la parution de cet article, lança Inès entre ses dents.

Charlotte poussa un soupir. Elle savait pertinemment que ses enquêtes sous couverture étaient maintenant terminées. Aucune des femmes ne lui ferait désormais confiance. Et merde. Elle avait vraiment foiré sa première mission sous une fausse identité.

— D'accord. Ça va, j'ai compris.

Charlotte se leva en espérant ne pas trahir son agacement.

— Malgré tout, sachez que vous êtes à côté de la plaque.

Sans un mot de plus, elle quitta le café. Furieuse, elle retourna dans la petite rue dans laquelle elle avait garé sa voiture.

C'était tout de même rageant. Parce qu'un torchon à sensation avait divulgué des informations confidentielles, elle devait faire une croix sur ses enquêtes. Elle ne savait pas du tout comment elle allait retrouver un accès au groupe. Il fallait sans doute passer par la voie officielle. Le mieux, ce serait que Käfer rende visite à chacune des femmes chez elle pour l'interroger. Car si Charlotte dévoilait maintenant son identité de policière, la confusion et la méfiance seraient encore plus grandes.

La sonnerie de son portable la tira de ses réflexions. Elle s'arrêta et le sortit de sa poche.

— Käfer, dit-elle après avoir regardé l'écran. Je viens de penser à toi. Que se passe-t-il ?

— Le docteur Unkel vient d'envoyer un tableau des inven-

taires de médicaments. Tu as eu le nez creux, Charlotte, il y avait bien des irrégularités.

— Ça veut dire que le criminel s'est servi au CHU ?

— C'est possible, dit Käfer. Selon le docteur Heer, il manque une quantité de propofol et de relaxant musculaire bien plus grande que celle utilisée pour nos victimes. On dirait que notre homme a constitué des stocks.

— On n'a rien trouvé chez Gomez ?

— Non. Mais maintenant, j'ai le mandat de perquisition pour l'appartement de Daumüller. J'y trouverai peut-être quelque chose. Il a peut-être utilisé son amie pour s'en procurer. En tant qu'étudiante en médecine, elle a dû passer au CHU à plusieurs reprises.

— Ces inventaires n'indiquent pas qui a pris les médicaments ? Les aides-soignants ou les médecins sont certainement tenus de signer, non ?

— Oui. Mais ce n'est pas si simple. Plusieurs noms entrent en ligne de compte. Différents médecins et infirmières ont préparé les opérations et retiré les médicaments en question. Ce sont ces noms qu'on trouve sur les listes. Pour certaines opérations, on a repassé commande, parce que des ampoules ont été cassées ou contaminées. Celui qui est allé chercher les nouveaux médicaments a simplement signé d'un paraphe. Henry travaille là-dessus et attribue les paraphes aux vrais noms.

— D'accord. Je viens tout juste du groupe de parole et je file au commissariat, je pourrai peut-être l'aider.

— C'est bien. Je pense que vers midi, je serai de retour au bureau.

— À tout à l'heure, alors.

Charlotte raccrocha et longea la petite rue, perdue dans ses pensées. Si jamais ils trouvaient les médicaments disparus

dans l'appartement de Daumüller, comment avait-il pu se les procurer ? Est-ce Olga Maranochov qui l'avait aidé ? Ça signifierait que les deux étaient complices. Alors pourquoi l'avait-elle attaqué au couteau ? Ça ne collait pas vraiment...

— Charlotte !

Une voix de femme l'arracha à ses pensées. Elle se retourna et vit Véra qui se dirigeait vers elle d'un pas rapide. La femme s'approcha, un peu essoufflée.

— J'ai de la chance de te rattraper. Je suis vraiment désolée. Je voudrais que tu saches que je ne te prends pas pour une journaliste.

— Non ?

Véra secoua vigoureusement la tête.

— Non. Je sais exactement quand quelqu'un a connu des moments difficiles, quand quelqu'un sait ce que c'est, la culpabilité. Impossible de tricher avec ça.

Charlotte secoua la tête. Non, impossible de tricher avec ça, Véra avait raison. Et elle n'avait pas triché. Quand, la veille au soir, elle avait parlé aux femmes de son sentiment de culpabilité, elle avait évoqué de vrais sentiments. Elle avait sur le plan émotionnel retrouvé la situation de son enfance, quand son petit frère était mort, noyé dans la baignoire, alors qu'elle aurait dû veiller sur lui. Même si son histoire d'avortement et de drogue était un mensonge, les souvenirs du traumatisme et les sentiments de culpabilité dont elle avait parlé étaient véridiques.

— Je ne veux pas te laisser seule avec ce fardeau, Charlotte, ajouta Véra en lui souriant avec douceur. Je sais parfaitement à quel point il est affreux d'être abandonné... Si cela n'avait tenu qu'à moi, tu serais devenue un membre tout à fait normal du groupe. Mais les autres...

— Inès.

— Oui, Inès est difficile. Elle est en quelque sorte le porte-parole du groupe. Il n'est pas facile de s'imposer contre elle. Je suis désolée. Mais si tu veux, on peut parler.

— Ce serait bien, dit Charlotte en jetant un regard discret sur sa montre.

En réalité, elle voulait filer au commissariat et voir les listes des médicaments de ses propres yeux. Elle sentait que là était la clé qui permettrait de résoudre cette affaire. De l'autre côté, une conversation privée avec l'infirmière était certainement le moyen le plus simple d'en apprendre un peu plus sur les femmes du groupe.

— Est-ce que tu peux m'emmener un bout de chemin ? demanda Véra. Ça m'évitera de prendre le bus.

Charlotte sourit.

— Bien sûr. Monte.

S'il y avait autant d'embouteillages que tout à l'heure, elle aurait assez de temps pour obtenir quelques renseignements supplémentaires de la part de Véra, pensa-t-elle en lui souriant.

Käfer et Sacha pénétrèrent dans l'immeuble bien entretenu de la Mecklenberger Strasse tout près du lac Aasee. Arrivés au troisième étage où se trouvait l'appartement de Daumüller, ils tombèrent sur une femme d'un certain âge qui était en train de passer la serpillière dans le couloir.

Elle regarda les deux fonctionnaires d'un air méfiant.

— Vous allez chez qui ? demanda-t-elle en les jaugeant du regard.

Käfer se présenta et sortit sa carte.

— Ah, il a encore fait des conneries, ce cher monsieur Daumüller ?

La femme était curieuse, c'était flagrant.

— Pourquoi « encore » ? demanda Käfer. Monsieur Daumüller a souvent eu des visites de la police ?

La femme haussa les épaules.

— Non, c'était sûrement pas des policiers. Vous savez, j'habite en face de chez lui, alors on voit forcément des choses. Et les types qui se sont parfois pointés chez lui... eh bien, on n'a pas l'habitude de voir des gens comme ça ici dans l'immeuble. Mais ils avaient pas l'air d'être de la police, plutôt... je dirais presque : comme des criminels.

— Avez-vous saisi la raison de ces visites ? insista Käfer.

— Non, seulement qu'il avait des problèmes. Parfois, il y avait des disputes, on entendait les portes claquer. Un jour, je

l'ai entendu crier : C'est bon, je paierai ! Il avait sans doute des dettes. Je ne sais pas de quoi il retournait.

— Merci. Si jamais vous remarquez quelque chose, passez-moi un coup de fil.

Käfer lui mit sa carte dans la main.

— Mais il est pas là, répondit la femme Vous êtes venus pour rien.

— Nous avons une clé, se contenta Käfer de répondre en ouvrant la porte de l'appartement.

Il la salua d'un hochement de tête aimable et entra avec Sacha avant de refermer rapidement la porte.

Ils s'arrêtèrent dans l'entrée de la garçonnière qui était petite mais décorée avec goût. Le noir et le blanc dominaient presque partout, créant une atmosphère un peu stérile. Un carrelage blanc couvrait le sol du salon mais aussi celui de la cuisine et de l'entrée, constata Käfer du regard. Il enfila des gants en regardant autour de lui.

— En premier lieu, on cherche des médicaments, dit-il à Sacha. D'après l'hôpital, ils existent uniquement sous forme d'ampoules. Il les a peut-être transvasées, on ne peut pas savoir. Et je veux voir tout ce qui peut nous renseigner sur les pratiques sexuelles préférées de ce Daumüller. Les photos, les films, les sex-toys.

— D'accord. Qu'en est-il de Gomez ?

Käfer hocha la tête.

— Bien sûr. Si tu tombes sur le moindre indice en rapport avec Gomez, je veux le savoir tout de suite. Tu veux bien prendre la cuisine et la chambre ? J'attaque le salon.

Tandis que Sacha se dirigeait vers la chambre de Hannes Daumüller, Käfer entra dans le salon qui était meublé d'un canapé en cuir noir et d'un grand écran plat. Une armoire noire

toute simple était posée contre l'autre cloison, et c'était tout. Pour commencer, Käfer alluma la télé et la box en dessous.

— Voyons donc ce que tu fiches en dehors du travail, murmura-t-il en trouvant en quelques clics la playlist personnelle de l'occupant des lieux, dans laquelle étaient enregistrés tous les films qu'il avait téléchargés sur sa télé via Internet. Les titres des films confirmaient la déposition d'Olga Marachonov selon laquelle Daumüller s'intéressait en premier lieu à des films porno à contenu violent. *SM pour initiés*, *Chinese Bondage Girls* et *Avec le fouet*, tels étaient les premiers titres que lut Käfer.

Il va falloir emporter la box, pensa-t-il en se demandant qui parmi les collègues était le mieux à même de visionner les films. Car il fallait absolument les regarder, ne serait-ce que pour être sûr que les deux victimes n'y figuraient pas. La plupart semblaient provenir des chaînes porno habituelles, mais comme il y avait plus de cent films sur le disque dur, il pouvait aussi y avoir du matériel prohibé. Käfer savait d'expérience qu'en règle générale, les consommateurs cachaient le matériel prohibé parmi les films légaux.

Il débrancha la box et la posa à côté de la porte où il voulait rassembler tout ce qui devait être transporté au commissariat. Puis il se dirigea vers le meuble du salon, un modèle simple sans fioritures, et ouvrit le tiroir. Il était plein à craquer de revues spécialisées sur la finance. La deuxième passion de notre cher monsieur Daumüller, pensa-t-il. Il ouvrit l'autre tiroir. Sous une pile de papiers, il tomba sur une petite boîte.

— Ça alors, dit-il doucement après l'avoir ouverte. Sacha, tu peux venir ? lança-t-il plus fort. Il me semble que j'ai trouvé quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit son jeune collègue en rappliquant immédiatement.

— Regarde.

Käfer sortit de la boîte une poche en plastique transparente qui contenait de la poudre blanche.

— Ce n'est pas vraiment du sucre, à mon avis.

Il tendit la poche à Sacha qui l'ouvrit pour renifler la poudre.

— Ça ne sent pas grand-chose. Exactement comme la coke. Je peux faire un test rapide.

— Bien. Et qu'est-ce que nous avons ici ?

Käfer sortit une seringue de la boîte. Il la rangea soigneusement dans une poche en plastique fournie par la police scientifique.

— Est-ce que vous pouvez examiner au labo si elle a servi à administrer du propofol ou du relaxant musculaire ?

— C'est possible. Si la seringue n'a pas été nettoyée dans les règles de l'art, on pourra trouver des traces. Mais tu sais bien que ceux qui sont vraiment accros à la coke la consomment volontiers en intraveineuse.

Käfer approuva d'un signe de tête. Il savait qu'ils étaient nombreux à s'injecter le produit, soit pour ménager les cloisons nasales, soit parce que celles-ci étaient déjà foutues.

— Oui, mais je veux vraiment en être sûr. T'en es où avec la chambre ?

— Là-bas, il y a l'ordinateur portable, dit Sacha. Je n'ai pas encore pu tout regarder, mais en tout cas, Daumüller participait à divers chats porno. Les gars de l'informatique vont regarder ça de plus près.

— D'accord. Autre chose, des médicaments ou des ampoules vides ?

Sacha secoua la tête.

— Malheureusement pas d'ampoules mais, dans la table de nuit, quantité de comprimés. De l'aspirine et d'autres antal-

giques, mais aussi un tas de somnifères. Pas rare chez les gens qui prennent de la coke.

Käfer sortit son portable de sa poche et composa le numéro de Henry.

— C'est vrai, dit-il. Il les a peut-être utilisés comme sédatif pour les femmes.

— Henry ?

Henry Schwarzer était bien au bout du fil.

— Peux-tu jeter un coup d'œil dans le rapport du docteur Heer et me dire s'ils ont trouvé d'autres produits que du propofol et ce relaxant musculaire lors des examens toxicologiques ?

— C'était une liste ultra-longue, si mes souvenirs sont bons. Elles avaient pas mal de choses dans le sang. Nicole Schopmann en particulier avait pris des médicaments. Je vérifie ça tout de suite. Veux-tu que je te rappelle ?

— Ce serait sympa.

— D'ailleurs, on a réussi à déchiffrer le paraphe. Ou plutôt les deux paraphes.

— Et alors ?

— L'un est utilisé par un aide-soignant du nom de René, l'autre par l'infirmière Véra. À chaque opération où il a fallu recommander des produits, ils étaient toujours tous les deux de service, l'aide-soignant et l'infirmière. Je viens de mettre le graphologue sur le coup. Il nous dira si par hasard ce ne serait pas la même écriture.

— On ne peut pas attendre aussi longtemps. Les expertises graphologiques mettent souvent plusieurs semaines. Est-ce que tu as leurs adresses ?

— Pas encore, mais je suis dessus. Je viens de poireauter vingt minutes sur le répondeur du CHU. Dès que j'aurai obtenu les adresses, je file chez cet aide-soignant.

— D'accord. Charlotte se chargera alors de l'infirmière, dit Käfer.

— J'ai déjà essayé de la joindre mais elle ne décroche pas son portable.

— Elle devrait être depuis un bon moment au commissariat, dit Käfer. Sacha et moi, on aura bientôt terminé ici. Je viendrai directement chez toi au bureau. Je crois que nous y sommes presque, Henry.

En ouvrant les yeux, Charlotte mit un certain temps à s'orienter. Où était-elle ? La lumière était tamisée. Elle provenait, rouge et chaude, d'une petite lampe de table, créant une atmosphère presque confortable dans cette pièce qui lui était étrangère. Ça sentait l'huile pour bébé, la crème et le talc et cette odeur avait un effet rassurant sur elle. Elle lui rappelait la période où elle allaitait encore Félix. Tôt le matin, toute seule, rien qu'elle et son fils sous une couette douillette dans une lumière douce. Une sensation de chaleur l'envahit lorsqu'elle y pensa et elle sourit. Mais la seconde d'après, elle constata avec effroi qu'elle ne pouvait pas sourire. C'était impossible.

Charlotte essaya de regarder autour d'elle et se rendit en même temps compte qu'elle ne pouvait pas bouger la tête. Elle voulut lever le bras, mais ça ne marchait pas. Son corps ne lui obéissait plus. D'un coup, son cœur s'emballa. La succinylcholine, pensa-t-elle subitement. Le relaxant musculaire.

Et soudain, tous les souvenirs affluèrent.

Véra était montée dans la voiture en souriant gentiment.

— C'est vraiment sympa de me ramener. Comme ça, je peux me reposer un peu avant de commencer le service du soir.

— Je les imagine extrêmement fatigants, ces services de nuit.

— Ils le sont, effectivement. La plupart du temps, je suis à la clinique à neuf heures pour tout préparer. À dix heures, c'est le changement d'équipe, et selon le personnel qui est là, le service peut durer jusqu'à huit heures le lendemain.

— C'est vraiment dur, avait dit Charlotte, et elle avait failli raconter à Véra à quel point le manque de sommeil l'avait épuisée après la naissance de Félix. Se mordant la lèvre inférieure, elle avait préféré demander :

— Tu habites où ? Où est-ce que je peux te déposer ?

Avait-elle déjà remarqué à ce moment-là que Véra n'arrêtait pas de fouiller des deux mains dans son sac ? Oui, du coin de l'œil, elle avait vu que l'infirmière cherchait quelque chose. Mais elle ne s'était pas souciée de savoir ce que cela pouvait bien être.

Merde, se dit Charlotte, j'aurais dû faire plus attention !

Tout s'était passé très vite. Subitement, Véra avait sorti la main de son sac et lui avait planté un objet pointu dans le cou. Charlotte n'avait pas pu voir ce que c'était mais elle avait senti une injection. Elle se souvint qu'elle avait essayé de pousser un cri, mais l'instant d'après, tout était devenu noir autour d'elle.

Et elle se retrouvait couchée dans un lit, sous une couette à motif fleuri, comme elle put le constater avec difficulté. Charlotte essaya d'ouvrir la bouche, mais cela aussi lui était impossible. Elle était bâillonnée par un grand sparadrap ou un gros scotch. Tout ce qu'elle pouvait bouger, c'était la langue et les yeux.

Véra, l'infirmière, pensa-t-elle. Pas Gomez, ni Daumüller. Elle essaya de se remémorer la photo de Monika Offermann. Est-ce qu'à un moment donné, Monika était devenue Véra ? Existait-il une ressemblance entre la petite fille au regard anxieux et l'infirmière ? Peut-être, elle n'en savait rien.

Le bruit de pas qui s'approchaient mit fin à ses réflexions. Lorsque la porte s'ouvrit, Charlotte retint son souffle. L'infirmière entra dans la pièce. Elle portait quelque chose dans les bras. Elle paraissait tranquille et détendue, ne donnant nullement l'impression d'avoir deux personnes sur la conscience et de planifier éventuellement un troisième meurtre. Charlotte eut la nausée à l'idée d'être livrée sans défense à cette double meurtrière.

— Il faut faire dodo maintenant, mon lapin, dit Véra affectueusement en posant un baiser sur le petit paquet installé dans ses bras. Non, ne fais pas ta moue, mon trésor. La journée n'est pas finie. Tu fais juste une petite sieste, d'accord ?

Elle serra le paquet fort contre elle. Puis elle leva la tête et fixa Charlotte. Ses yeux étaient froids et la douceur dans sa voix disparut d'un coup.

— Alors, réveillée ? dit-elle sur un ton dur.

Charlotte essaya de dire quelque chose, mais seuls des sons inintelligibles sortaient de sa bouche.

Mon Dieu, elle a un bébé, pensa-t-elle en espérant du fond de son cœur que cette femme n'allait pas faire de mal à cet enfant. Être couchée, prisonnière de son corps, c'était une chose, mais être obligée de voir un bébé subir des violences, c'était une autre paire de manches.

C'est toi que cette femme a enlevée, pensa Charlotte en s'exhortant au calme. C'est d'elle qu'il s'agissait, pas du bébé. Véra ne ferait pas de mal au petit.

Tout en continuant de bercer le poupon, Véra s'avança et vint s'asseoir sur le bord du lit. Tendrement, elle se tourna de nouveau vers le paquet dans ses bras.

— Veux-tu rejoindre tes frères et sœurs, mon chéri ? Quoi ? Ah bon, vous voulez retourner au lit. Je vous comprends bien. Vous voulez faire votre sieste tous ensemble.

Il y avait d'autres enfants ? Est-ce que Véra forçait les enfants à être les témoins de ses crimes ? Tout comme elle-même avait été témoin à l'époque ?

L'infirmière sortit précautionneusement l'enfant de sa couverture et le posa à côté de Charlotte. Elle se pencha de nouveau sur le bébé pour l'embrasser avec tendresse.

— Chut, chut, pas de bruit. Maman revient tout de suite.

Elle couvrit l'enfant, se leva et disparut du champ de vision de Charlotte qui resta seule avec le bébé, désespérée.

Il était posé juste à côté d'elle, son épaule contre la sienne. Et pourtant, Charlotte ne sentait pas la chaleur que, normalement, un enfant dégage. Elle ne l'entendait pas respirer, il ne semblait pas bouger du tout.

De toutes ses forces, elle essaya de tourner les yeux le plus possible vers la gauche afin de voir le bébé. La peau rose des petits poings fut la première chose que son regard capta. De minuscules doigts aux ongles presque transparents sortaient d'une grenouillère bleu ciel. Puis elle vit le visage, tout aussi rose, encadré par des cheveux doux blond clair. La bouche, les lèvres mignonnes, entrouvertes, comme si l'enfant dormait déjà. Mais les yeux étaient grands ouverts, ils fixaient le plafond, inertes et morts.

Charlotte faillit pousser un cri, avant de se rendre compte de ce qui était couché à côté d'elle. Au même moment, Véra s'approcha d'elle, un autre paquet sur le bras.

— Voilà, ma petite, ton frère t'attend déjà.

Encore ce ton affectueux. En souriant, elle posa le paquet à la droite de Charlotte.

— Maintenant, je vais aussi chercher Lissy et Ben, et puis vous pourrez dormir tous ensemble.

Peu après, elle posa sur le lit deux autres bébés enveloppés dans des couvertures, avant de se redresser, satisfaite.

Elle regardait affectueusement les enfants qui étaient censés dormir.

— Voilà, dit-elle doucement. S'ils se tiennent tranquilles, je pourrai calmement m'occuper de toi, Charlotte. Comment c'est de dormir entre les bébés ? Quand on est soi-même une meurtrière d'enfant ? Hein, Charlotte ? Comment c'est pour toi ? Est-ce que tu la sens, la culpabilité ?

— Mon mof mon mo, sortit Charlotte péniblement.

Furieuse, elle fixait Véra. Qu'est-ce qui arrivait à cette femme ? Avait-elle perdu la raison ?

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Charlotte essaya de parler le plus fort possible à travers le sparadrap.

— Mon... mof... mon... mo.

L'infirmière leva les yeux au ciel.

— Bon d'accord, je t'enlève le sparadrap pour un moment. Mais si jamais tu cries ou que tu fais du bruit, je serai obligée de te tranquilliser tout de suite, si tu vois ce que je veux dire. Je ne veux surtout pas que tu fasses peur aux petits. Tu comprends, ça ?

Charlotte tenta de faire oui de la tête, sans succès. Elle manifesta son accord par des sons et sur ce, Véra arracha le sparadrap d'un coup.

— Aïe !

— Chut, moins fort ! Il ne faut pas les réveiller !

Charlotte réfléchit intensément avant de parler. La femme souffrait d'une psychose grave, c'était sûr. En tant que psychologue, elle savait que ces poupons, qui ressemblaient à s'y méprendre à de vrais bébés et qui étaient vendus très cher sur Internet, étaient parfois achetés par des femmes psychologiquement instables. Bien sûr, il y avait aussi des gens pour qui des objets de ce genre étaient des pièces de collection,

mais certaines clientes essayaient tout de même de compenser quelque chose. Que ce soit un désir d'enfant non réalisé ou bien la mort de son propre enfant, les raisons de s'occuper de ces ersatz plus vrais que nature étaient variables. Tout comme la place qu'ils prenaient dans la vie de ces femmes. Pour la plupart des acheteurs, ils étaient de simples objets décoratifs, d'autres par contre les traitaient comme de vrais enfants. Charlotte connaissait des cas où l'on avait installé une véritable nursery, y compris une armoire avec un grand choix de vêtements pour bébés. Ces femmes promenaient les poupées, leur donnaient le bain et les faisaient dormir dans leur lit. À ce moment, le pas vers une maladie psychique était largement franchi. Les patientes n'étaient plus en mesure de comprendre d'elles-mêmes ce qu'une relation de ce genre pouvait avoir de problématique.

— Ce ne sont pas des bébés, dit Charlotte d'une voix cette fois audible. Et tu n'es pas Véra, l'infirmière.

Elle espérait avoir une voix ferme et assurée.

— Je sais ce que tu as souffert... Monika, ajouta-t-elle à voix basse.

Le visage de la femme se figea. Elle fixa Charlotte sans comprendre.

— D'où... ?

— Ça n'a pas d'importance, l'interrompit Charlotte doucement. Je sais ce qui s'est passé à l'époque. Tu as été obligée de voir des horreurs. Ton père...

— Il n'était que l'instrument de Dieu, dit Véra d'une voix étouffée.

Elle était devenue livide et avait l'air abattue.

— Non, Dieu n'a rien à voir là-dedans. Ton père était sans doute malade. Et toi et ton frère... vous étiez les victimes de cette maladie.

— Pascal.

Un sourire méprisant glissa furtivement sur le visage de Véra.

— Il était aussi faible que toi, que Franziska et Nicole. Il s'est défoncé, cet imbécile, et il a fini par succomber à une overdose, il avait vingt-deux ans. Je hais les drogues. Et je hais tous ceux qui en prennent. Peu importe si les drogues proviennent du médecin de famille ou de la Bremer Platz. Je les hais.

Subitement, Véra redevint grave.

— Qu'est-ce tu peux savoir de notre père ?

— Pas grand-chose. Seulement qu'il vous a forcés à être les témoins de ses meurtres.

L'infirmière regardait fixement devant elle.

— Il ne nous a pas forcés. Ce n'était quand même pas un monstre.

Elle fit une pause. Puis elle tourna la tête vers Charlotte et la regarda droit dans les yeux. Pourtant, la jeune femme eut l'impression que ce regard la traversait de part en part.

— Je voulais y assister. Je l'ai littéralement imploré de me laisser assister. Mon père était quelqu'un de bien. Je voulais le regarder faire. J'avais exprimé ce souhait.

Charlotte réprima un gémissement. Combien de fois avait-elle vu au cours de sa carrière professionnelle des enfants victimes de violence s'en incriminer eux-mêmes ? Se sentir responsables d'avoir été violés ou battus ? C'était un schéma triste et récurrent. La plupart des enfants victimes n'avaient pas connu beaucoup d'amour et de confiance dans leur vie, ils éprouvaient un grand besoin de proximité et de reconnaissance. Les criminels, qu'ils soient pédophiles ou violents, en tiraient profit. En imaginant comment le père

Offermann avait sans doute complimenté sa fille d'avoir assisté au meurtre des femmes, elle eut la nausée.

— Tu n'avais que six ans, poursuivit-elle.

Véra semblait toujours regarder droit devant elle.

— Mais je savais exactement ce que je voulais. Quand il le faisait, les femmes avaient déjà passé quelques jours chez nous à la cave. Parfois, je leur apportais à manger et à boire, je les voyais. Pascal préférait jouer dans sa chambre, ça ne l'intéressait pas. Mais moi, si ! J'ai toujours aidé mon père, peu importe ce qu'il faisait. J'étais sa petite fille. Nous étions comme les deux doigts de la même main.

Identification à l'agresseur, cette idée traversa l'esprit de Charlotte. Son professeur avait consacré tout un semestre à ce sujet. La victime adoptait inconsciemment les particularités, les valeurs et les comportements de son tortionnaire. C'étaient surtout les expériences traumatiques durant l'enfance, où l'impuissance et la dépendance étaient particulièrement intenses, qui amenaient à cette réaction, une forme d'autoprotection en fait. Elle protégeait la victime de l'effondrement psychique qui, autrement, était inévitable tant la douleur était insoutenable. Mais si la petite fille de l'époque pouvait ainsi mieux supporter les crimes atroces de son père, les dommages de ce comportement étaient à long terme dévastateurs. Car l'identification à l'agresseur perdurait souvent toute la vie durant. La plupart des victimes transmettaient même leurs expériences traumatisantes aux générations suivantes. C'est pourquoi il y avait tant de familles avec un long passé de violence, où le grand-père avait battu le père, et le père le fils. Pourquoi aussi beaucoup de victimes d'abus sexuel semblaient elles-mêmes dans la criminalité. Une spirale sans fin de la violence, à laquelle seules quelques-unes échappaient. Charlotte savait que Véra se trouvait depuis longtemps dans ce cycle. De

toute évidence, elle continuait à s'identifier à son père, à son agresseur. Et Charlotte était certaine qu'une immense dose de culpabilité en rajoutait encore.

— Tu t'es sentie coupable. À cause de ta mère.

Ce sentiment lui était plus que familier. Il l'avait accompagnée toute sa vie, ce sentiment d'être responsable de la mort de son petit frère et ainsi donc aussi de l'alcoolisme de sa mère. Quand bien même elle savait que ces sentiments de culpabilité étaient irrationnels, elle n'avait jamais pu s'en débarrasser complètement.

Véra haussa les épaules.

— Je ne me suis pas sentie coupable, *j'étais* coupable. C'est à cause de moi que ma mère est morte, à cause de moi que mon père l'a perdue. C'était ma faute.

— Comment veux-tu qu'un tel malheur puisse être la faute d'un bébé ?

L'infirmière éclata de rire.

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas parce qu'on est petit et qu'on ne peut rien changer à une chose qu'on n'en est pas responsable.

Elle secoua la tête comme si elle était étonnée que quelqu'un puisse voir les choses autrement.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, demanda Charlotte.

Il était clair pour elle qu'elle devait jouer la montre. Si c'était Véra qui avait dérobé des médicaments à l'hôpital, alors ses collègues allaient le découvrir rapidement. Elle n'était pas sûre de se trouver dans l'appartement de la femme mais elle espérait tout de même qu'on allait très vite la retrouver.

Véra haussa les épaules.

— Qu'est-ce que je pourrais bien raconter ? C'était un jour tout à fait normal. Nous avons bu un chocolat chaud en mangeant des gâteaux. Des croissants aux amandes, je m'en

souviens exactement. C'était un après-midi tranquille, aucun bruit ne venait de la cave. Papa avait fait en sorte qu'elles ne puissent plus crier, comme au début. Veille à ce qu'elles ne puissent pas bouger, m'a-t-il dit. À l'époque, il n'avait malheureusement pas les moyens que j'ai aujourd'hui.

— Tu veux dire le relaxant musculaire ?

— Oui, c'est ça. C'est une très belle invention. Papa était encore obligé d'attacher et de bâillonner les femmes, ce qui n'est pas si simple que ça. L'une avait failli s'étouffer avec son premier bâillon, et ce n'était pas ce qu'on voulait, bien sûr.

Charlotte se demanda brièvement si les descriptions ne reposaient pas sur des expériences peut-être vécues par Véra elle-même. Souvent elle avait en effet observé que l'horreur vécue dans sa chair était tout simplement projetée sur une autre personne et que les victimes racontaient leur souffrance comme si elle était arrivée à quelqu'un d'autre.

— Est-ce qu'il t'a parfois attachée ? demanda-t-elle alors avec précaution.

— Moi ? Non, jamais ! Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Je ne sais pas. Pour te battre. Est-ce qu'il t'a battue ?

Véra secoua vigoureusement la tête.

— Bien sûr que non. Mon papa n'aurait jamais fait ça. Parfois il a marqué sur mon corps les parties qui étaient taboues, mais c'était tout.

— Comment a-t-il marqué ces parties ?

— En les frappant de la main et des pieds, dit Véra comme si c'était la chose la plus normale qui soit.

— Il s'agissait de quelles parties ?

Le coin droit de sa bouche frémit, et Charlotte crut voir qu'elle était obligée d'avalier sa salive. Un long moment, elle ne dit rien.

— Il ne s'agissait que de mon bas-ventre, dit-elle en se

raclant la gorge. Je ne le lui reproche pas, il a bien fait. Il voulait seulement me protéger et m'empêcher de devenir une salope irresponsable comme les femmes dans la cave. Et comme toi.

À ce moment, Charlotte sentit un picotement dans sa jambe gauche. C'était presque comme si elle avait eu des fourmis et que la sensibilité revenait. Elle sut immédiatement ce que ça signifiait. Le relaxant musculaire se résorbait et faisait moins d'effet.

Il faut que tu joues la montre !

— Est-ce que tu es devenue stérile à cause de tous ces coups ?

Le visage de Véra se transforma de nouveau. Il se figea, tel un masque.

— Non. C'est seulement... Je ne veux pas en parler. Et ça n'a pas d'importance. Il n'y a que les salopes qui ont des rapports sexuels, dit-elle d'une voix blanche, et Charlotte eut presque l'impression d'entendre Offerman parler par la bouche de sa fille.

— Marie, la mère de Jésus, est elle aussi restée vierge toute sa vie. Et elle a quand même eu un fils. J'en ai quatre. Quatre enfants ravissants.

Une fille traumatisée, abusée, que son père avait convaincue de rester vierge à jamais. Qui avait été tellement marquée par les coups que par la suite, elle avait complètement rejeté toute idée de rapports sexuels. On ne pouvait pas venir à bout d'un tel passé sans se faire aider. Pourtant, l'infirmière semblait avoir mené pendant longtemps une vie discrète. Pourquoi s'était-elle mise à tuer ? Pourquoi maintenant, après toutes ces années ?

— Les poupées... suggéra Charlotte avec précaution. Tu sais bien que ce sont des poupées ?

Véra poussa un soupir. Elle se passa nerveusement la main sur le visage en essayant de fixer une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Je...

Elle s'interrompt.

— Tu es une femme intelligente, tu travailles dans un hôpital. Tu sais bien que ce sont des poupées. Est-ce qu'elles ont quelque chose à voir avec la mort des femmes ?

Véra se tut pendant un moment avant de poursuivre à voix basse.

— J'ai... j'ai tellement eu envie d'une famille. Tellement. Charlotte l'entendait à peine.

— Pas d'homme, je n'en ai jamais voulu. Mais des enfants...

Elle se passa de nouveau la main sur le visage. D'un coup, sa voix redevint froide et dure.

— J'ai toujours su que je ne pourrais jamais me mettre avec un homme. Les hommes sont faibles et menteurs. Mon père était le seul homme fort que j'aie connu, le seul qui ait voulu me protéger et me préserver du mal. Mon frère était un pauvre type, un faible. Et plus tard, mon travail à l'hôpital n'a fait que confirmer l'image que je me faisais des hommes. Ils sont tous faibles et menteurs.

Ces modèles comportementaux aussi, Charlotte ne les connaissait que trop bien.

Le criminel était idéalisé et transformé en une sorte de bonne personne sur le thème : les coups lui faisaient encore plus mal qu'à moi. Par contre, toute la haine et toute l'aversion de la victime se dirigeaient ensuite sur les hommes en général.

Elle sentait maintenant un picotement dans la jambe gauche et elle crut pouvoir bouger un peu les doigts de la main gauche.

Tu as besoin de plus de temps.

— Mais tu voulais avoir des enfants. Sans un homme, c'est difficile.

L'infirmière hésita.

— Je ne suis pas idiote. Je ne suis pas une folle, une obsédée de la religion qui attend l'Immaculée Conception. Je sais bien qu'on a besoin de sperme masculin pour avoir des enfants. Mais on n'a pas besoin d'un homme.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— J'ai travaillé suffisamment longtemps dans un service de gynécologie pour savoir où l'on stocke les choses importantes. Bien sûr, j'ai toujours soigneusement choisi le donneur. Et malgré tout, ça n'a pas marché, malheureusement...

Charlotte resta un instant abasourdie par ce qu'elle venait d'entendre. Avait-elle bien compris ? Est-ce que l'infirmière s'était servie des échantillons de sperme donnés lors d'exams à l'hôpital pour procéder ensuite à des tests et une fécondation *in vitro* ?

— Mais le temps me filait entre les doigts.

Maintenant, Véra regardait de nouveau fixement devant elle, inexpressive.

— La ménopause ?

Elle hocha lentement la tête.

— Je n'avais plus le temps, et autour de moi, il y avait plein de femmes qui baisaient avec n'importe qui et qui tombaient enceintes sans arrêt. Toutes, elles tombaient enceintes sans arrêt. Sauf moi. Et au lieu d'être heureuses de leur grossesse et d'avoir hâte d'accoucher de leur bébé, elles se le faisaient passer.

— Tu parles des femmes de ton groupe, n'est-ce pas ?

Maintenant, Charlotte avait des sensations dans les deux mains. Encore un petit moment, et elle pourrait se défendre.

— À cause de la ménopause, tu étais obligée de faire pour

toujours une croix sur ton désir d'enfant. Ça n'a pas dû être facile pour toi de t'occuper du groupe pendant cette période.

— Je hais les femmes comme toi.

Véra la regarda de nouveau avec des yeux froids, mais clairs.

— Qui s'abrutissent avec la drogue et refusent de prendre leurs responsabilités. Pourquoi tu ne pouvais pas garder ton bébé et le donner à adopter ? J'aurais adoré m'occuper de vos enfants. Mais vous... vous avez demandé qu'on vous racle l'utérus pour vous en débarrasser.

Charlotte en avait assez entendu. Le ton agressif lui fit peur. Elle craignit que Véra s'en prenne de nouveau à elle. Il était grand temps de laisser tomber le masque.

— Je n'ai pas avorté, dit-elle. J'ai inventé toute cette histoire pour pouvoir intégrer votre groupe.

Étonnée, Véra fixa Charlotte qui sentit un picotement chaud et un frémissement presque imperceptible dans les bras. Les pieds, les mains et bientôt les bras – encore un peu de temps, et elle pourrait se lancer dans une attaque.

— Tu es donc quelqu'un de la presse ? Comme Inès le craignait.

— Non, je suis de la brigade criminelle. Mes collègues arriveront d'un moment à l'autre. C'est fini, Véra, c'est fini. Mais je te le promets, je t'aiderai. Je ne te laisserai pas tomber.

Véra lui lança un regard haineux.

— Des mensonges, rien que des mensonges, tu as menti tout le temps. Tu vas m'enfermer dans une cellule et me laisser moisir, voilà ce qui se passera. Pour mon père aussi, c'était comme ça. Il était jeune, il n'avait pas quarante ans quand on l'a trouvé mort sur sa paillasse. Non, je n'irai pas en prison, jamais.

— Vu ton histoire, ils ne te mettront pas en prison, ne

t'inquiète pas. On va t'aider, Véra. Tu as besoin de soutien psychologique.

L'infirmière parut très calme lorsqu'elle se leva pour aller à la petite table. Elle ouvrit un tiroir, prit une seringue et sortit une ampoule.

— Je te connais depuis deux jours seulement, mais pendant ce temps, tu m'as menti sans arrêt. Pourquoi veux-tu que je te croie ?

Avec l'aiguille de la seringue, elle transperça l'opercule en aluminium et actionna le piston.

Charlotte tenta de mobiliser toutes ses forces. Elle se redressa péniblement dans le lit mais elle sut instantanément qu'elle n'aurait aucune chance contre Véra. Ses bras et ses jambes étaient toujours comme du coton. Certes, ils lui obéissaient de nouveau, mais ils exécutaient les ordres au ralenti.

— Monika – elle essaya avec son vrai nom – laisse-moi t'aider...

— Je m'appelle Véra, dit la femme sur un ton sévère en s'approchant avec la seringue chargée à la main.

— J'ai un petit garçon.

Charlotte sentit que sa voix tremblait. La pensée de Félix lui fit monter les larmes aux yeux.

— Je t'en prie...

L'infirmière se tenait maintenant tout près d'elle.

— Une mère comme toi, personne n'en a besoin, dit-elle d'une voix blanche avant de planter la seringue.

Lorsque Käfer entra dans le bureau de Henry Schwarzer, il manqua de se faire renverser par son collègue.

— Tu arrives pile au bon moment, dit-il, survolté. J'ai les adresses. Et devine où habite cette infirmière ?

Käfer haussa les épaules, perplexe.

— Où ?

— Véra Wagner habite au 8, Hornstrasse.

Henry le regardait, triomphant.

— Alors, ça fait tilt ?

Käfer réfléchit un instant. Puis il se frappa le front du plat de la main.

— Gomez !

Henry hocha la tête.

— Exact. Elle habite dans le même immeuble que Gomez. Apparemment c'est elle qui lui a fourni les médicaments.

— Ou bien l'homme avait raison, et quelqu'un veut lui mettre les crimes sur le dos. On devrait immédiatement aller chez elle. Et envoie Hammersbach voir Gomez, il faut qu'il l'interroge au sujet de cette femme.

Käfer sortit de la pièce.

— Est-ce que Charlotte est là ?

— Non. J'ai dû lui laisser au moins dix messages sur son répondeur mais elle ne rappelle pas.

Käfer s'arrêta, songeur. Elle aurait dû être là depuis des

heures. Il réfléchit. Que lui avait dit Charlotte ? Où voulait-elle aller ce matin ? À une réunion avec ce groupe de parole, pas à la clinique mais ailleurs. Un mauvais pressentiment l'envahit.

— Henry, tu as bien vérifié toutes les personnes qui fréquentent le groupe de parole où Charlotte est allée. Est-ce que Véra Wagner était sur la liste ?

— Attends.

D'un pas rapide, Henry retourna au bureau et tapota sur le clavier de son ordinateur. Un instant...

— Non, Véra Wagner n'a pas...

Il fronça les sourcils.

— Merde. Une infirmière du nom de Véra dirige le groupe. Käfer regarda fixement son collègue.

On a fait une erreur épouvantable, pensa-t-il. Une erreur terrible, horrible. Pourvu que Charlotte n'en fasse pas les frais...

— Viens ! cria-t-il.

Les deux hommes quittèrent le bureau en courant. En descendant l'escalier du commissariat, Käfer ne cessait de jurer. Ils avaient vérifié tous les membres de ce foutu groupe de parole, sauf la directrice. Charlotte n'avait pas mentionné Véra devant lui. S'il avait retenu le nom, il aurait peut-être pu la prévenir. Se pouvait-il qu'elle soit maintenant entre les mains de cette infirmière ? Et cette Véra, était-elle la meurtrière de Franziska Rotbaum et de Nicole Schopmann ? Ça en avait tout l'air.

Ils sautèrent dans la voiture et Käfer mit la gomme pendant que Henry demandait une patrouille à proximité de la Hornstrasse.

— Peut-être qu'elle n'a plus de batterie, murmura Käfer, nerveux. Ou bien le petit est malade...

Henry Schwarzer poussa un soupir.

— Oui, dit-il, et au son de sa voix, Käfer comprit qu'il n'y croyait pas plus que lui.

Il était arrivé quelque chose à Charlotte, il le sentait instinctivement.

La patrouille était déjà devant l'immeuble lorsque Käfer gara la voiture en stationnement interdit. Les collègues en uniforme venaient tout juste d'arriver, semblait-il, ils étaient encore devant la porte.

— La porte est pourrie, on peut entrer comme ça, hurla Käfer en courant vers les policiers. Avec un peu d'élan, elle s'ouvre.

Un des policiers se jeta contre la porte qui céda immédiatement. Käfer et Henry coururent dans le couloir. Les portes des appartements du rez-de-chaussée donnaient de chaque côté. Celle de Véra Wagner était entrebâillée.

Käfer essaya de calmer sa respiration. Puis il fit signe aux autres de ne pas faire de bruit. Il dégaina son arme en la tenant vers le bas, bras tendu. Doucement, il s'approcha de la porte et la poussa lentement.

Ce fut comme s'il entraît dans un autre monde. L'entrée déjà rappelait une chambre de petite fille. Les murs étaient couverts d'un papier peint au motif fleuri couleur pastel sur fond rose. Sur le sol, un épais tapis doux, couleur lilas. Henry jeta un regard dans la cuisine à gauche et l'inspecta.

— Rien ici, dit-il à voix basse.

Käfer secoua brièvement la tête, puis il poussa la porte à sa droite. Il vit une salle de bains, également dans les tons pastel. Personne ici non plus.

— Rien non plus.

Il ne leur restait plus que deux pièces à inspecter, le salon et la chambre à coucher probablement. Lorsqu'ils poussèrent la porte du salon, Käfer eut le souffle coupé. Cette

pièce aussi était un rêve de petite fille en rose et jaune pastel. Le grand canapé bleu ciel était garni d'une multitude de coussins moelleux et de couvertures polaires. Les murs, là aussi, étaient tapissés d'un papier peint fleuri, mais cette fois c'étaient des roses. Ce qui déconcerta le plus Käfer, c'était les quatre berceaux alignés côte à côte sur la gauche. Deux en rose, deux en bleu.

Henry s'approcha des berceaux et tressaillit.

— Oh mon Dieu, dit-il à voix basse. Je les croyais morts.

Avec une mine dégoûtée, il sortit de l'un des berceaux une poupée plus vraie que nature.

— C'est quoi, ce truc de malade ?

Käfer ne répondit pas, il se tenait devant la chambre fermée. À travers la petite vitre en verre dépoli dans le haut de la porte, il put clairement voir la lumière à l'intérieur. D'un coup d'épaule, il força la porte et inspecta la pièce. Puis il baissa son arme.

Il était devant un lit vide, la couette était défaire. Sur l'oreiller était posé un sac à main dont le contenu avait été éparpillé. Parmi des mouchoirs et d'autres babioles se trouvaient une carte de police, un porte-monnaie et un téléphone portable.

— Henry ! Lance immédiatement un avis de recherche pour Charlotte. Tout de suite !

Il s'aperçut qu'il hurlait presque. Son poulx battait à toute vitesse, brutale poussée d'adrénaline. Charlotte avait eu le nez creux. Jamais ses soupçons ne s'étaient portés sur Gomez, elle avait senti que la clé de cette affaire se trouvait plutôt dans le groupe de parole. Et maintenant, elle était entre les griffes de cette folle. De cette femme qui jouait à l'infirmière attentionnée pendant une moitié de la journée avant de montrer chez elle, le soir venu, son vrai visage.

Pendant que Henry téléphonait et que les deux autres policiers inspectaient encore une fois minutieusement toutes les armoires et tous les recoins, Käfer s'affala sur le lit. Les pensées se bouscullaient dans sa tête, il essaya de toutes ses forces de les ordonner. En toute hypothèse, l'infirmière avait anesthésié Charlotte avant de la mettre dans un fauteuil roulant. Puis elle était sortie de son appartement en poussant le fauteuil pour amener Charlotte quelque part – mais où ? Franziska Rotbaum et Nicole Schopmann avaient été assassinées vers sept heures du soir. Il était un peu plus de six heures. Les deux femmes avaient été tuées dans des endroits symboliques. Käfer ne voyait pas quel endroit pouvait être symbolique pour Charlotte. Est-ce que l'infirmière connaissait la vraie identité de Charlotte ? Se pouvait-il qu'elles soient allées chez elle ? Il sortit rapidement son portable de la poche et composa le numéro du fixe de Charlotte. Lorsque Käfer lui demanda si Charlotte était là, la voix de Bernd trahit tout de suite son inquiétude.

— Non, elle n'est pas là. Tout va bien, Peter ?

En arrière-plan, on entendait des voix d'enfant, et Käfer sentit une boule dans la gorge.

— Je ne sais pas. Rappelle-moi dès qu'elle se manifeste, d'accord ?

Puis il raccrocha et regarda droit devant lui, dans le vide.

— Où es-tu Charlotte, où es-tu ? murmura-t-il d'une voix blanche.

Antonio Gomez fixa, stupéfait, le visage du gros policier.

— Madame Wagner ? Vous voulez dire *ma* voisine ?

Lentement, les pièces du puzzle se mettaient en place dans sa tête.

Elle sait tout sur moi.

Véra Wagner savait parfaitement à quelle heure il faisait son jogging le soir. Il l'avait croisée de nombreuses fois dans le couloir et avait même brièvement échangé quelques mots avec elle quand elle partait pour son service de nuit et que lui se décidait à faire son tour du lac Aasee.

En été, elle prenait parfois son vélo, et il était arrivé qu'elle pédale à côté de lui pour bavarder encore un peu. Elle connaissait son parcours de jogging, il n'y avait aucun doute là-dessus.

Antonio pensa à sa chute devant l'arrêt de bus, et là aussi elle était sur place. C'était elle qui s'était occupée de lui et qui avait pressé un mouchoir sur son coude en sang.

Qu'est-ce qu'elle en a fait après ?

Elle l'avait probablement mis dans sa poche, voilà comment son ADN s'était retrouvé sur la scène de crime. On avait trouvé un chiffon imbibé de sang dans la gorge de la deuxième femme. Véra Wagner avait utilisé comme bâillon le mouchoir avec lequel elle avait essuyé son sang.

Le slip. Pas difficile pour elle de le cacher dans sa cave. Ne lui avait-elle pas recommandé d'y stocker moins de vivres ? Comment savait-elle ça ? Les boxes étaient toujours fermés à clé et jamais Véra Wagner n'était entrée dans sa cave. En tout cas, il n'en avait gardé aucun souvenir.

Est-ce que c'était elle aussi, la personne à la fenêtre ? Sans doute. Il ne l'avait pas vraiment reconnue mais maintenant, il était à peu près sûr que c'était elle. Alors c'était encore elle qui était derrière les articles minables qui avaient paru récemment dans les journaux. Subitement, tout concordait.

C'était donc elle ! La voisine sympathique et dévouée ! Pendant ses loisirs, elle s'occupait même d'invalides, promenait des personnes âgées et des handicapés en fauteuil roulant.

Et si ce n'étaient pas de vrais malades ?

Les pensées se bousculaient dans sa tête. Véra Wagner était une meurtrière, elle était la personne qui voulait le broyer.

Mais pourquoi ? Pourquoi moi ?

— Monsieur Gomez ? Est-ce que vous m'écoutez au moins ? demanda le gros policier qui s'était présenté comme étant le commissaire Hammersbach.

— Quelle est votre relation avec Véra Wagner ? Vous la connaissiez avant de vous installer dans l'immeuble de la Hornstrasse ?

Antonio mordilla sa lèvre inférieure. Il réfléchissait fébrilement, cherchant encore et encore à se rappeler le visage de Véra Wagner. Est-ce qu'il l'avait rencontrée quelque part avant de devenir son voisin ?

Il leva les yeux et fixa subitement Hammersbach.

— Oui. Ça me revient. Une fois, j'ai accompagné Sara, Franziska Rotbaum, au CHU. Véra Wagner y travaille, n'est-ce pas ? C'était dans ma vie antérieure, avant de rencontrer ma femme. Sara était à fond dans la drogue à cette époque, et je

m'occupais d'elle. Elle était enceinte, d'un client quelconque. C'était pas la première fois. J'étais... Bon, j'étais quelque chose comme un ami. Pas son compagnon mais on était amis...

Subitement, il revit la scène avec précision. Comment il était assis à côté de Sara dans la salle d'attente de la clinique, le bras posé autour de son épaule.

— Tonio, Tonio, avait-elle balbutié, qu'est-ce je vais devenir ?

Elle était au bout du rouleau, totalement défoncée. Il lui avait dit qu'en ce moment, elle ne pouvait pas avoir un enfant, qu'elle n'était pas en mesure d'être une bonne mère. Pas en mesure d'être une mère tout court. Que le fœtus avait déjà absorbé tellement de substances toxiques. Qu'elle devait avant tout prendre soin d'elle-même. Antonio se souvint d'une infirmière qui se tenait auprès d'eux et qui était intervenue à un moment donné en disant que c'était à Sara de décider si elle voulait garder l'enfant ou non. Véra Wagner ? Possible. Il chercha à se remémorer la scène plus précisément encore, mais il ne restait que le souvenir d'une blouse blanche et d'un avis très catégorique.

Il se souvint avoir dit à l'infirmière qu'actuellement, Sara avait tout simplement trop de problèmes et qu'il était irresponsable de garder l'enfant. Un fœtus qui avait déjà reçu un nombre incalculable de doses d'héroïne et de cocaïne et qui n'était peut-être déjà plus viable. Il avait continué à parler à Sara mais la femme était restée dans la pièce à les observer. À l'époque, cela lui avait déjà paru étrange. Était-ce Véra Wagner ?

— Avant que je trouve le cadavre de Sara, quelqu'un m'a appelé par mon surnom, Tonio, dit Antonio songeur. Quand j'étais encore dans le milieu, tout le monde m'appelait ainsi. Mais aujourd'hui, dans ma nouvelle vie, plus personne ne le

fait. Vraiment personne. Je ne l'accepterais pas, parce que ça ne fait plus partie de moi. Plus personne ne m'appelle comme ça. Mais Sara... Elle m'appelait toujours comme ça. Tonio. Véra Wagner le savait peut-être. Oui, elle le savait. Véra Wagner...

Il ne l'avait pas reconnue — d'ailleurs, comment aurait-il pu ? Il ne l'avait vue qu'une seule fois, à la clinique. Pour elle par contre, ce n'était pas pareil. Elle avait peut-être même cru qu'il traînait encore dans le milieu tout en jouant au mari heureux avec sa jeune épouse.

À ses yeux, il devait être un sale type qui n'en faisait qu'à sa tête, sans tenir compte des dégâts que sa conduite pouvait entraîner.

— Si elle connaissait vraiment mon passé dans le milieu, j'étais pour elle le coupable tout désigné, dit Antonio d'une voix ferme. Je n'ai rien à voir avec tout ça, je vous le jure. Vérifiez la serrure de ma cave, je suis sûr que vous y trouverez les empreintes de madame Wagner. Et le chauffeur de la Lotus qui m'a renversé vous confirmera que c'est madame Wagner qui s'est occupée de moi dans la rue. Que c'est elle qui a voulu soigner ma blessure.

Le gros commissaire le fixait, songeur. Puis il hocha la tête.

— C'est ce qu'on va faire.

— Je ne suis pas mêlé à tout ça, je vous le jure.

L'homme hocha de nouveau la tête.

— Mais votre version ne tient pas vraiment la route, monsieur Gomez. Véra Wagner se serait souvenue de vous pendant toutes ces années ? Nous allons vérifier vos déclarations et nous verrons alors si vous dites la vérité ou non.

— C'est la vérité.

Antonio avala sa salive.

— J'ai peur pour ma famille, ajouta-t-il à voix basse.

— Votre femme et votre fils vont bien, dit le commissaire Hammersbach.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Ils sont là. Tous les deux.

Antonio s'aperçut qu'il regardait le commissaire bouche bée. Élisabeth était là ? Elle n'était pas allée chez ses parents ? Mais si elle était là, ça voulait dire qu'elle avait lu ce qu'il avait rédigé pour elle ?

Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'Élisabeth et Pablo ne soient introduits dans le parloir. Son petit garçon se jeta dans ses bras en poussant un cri pendant que sa femme s'arrêtait, hésitante, près de la porte.

Pablo entoura de ses petits bras le cou d'Antonio en criant de plaisir.

— Papa, papa, papa ! Tu viens à la maison avec nous ?

— Bientôt, mon grand, bientôt.

— Pourquoi tu es là ?

— Parce que quelqu'un a menti.

— Mais il faut pas mentir !

— Exactement, mon grand, exactement.

Il regarda Élisabeth d'un air hésitant. Il sentit son cœur battre à tout rompre, il était plus nerveux que lors des interrogatoires avec la police.

— J'ai tout lu, dit-elle au bout d'un moment d'une voix douce, pendant qu'il serrait toujours Pablo contre lui.

Elle avait l'air grave, les sourcils froncés, les lèvres fortement pincées.

Antonio sentit ses mains devenir moites.

— Chérie...

Il avait du mal à trouver les mots justes. Il avait tout couché par écrit, toute sa vie, son passé criminel et sa relation avec Sara. Il n'avait rien omis, il s'était livré tout entier.

Mais maintenant, il ne savait pas quoi dire. De toute sa vie, Élisabeth n'avait même jamais volé une pomme dans le jardin du voisin, elle avait eu une éducation si bourgeoise et conservatrice qu'il arrivait à Antonio de s'étonner qu'elle ne soit pas devenue une emmerdeuse, bornée de surcroît. Il craignait sa réaction. Comment avait-elle pris ses révélations ? Et si c'était la fin de leur relation si heureuse ? Si elle allait le quitter ? Disparaître avec Pablo qu'il ne reverrait quasiment plus parce qu'ils se disputeraient sans fin à propos du droit de garde ?

— Papa, je peux plus respirer !

Pablo. Tout à la peur panique de perdre son fils, peut-être pour toujours, Antonio n'avait même pas remarqué à quel point il le serrait fort dans ses bras.

— Excuse-moi, mon chéri.

Il sentit que sa voix se brisait. Antonio desserra son étreinte et assit l'enfant sur ses genoux. Pendant que Pablo jouait avec les boutons de sa chemise, Antonio regarda sa femme.

— Élisabeth...

— D'abord, je n'arrivais pas à croire ce que tu avais écrit, dit-elle doucement. Je pensais que je m'étais trompé de film, tu ne pouvais pas avoir fait tout ça. Ce boulot, toi, un criminel...

— Je n'ai jamais...

Élisabeth lui coupa la parole.

— Et toutes ces femmes... Qui se font payer pour coucher, pour financer leur consommation de drogue. Et toi, au milieu de tout ça. Avec une prostituée. Toi.

— Depuis que je te connais, il n'y a jamais eu d'autre femme dans ma vie. Je te le jure.

Elle se tut. Un long moment.

— Je sais, dit-elle ensuite.

Antonio sentit les larmes monter.

Ne commence surtout pas à chialer ! Tiens-toi !

Il se racla la gorge.

— Ça veut dire que tu me crois ?

— Bien sûr que je te crois. Tu ne m'as jamais menti. Pourquoi tu inventerais une histoire aussi folle si elle n'était pas vraie ? Ce serait absurde. Je sais que c'est la vérité. Mais est-ce que c'est moins grave pour autant ? Est-ce qu'une chose mauvaise devient meilleure parce qu'elle est vraie ?

Il se tut. Élisabeth avait raison, naturellement. Son aveu était un choc pour elle.

— J'aurais dû tout te raconter quand on s'est rencontrés. Mais j'avais peur qu'après tu veuilles plus de moi. Quelle femme reste amoureuse d'un homme avec un tel passé ?

— Tu n'aurais pas été obligé de le raconter le premier soir. Mais tu aurais eu mille occasions de le faire. Plus tard, quand tu savais depuis longtemps que rien ne pourrait plus nous séparer.

Il sentit l'espoir germer en lui.

Rien ne pourrait nous séparer.

— Élisabeth... tu me pardonnes ?

Pablo leva les yeux et regarda son père, étonné.

— Maman te pardonne. C'est maman !

Antonio passa en souriant sa main sur le petit visage de son fils.

— À toi, elle te pardonne toujours mais ça veut pas dire qu'elle le fait aussi avec moi.

— Mais elle le fait, dit Élisabeth doucement en s'approchant de lui. Puis elle s'accroupit et l'enlaça ainsi que Pablo, et Antonio sentit les larmes couler le long de ses joues.

Tout son corps était transi. Charlotte sut immédiatement ce que ça signifiait. Elle était nue, incapable de bouger, allongée dans la même position que celle où ils avaient trouvé Franziska Rotbaum et Nicole Schopmann. Elle sentait le vent froid sur sa peau, elle voyait des feuilles tomber sur elle et regardait le ciel noir. Quand elle bougeait les lèvres, elle sentait le large sparadrap qui fermait de nouveau sa bouche et le gros bâillon dans sa gorge, qui l'empêchait d'émettre le moindre son. Quelque chose de chaud coulait sur sa joue, et elle mit un moment avant de comprendre ce que c'était. C'était les larmes qui ruisselaient sur son visage.

Est-ce que ce sont les dernières minutes de ma vie ?

Elle avait complètement perdu le contrôle de son corps. Ses bras, ses jambes, son abdomen étaient comme paralysés, incapables du moindre mouvement. Où est-ce que Véra l'avait emmenée ? Elle était où ?

Le sentiment d'impuissance était total, terrible, insupportable. Quand s'était-elle déjà sentie aussi démunie ? Au moment où son petit frère s'était noyé dans la baignoire ? Oui, là, elle avait éprouvé quelque chose de similaire. Mais sinon ? Même au moment de la mort de Krane, le pathologiste avec lequel elle avait travaillé durant tant d'années, elle avait réussi, en s'investissant à fond dans les enquêtes et les interrogatoires, à dominer le sentiment d'impuissance qui

l'avait gagnée. Cette impuissance, cette incapacité d'agir et d'échapper à son destin étaient pour elle pires encore que la peur qui la gagnait. La peur de mourir.

Tu es allongée sur ton lit de mort. Dans un endroit froid et venteux où elle veut te tuer. Et tu ne peux rien faire.

Il était presque sept heures lorsque Käfer s'engagea à toute allure dans la Schillerstrasse qui menait directement à la Bremer Platz. Désormais, le code de la route était bien le cadet de ses soucis. Il conduisait aussi vite qu'il pouvait, doublant à droite, doublant à gauche, klaxonnant pour forcer le passage.

— Avance, bordel ! Accélère !

Il appuya de nouveau sur le Klaxon.

Henry s'accrochait à son siège.

— Ça ne sert à rien de provoquer un accident.

— Je ne provoque pas d'accident ! Mais on n'a pas une seconde à perdre, c'est clair ?

Henry se contenta d'un signe de tête, et c'est seulement à ce moment-là que Käfer se rendit compte qu'il avait hurlé.

— Désolé, ajouta-t-il à voix basse mais je suis vraiment inquiet.

Le feu passa au rouge. Käfer soupira et accéléra à fond.

— C'est rouge, cria Henry à ce moment.

— Orange, murmura Käfer et il traversa le carrefour à toute vitesse.

Sa concentration était totale, chaque fibre de son corps était tendue. La place n'était plus qu'à quelques centaines de mètres.

Charlotte y était-elle ? Käfer n'en avait pas la moindre idée, mais c'était le seul endroit qui lui soit venu à l'esprit. Elle lui avait raconté qu'elle avait l'intention de dire dans le groupe que c'était toujours là qu'elle s'était procuré la came. Est-ce qu'elle ne s'était pas fait engrosser aussi sur cette place, dans cette version de son histoire ? Il lui semblait que si. En admettant que l'infirmière ait de nouveau cherché un endroit symbolique, alors, elle avait peut-être emmené Charlotte là-bas. Käfer l'espérait. Il espérait surtout qu'il ne soit pas trop tard.

Il freina brusquement devant la Bremer Platz, et bondit hors de la voiture. Henry poussa un grand soupir, de soulagement peut-être. Ils avaient survécu à cette course folle. Puis il le suivit d'un pas rapide sur la place aux pavés rouges.

— Si elle est là, quelqu'un aurait dû la remarquer, non ? cria-t-il à Käfer.

— Tu crois vraiment qu'un des junkies défoncés ou des clochards bourrés va appeler les flics, parce qu'une femme pousse une autre femme dans un fauteuil roulant ?

Käfer secoua la tête, dégaina son arme et continua à courir. La place avait l'air moins minable depuis les travaux mais attirait néanmoins toujours la même faune sinistre. L'odeur d'urine semblait omniprésente. Pas étonnant que tous les parents de la ville interdisent à leurs filles de traverser seules l'endroit. Des canettes de bière vides, des bouteilles et d'autres détritiques jonchaient le sol. Des cartons à pizza côtoyaient les merdes de chiens et les flaques de vomi, personne ne semblait prendre la peine de déposer ses déchets dans les poubelles prévues à cet effet, on jetait tout par terre.

Mais il n'y avait pas que les ordures. Il y avait aussi ces lugubres individus dont on ne percevait que les ombres. Des hommes au col relevé, casquette de base-ball vissée sur le

crâne, flânaient sous les arcades, apparemment sans but, à la recherche de quelqu'un à qui proposer leur marchandise. Käfer remarqua leurs regards. Les types l'observaient, non pas peureux ou intimidés, mais plutôt aux aguets comme des félins. Ils ne le quittaient pas des yeux. Ils l'avaient évidemment tout de suite identifié comme flic, et ils le percevaient sans doute comme un intrus hostile. Käfer savait que ces gens-là étaient capables de tout. Ils pouvaient partir en courant s'il s'approchait trop près d'eux mais ils pouvaient tout aussi bien se jeter sur lui, un couteau à la main. Ces dealers, souvent eux-mêmes drogués, étaient totalement imprévisibles.

Ce qui n'était pas le cas pour leurs clients, arrivés à l'échelon le plus bas de leur parcours de drogués. Sur un banc, un junkie était en train de se faire un garrot avant de se piquer. Il était sale, ses vêtements étaient souillés et sa peau couverte de pustules rouges. Il était décharné et avait l'air malade et pitoyable de quelqu'un qui n'en a plus pour longtemps. Juste à côté de lui, un autre type pissait contre un arbre. Lui non plus n'avait pas une mine qui inspirait vraiment confiance, il avait l'air tout aussi exténué et malade. Jamais des gens comme eux ne se soucieraient de Charlotte, ils ne se souciaient d'ailleurs de personne, même pas de leur propre enfant s'il avait été allongé là, à côté d'eux, parmi les ordures. Ces gens ne s'intéressaient qu'à une chose : le prochain shoot. Malgré une certaine compréhension pour les addictions, Käfer ne supportait pas les junkies.

Il s'arrêta et prit une profonde inspiration. Ses yeux scrutèrent le moindre mètre carré qu'il pouvait distinguer dans l'obscurité.

— Si tu étais elle, est-ce que tu amènerais Charlotte ici ? demanda-t-il à Henry.

— Attends...

Son collègue jeta un regard fébrile autour de lui. Puis il tendit le bras.

— Là-bas, près des grands arbres, c'est là qu'il fait le plus noir, dit-il à bout de souffle, et ils se remirent aussitôt à courir dans cette direction.

Les grands châtaigniers noirs à l'autre bout de la place se dressaient vers le ciel, sinistres, secoués par le vent qui faisait tomber de temps à autre quelques-unes des feuilles jaunies.

Mon Dieu, fais que je n'arrive pas trop tard, je t'en prie !

Käfer n'était pas spécialement croyant mais il aurait imploré tous les dieux de toutes les religions du monde pourvu qu'ils puissent l'aider à trouver Charlotte à temps.

Lorsqu'ils arrivèrent près des arbres, ils ne virent personne. Käfer sortit son portable de sa poche et braqua le rayon lumineux dans la petite clairière. Il tourna autour de chaque châtaignier, éclairant même les cimes des arbres et les buissons alentour.

Rien.

Puis il scruta minutieusement le sol, promenant le faisceau de lumière sur chaque centimètre carré. Y avait-il quelque part des traces de roues ? D'un fauteuil roulant ?

Rien. Il ne trouva rien.

La première chose qu'elle vit, ce fut les longs cheveux blonds. Rejetés en arrière par le vent, ils ressemblaient à une auréole. Le visage de l'infirmière était pâle, presque blanc. Et totalement inexpressif. Elle tenait à la main un couteau à découper.

— Ton heure est venue, Charlotte.

Sa voix était froide et éteinte. Charlotte crut de nouveau entendre les mots du père dans la bouche de la fille.

— Même s'il est vrai que tu es de la police, je ne peux pas croire que ton histoire d'avortement soit un mensonge. Les sentiments que tu avais décrits, le ressenti profond de la culpabilité, tout cela, on ne peut le raconter que quand on l'a soi-même vécu.

Bien sûr, mes sentiments étaient authentiques, pensa Charlotte. Mais la raison en était tout autre. Ce n'était pas celle que l'infirmière soupçonnait.

— Je vais te libérer de cette culpabilité, poursuivit Véra. Et tu verras que c'est un cadeau d'en être libérée. La douleur que tu vas ressentir dans un instant est nécessaire, car seule la souffrance nous libère de nos péchés. Nous devons tous passer par le purgatoire.

Encore le père. Encore Offermann, l'ancien meurtrier.

— Et puis tu verras la grande lumière et tu seras pour

toujours au paradis. Car le fait de mourir de ma main va racheter ta faute. Tu devrais me remercier, Charlotte.

La femme semblait effectivement croire ce qu'elle disait. Elle paraissait complètement ailleurs, comme en transe.

Charlotte ferma les yeux. Totalement impuissante. Elle ne pouvait pas se défendre, elle ne pouvait pas crier, elle ne pouvait rien faire du tout. Mais elle ne voulait pas passer les derniers moments de sa vie à regarder le visage d'une psychopathe qui, dans un instant, allait lui planter un couteau dans le bas-ventre.

Non, elle voulait penser aux êtres qui lui étaient chers.

Félix. Bernd. Sophie.

Elle se remémora le moment où Félix était venu au monde, le bonheur qu'elle avait ressenti à ce moment-là, l'intimité qui les avait unis, Bernd et elle, autour du nouveau-né. Elle avait chaud au cœur en pensant aux heures où ils se blottissaient tous les deux pour câliner ce petit homme, en pensant à ses premiers pas chancelants, sa première dent, les premières vacances passées ensemble...

Charlotte sentit le calme s'installer en elle. C'est à peine si les imprécations de l'infirmière lui parvenaient. Puis elle pensa à son enfance, à l'époque où tout allait encore bien, avant que son père abandonne la famille et que le malheur les frappe. Elle pensa à sa première fête de Noël, à cette sensation que seuls les enfants connaissent en face du sapin décoré.

— Ce couteau va t'aplanir le chemin !

Elle pensa aux heures heureuses qu'elle avait passées avec ses frères et sœurs, à l'amour et au sentiment de sécurité qu'elle avait connus dans les premières années. Elle était si reconnaissante pour ces années-là. Et elle était reconnaissante d'avoir rencontré Bernd. D'avoir réappris, grâce à lui, ce

qu'était l'amour et que la vie sans amour ne valait pas la peine d'être vécue.

Puis elle vit le visage de Félix. Ce visage tendre et magnifique qu'elle aimait tant.

La douleur qui partit de son bas-ventre pour envahir son corps tout entier ne parvint pas à chasser le sourire de son visage.

— **L**à-bas ! cria Henry.
 Käfer éclaira dans la direction indiquée. Son regard parcourut les parterres de fleurs souillés par les ordures, survola un laurier-cerise desséché et se posa finalement sur l'endroit que Henry indiquait. Derrière l'avancée d'un mur en briques rouges, on apercevait les poignées d'un fauteuil roulant.

Sans faire de bruit, ils se précipitèrent, l'arme au poing. Lorsque Käfer regarda derrière le mur, il ne put retenir un petit cri. Mais il se ressaisit aussitôt.

— Haut les mains ! Police de Münster ! Haut les mains ! Tout de suite, ou je tire !

Devant eux se déroulait une scène digne d'un film d'horreur. Véra Wagner, cheveux au vent, se tenait devant un banc sur lequel Charlotte était allongée, jambes écartées. Käfer sentit son cœur battre à grands coups et l'effroi envahir tout son corps. Il dut mobiliser toute sa concentration pour ne pas trembler et garder le contrôle de ses membres. Ce qu'il avait sous les yeux était trop atroce.

Charlotte était nue, avec une grande blessure béante au bas-ventre. Du sang coulait de sa blessure, sur le sol, sous le banc.

Non, Charlotte, non, pas toi, Charlotte... mon Dieu... c'est pas vrai... pas toi aussi...

Käfer essaya de recouvrer son sang-froid. Charlotte avait besoin de lui, il ne devait surtout pas craquer. Non. Il ne pouvait l'aider qu'en restant concentré. Il devait fixer toute son attention sur Véra Wagner qui se tenait, pâle et inexpressive, devant Charlotte, un long couteau à la main, prête à lever le bras pour porter un autre coup. Elle ne semblait pas s'apercevoir de la présence de Käfer.

— Si vous ne jetez pas tout de suite le couteau par terre, je tire ! cria Käfer de nouveau en enregistrant du coin de l'œil que Henry appelait une ambulance et demandait des renforts.

— Madame Wagner ! Véra Wagner ! Lâchez ce couteau !

La femme avait les yeux rivés sur Charlotte qui perdait de plus en plus de sang. Ils n'avaient pas de temps à perdre. Chaque seconde comptait !

— Allez, venez, donnez-moi le couteau.

Käfer se dirigea avec précaution vers elle. D'une main, il continuait à la viser, l'autre main était tendue vers elle. La femme ne semblait pas se rendre compte de sa présence.

— Madame Wagner, ne faites pas ça. Posez le couteau, soyez raisonnable.

Pas à pas, il s'approcha de la femme qui continuait, immobile, à fixer Charlotte, le couteau à la main. Dans une seconde, il allait être près d'elle, alors il pourrait la mettre hors d'état de nuire et s'occuper enfin de Charlotte. Il avait du mal à continuer à parler sur ce ton rassurant, il aurait tellement aimé hurler sur cette folle ou lui tirer tout de suite dessus. Mais il savait qu'il devait d'abord épuiser toutes les possibilités pour espérer pouvoir mettre sans violence un terme à ce cauchemar.

— Vous avez besoin d'aide, madame Wagner, et nous pouvons vous aider. Mais seulement si vous posez ce couteau. Donnez-le-moi.

Il lui tendit la main.

— Donnez-le-moi !

Au même moment, Véra Wagner leva le bras en criant :

— C'est fini !

Elle sembla vouloir planter le couteau encore une fois de toutes ses forces dans le corps de Charlotte. La détonation qui résonna au même moment dans l'obscurité effraya les oiseaux assoupis dans les arbres et les fit s'envoler dans un grand battement d'ailes. Le couteau heurta le sol dans un bruit métallique, et Véra Wagner s'effondra sans bruit.

— Charlotte ! hurla Käfer en baissant son arme.

En une seconde, il fut auprès d'elle. Il arracha le sparadrap fixé sur sa bouche et sortit le bâillon de sa gorge.

— Maintenant, tu respires mieux, n'est-ce pas Charlotte ? C'est mieux comme ça, non ?

Entre-temps, Henry avait couru vers Véra Wagner pour poser deux doigts sur son cou.

— Son cœur bat, dit-il simplement mais Käfer l'entendit à peine.

Il fixait le grand trou dans le bas-ventre de Charlotte et tout ce sang qui coulait. Rapidement, il enleva sa veste et la pressa sur la blessure.

— Ferme-lui les jambes, dit-il ensuite à Henry qui s'exécuta tout de suite.

Käfer ne voulait pas laisser Charlotte plus longtemps dans cette position humiliante.

— Et donne-moi ta veste, ajouta-t-il en appuyant avec la sienne encore plus fort sur son abdomen.

Avec le manteau de Henry, ils couvrirent comme ils purent le torse de Charlotte.

Au loin, on entendait les sirènes, l'ambulance allait arriver dans un instant. Henry prit de nouveau soin de Véra Wagner,

grièvement blessée, lui permettant probablement ainsi de survivre.

Elle. Alors que Charlotte...

Käfer sentit les larmes lui monter aux yeux. Tu dois lui prendre le pouls, pensa-t-il, mais il n'osa pas le chercher. Et s'il ne le trouvait pas ? Avec une telle blessure à l'abdomen, impossible de tenter une réanimation. Cela ne ferait qu'aggraver l'hémorragie. Il pouvait seulement espérer que les secours arriveraient d'un instant à l'autre.

Il prit entre ses mains la main froide et inerte de Charlotte.

— Je n'ai jamais eu une collègue comme toi, Charlotte, dit-il doucement en sentant sa gorge se serrer. Tu es la meilleure, tu le sais ?

Henry lui posa une main sur l'épaule, et Käfer sentit à quel point son collègue était ému. Charlotte était le personnage central de l'équipe, la seule femme parmi un tas de mecs, appréciée et aimée par tous. Il ne pouvait s'imaginer le quotidien dans la police sans elle.

— Tu te rappelles encore notre première journée de boulot ? J'étais nouveau à Münster, tout juste débarqué de Hambourg. Toi par contre, tu faisais depuis longtemps partie de l'équipe. Ma première impression de toi, c'est que tu étais une sorte de reine des abeilles. La grande penseuse, entourée de plein d'ouvriers appliqués...

Le sol était mou, incroyablement mou, comme les matelas sur lesquels elle devait courir en cours de gym. Mais contrairement à l'entraînement de l'époque, ce n'était pas spécialement fatigant. De la mousse ? Charlotte ne savait pas exactement, mais elle pensait que oui. En tout cas, courir sur ce sol si souple lui procurait une sensation délicieusement agréable dans les pieds. Elle venait seulement de se rendre compte qu'elle était pieds nus et ne portait qu'une robe d'été blanche. Elle s'arrêta et passa la main sur le tissu. Toucha les manches et l'ourlet, en dentelle blanche. Il lui semblait connaître cette robe.

J'en avais une comme ça quand j'étais petite, pensa-t-elle, légèrement étonnée.

Charlotte ne comprenait pas ce qui lui était arrivé, comment elle était parvenue jusqu'ici et ce qu'elle devait y faire. Comme elle n'éprouvait pas la moindre peur, elle restait complètement sereine. Elle regarda autour d'elle, curieuse. Elle avait perdu toute notion de l'espace et du temps.

Son regard errait sur les arbres, sur les buissons et les arbustes qui l'entouraient. Elle regardait vers le ciel qui était merveilleusement clair et bleu comme elle ne l'avait jamais vu auparavant. Tout avait l'air différent, complètement différent de ce qu'elle connaissait. Les arbres ne paraissaient pas avoir de formes fixes – oscillaient-ils au vent ? Non, des châtai-

gniers aussi gros ne pouvaient pas bouger, bien sûr. Et surtout pas comme ils le faisaient maintenant. Le mouvement n'allait pas de droite à gauche, comme dans la tempête, mais du haut vers le bas. Comme si le bois avait une consistance liquide, oui, c'était comme si les arbres coulaient.

Charlotte se souvint qu'enfant, quand elle peignait à son chevalet, elle utilisait toujours trop de peinture et trop d'eau. Peu importait ce qu'elle peignait, les couleurs se liquéfiaient toujours. Du haut vers le bas. Comme maintenant. Oui, le bois avait l'air d'une peinture fraîche, avec trop de couleurs qui coulaient maintenant vers le bas, oui, c'était exactement ça. Charlotte sourit. Comme si je me trouvais dans un tableau peint par moi-même, pensa-t-elle.

Elle étendit la main et la passa délicatement sur le tronc de l'arbre directement devant elle. Puis elle contempla, étonnée, ses mains sur lesquelles il y avait effectivement de la peinture brune.

Le monde entier est peint, dit-elle doucement. Ou il est en train de se liquéfier.

Oui, ce serait une possibilité, mais Charlotte n'y croyait pas. Car pour cela, tout ce qu'elle voyait était trop beau.

Pouvait-elle peindre quelque chose ?

Elle s'accroupit et essaya, avec la peinture brune sur ses mains, de dessiner quelque chose sur le sol moussu. Mais à sa grande surprise, il semblait plutôt qu'elle écrivait quelque chose, en tout cas des lettres apparaissaient devant elle sans qu'elle ait eu conscience de les avoir écrites elle-même.

Respire, Charlotte, respire.

— C'est ce que je fais.

Elle rit, étonnée, et se redressa. Elle ne savait absolument pas comment ces lettres étaient arrivées sur le sol, et bizarrement, cela lui était égal.

Elle essaya un moment de rassembler ses pensées et de fixer son écoute sur la forêt. Elle se trouvait dans un endroit étrange, c'était sûr. Il n'y avait aucun bruit, ni chants d'oiseaux, ni bourdonnements de mouches. Elle n'entendait même pas le bruissement des feuilles. Pas étonnant, pensa Charlotte. Elles étaient toutes peintes. Des feuilles mouillées et peintes ne font pas de bruit.

Autour d'elle, des choses bizarres se produisaient qui n'auraient pas dû se produire. Pourtant, elle trouvait l'endroit merveilleux, et elle se sentait le cœur léger comme jamais. Elle ne pouvait pas se souvenir quand elle avait été aussi insouciante pour la dernière fois. Aussi légère et insouciante. Tout simplement heureuse.

Charlotte regarda à travers la forêt qui continuait à couler comme un tableau fraîchement peint avec trop de couleurs. Au loin, tout au bout d'un chemin couvert de mousse, il semblait y avoir une clairière. En tout cas, il y faisait beaucoup plus clair et la forêt touffue y prenait fin. Elle décida d'y courir pour voir ce qu'il y avait à découvrir là-bas. Elle s'y dirigea d'un pas souple.

— Reste ici ! Reste ici ! Elle entendit subitement une voix. Une voix empreinte de panique, d'inquiétude.

Charlotte s'arrêta et regarda autour d'elle, étonnée. D'où venait cette voix ? Ici, dans ce silence complet ? Il lui sembla que cette voix résonnait dans toute la forêt.

— Charlotte, tu m'entends ? Reste ici ! Reste avec nous !

Elle réfléchit intensément. Une abeille passa à côté d'elle et elle la suivit du regard, songeuse. Un souvenir vague surgit devant elle. Pourtant, elle connaissait cette voix, non ? À qui appartenait-elle ? À quelqu'un avec qui elle avait passé beaucoup de temps, quelqu'un qu'elle aimait... Mais qui était-ce ?

Elle chassa cette pensée. Ce n'était pas le moment de s'en soucier. La clairière se rapprochait toujours plus, Charlotte voulait juste l'atteindre...

C'est alors qu'elle le vit.

Elle le reconnut de loin et sentit les papillons dans son ventre danser de joie. Son sourire devint plus large, et finalement, elle gloussa de plaisir.

Enfin.

Elle s'arrêta à quelques mètres de lui. Des larmes de joie coulaient sur ses joues tandis qu'elle contemplait le petit garçon.

— Stefan.

Son petit frère hocha la tête en lui lançant un regard rayonnant. Il lui tendit la main en souriant.

— Charlotte ! Reste avec nous !

La voix criait presque, maintenant.

Charlotte leva le regard vers le ciel bleu qui avait toujours l'air d'une peinture.

— Je ne peux pas, dit-elle, heureuse, et elle prit la main de Stefan.

Le bruit des sirènes se rapprochait, dans quelques instants les urgentistes seraient là.

— Respire, Charlotte, respire, chuchota Käfer d'une voix étouffée par les larmes. Puis il se pencha sur elle et posa un baiser sur son front froid. Ce faisant, il espérait sentir son souffle sur sa peau.

— Reste avec nous.

Mais il ne sentit rien.

Puis il perçut les pas précipités des secouristes qui arrivaient près de lui et l'écartaient doucement. Ils parlaient en phrases courtes et concises dont Käfer ne comprit que des bribes.

— Perfusion.

— Stabiliser.

— Hémorragie massive.

— Garrot.

Il se sentit comme en transe, comme enveloppé dans du coton, tellement les mots qui lui parvenaient étaient étouffés.

— Pouls très faible.

Käfer leva les yeux. Il vit les hommes glisser Charlotte sur un brancard, lui poser un masque à oxygène sur le visage, pendant que l'un cherchait à fermer la plaie sur son ventre avec une large bande de gaze et que l'autre poussait le brancard en courant jusqu'à l'ambulance.

— Elle va s'en sortir ? leur cria-t-il, mais les hommes ne lui répondirent pas.

Très faible, murmura Käfer en suivant du regard l'ambulance qui quittait le parc, toutes sirènes hurlantes. Très faible signifiait aussi que son poulx était toujours là. Elle vivait. Et c'était une battante. Elle allait y arriver, non ? Il le fallait.

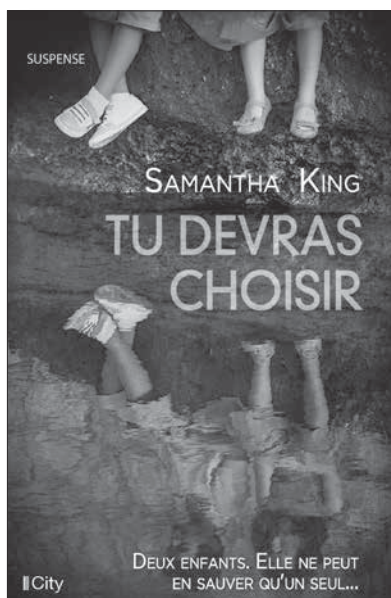
Puis son regard se posa sur Véra Wagner que deux ambulanciers venaient de déposer sur un brancard. Elle avait repris connaissance.

— Je lui ai ouvert l'aorte abdominale. Personne n'a encore survécu à ça, dit-elle froidement en lui adressant un sourire glacial.

À cet instant, son sentiment de tristesse se mua en une rage incroyable, une rage qu'il n'avait encore jamais ressentie. Et si Henry ne l'avait retenu de toutes ses forces, il aurait asséné son poing sur la figure de Véra Wagner. Puis il se ressaisit et pensa à Charlotte.

— Elle y arrivera, dit-il, plus à lui-même qu'à Véra Wagner. Si quelqu'un peut y arriver, c'est bien elle.





TU DEVRAS CHOISIR

SAMANTHA KING

Ce jour-là, Aiden et Annabel s'apprêtent à fêter leur dixième anniversaire quand on sonne à la porte. C'est un homme, le visage masqué, une arme à la main. Il menace les enfants et force Madeleine, leur mère, à faire un choix impossible : lequel de ses deux jumeaux va vivre, lequel va mourir ? Quelques semaines après le drame, Madeleine se réveille à l'hôpital. Elle n'a que des bribes de souvenirs de ce jour terrible. Deux tirs de revolver. Elle qui rampe dans l'herbe. Et du sang, beaucoup de sang. Peu à peu, Madeleine tente de reconstituer le fil des événements. Et si le tueur ne s'en était pas pris à sa famille par hasard ? En exhumant les secrets de ceux qu'elle croyait connaître, elle comprend aussi que la menace est toujours là. Plus que jamais.

« C'est excellent, dans la lignée de Clare Mackintosh, B.A. Parrish et Paula Hawkins. » (Goodreads)

